

Deuxième partie

Les deux combineurs

Chapitre 10

Un télégramme des frères Karamazov

Depuis quelque temps, le millionnaire clandestin sentait peser sur lui une attention vigilante. Au début, il n'y avait rien de bien défini. Juste l'habituel et rassurant sentiment de solitude qui avait disparu. Puis commencèrent à apparaître des signes d'une nature plus inquiétante.

Un jour que Koreïko, de son habituel pas mesuré, se rendait à son travail, un mendiant avec une dent en or l'arrêta effrontément devant l'entrée d' »Hercule ». Marchant sur les lacets de son caleçon, qui traînaient derrière lui, le mendiant attrapa Alexandre Ivanovitch par le bras et bredouilla rapidement :

« File-moi un million, un million, file-moi un million ! »

Après quoi le mendiant exhiba une grosse langue sale et débita des choses absolument incompréhensibles. Ce n'était qu'un mendiant ordinaire à moitié idiot, comme on en voit souvent dans les villes du Midi. Néanmoins, ce fut un Koreïko troublé qui monta à la Comptabilité retrouver son bureau.

Avec cette rencontre débuta la diablerie.

Alexandre Ivanovitch fut réveillé à trois heures du matin par un télégramme qu'on lui apportait. Claquant des dents en raison de la fraîcheur matinale, le millionnaire déchira la bande et lut :

« COMTESSE VISAGE DÉFAIT COURT VERS ÉTANG. »

« Quelle comtesse ? » chuchota Koreïko abasourdi, restant pieds nus dans le couloir.

Mais personne ne lui répondit. Le facteur était parti. Dans la petite cour-jardin, le roucoulement passionné des pigeons faisait comme un mugissement. Les locataires dormaient. Alexandre Ivanovitch fit tourner dans ses mains le formulaire gris. L'adresse était correcte. Le nom aussi.

« ALEXANDRE KOREÏKO 16 PETITE TANGENTE COMTESSE VISAGE DÉFAIT COURT VERS ÉTANG. »

Sans qu'il y comprît rien, Alexandre Ivanovitch s' alarma au point de brûler le télégramme à la flamme d'une bougie.

Le même jour, à dix-sept heures trente-cinq, arriva une autre dépêche :

« SÉANCE CONTINUE VIRG MILLION BAISERS »

Alexandre Ivanovitch blêmit de rage et déchira le télégramme en petits morceaux. Mais, dans la nuit, il reçut encore deux télégrammes urgents.

Sur le premier :

« CHARGEZ ORANGES TONNEAUX FRÈRES KARAMAZOV »

Et sur le second :

« GLACE MISE EN MARCHÉ STOP COMMANDERAI PARADE MOI-MÊME »

Ensuite, un incident étrange et vexant pour Alexandre Ivanovitch se produisit au bureau. Multipliant de tête, à la demande de Tchévajevskaïa, neuf cent quatre-vingt-cinq par treize, il fit une erreur et donna un résultat faux, ce qui ne lui était jamais arrivé. Mais à présent, il n'avait pas la tête aux multiplications. Il n'arrivait pas à s'enlever de la tête les télégrammes insensés.

« Des tonneaux, chuchotait-il, les yeux braqués sur le vieux Kukuschkind. Les frères Karamazov. Drôle de saleté. »

Il essayait de se tranquilliser en se disant qu'il s'agissait d'innocentes blagues faites par des amis, mais il lui fallut très vite abandonner cette idée. Il n'avait pas d'amis. Quant à ses collègues, c'étaient des gens sérieux, plaisantant seulement une fois par an, le premier avril. Et même en ce jour de joyeux amusements et de gaies mystifications, ils s'en tenaient à une blague unique, toujours la même : ils tapaient à la machine un faux ordre de licenciement de Kukuschkind, qu'ils déposaient sur le bureau de ce dernier. À chaque fois, sept années de suite, le vieillard avait porté la main à son cœur, au grand amusement de tous. En outre, ils n'étaient pas assez riches pour dépenser leur argent en dépêches.

Après le télégramme où un citoyen inconnu l'informait que c'était lui, et personne d'autre, qui commanderait la parade, les choses se calmèrent. Pendant trois jours, personne n'inquiéta Alexandre Ivanovitch. Il commençait même à se faire à l'idée que tout ce qui était arrivé ne le concernait en rien, lorsqu'arriva un gros paquet recommandé. À l'intérieur se trouvait un livre intitulé *Les requins capitalistes*, avec comme sous-titre *Biographies de millionnaires américains*.

En d'autres temps, Koreïko aurait pu lui-même acheter ce genre de petit livre distrayant, mais là, l'effroi le fit même grimacer. Entourée au crayon bleu, la première phrase du livre disait :

« Toutes les grosses fortunes contemporaines ont été amassées par des moyens malhonnêtes. »

À tout hasard, Alexandre Ivanovitch décida de ne pas aller pendant quelque temps à la gare retrouver sa valise secrète. Il était extrêmement inquiet.

« L'essentiel, disait Ostap en marchant de long en large dans la chambre spacieuse de l'hôtel « Carlsbad », c'est de semer le trouble chez l'adversaire. L'ennemi doit perdre son équilibre moral. Ce n'est pas si difficile. En définitive, c'est l'inexplicable qui fait peur aux gens, plus que tout le reste. Il m'est arrivé autrefois de vivre en mystique solitaire, et j'en étais arrivé à un point où un simple couteau pointu me faisait peur. Eh oui. Accroître l'inexplicable. Je suis persuadé que mon dernier télégramme « AVEC VOUS PAR LA PENSÉE » a eu un effet foudroyant sur notre contractant. Tout cela est du superphosphate, de l'engrais. Laissons-le se faire de la bile. Il faut habituer le client à se dire qu'il devra céder son argent. Il faut le désarmer moralement, faire disparaître en lui les réactionnaires instincts de propriété.

Son discours terminé, Bender jeta un coup d'œil sévère à ses subordonnés. Balaganov, Panikovski et Kozlewicz étaient cérémonieusement assis dans des fauteuils de peluche rouge ornés de franges et de glands. Ils éprouvaient de la gêne. Ils étaient troublés par le grand train de vie du capitaine, par les lambrequins dorés, les tapis brillant de leurs vives teintes chimiques et la gravure *L'apparition du Christ au peuple*. Eux logeaient dans une auberge dont la cour abritait l' »Antilope », et ils ne venaient à l'hôtel que pour y recevoir leurs instructions.

— Panikovski, dit Ostap, vous étiez chargé de rencontrer aujourd'hui notre client et de lui redemander un million, en accompagnant cette requête d'un rire idiot ?

— Il a changé de trottoir dès qu'il m'a aperçu, répondit Panikovski, content de lui.

— Bien. Tout marche correctement. Le client commence à devenir nerveux. Il est en train de passer de la perplexité obtuse à la crainte sans motif. Je suis sûr qu'il sursaute au milieu de la nuit et balbutie dans son lit : « Maman, maman ». Encore un petit effort, trois fois rien, un dernier coup de pinceau, et il sera bien mûr. Il ira en pleurnichant retirer du buffet une petite assiette à liseré bleu...

Ostap fit un clin d'œil à Balaganov. Celui-ci fit un clin d'œil à Panikovski. Lequel fit un clin d'œil à Kozlewicz. Ce dernier, n'y comprenant rigoureusement rien, n'en cligna pas moins des deux yeux.

Et les clins d'œil amicaux se poursuivirent un bon moment dans la chambre de l'hôtel « Carlsbad », accompagnés de petits rires, de claquements de langue et même de bonds au-dessus des fauteuils de peluche rouge.

— Assez de gaieté, dit Ostap. Pour l'instant, c'est Koreïko qui a entre les mains la petite assiette avec l'argent, si tant est qu'elle existe réellement, cette petite assiette magique.

Là-dessus, Bender renvoya Panikovski et Kozlewicz à l'auberge, en leur enjoignant de tenir prête l'« Antilope ».

— Bon, Choura, dit-il une fois seul avec Balaganov, les télégrammes, ça suffit. On peut estimer terminé le travail préparatoire. La lutte active commence. Allons maintenant voir comment notre précieux petit veau s'acquitte de son travail.

Restant dans l'ombre transparente des acacias, les frères de lait traversèrent le jardin de ville où l'épais jet de la fontaine coulait comme un cierge, passèrent devant les vitrines réfléchissantes de quelques brasseries et s'arrêtèrent à l'angle de la rue Mehring. Des fleuristes aux faces rouges de marins faisaient tremper leur fragile marchandise dans des cuves émaillées. L'asphalte chauffé par le soleil grésillait sous les pieds. Des citoyens sortaient d'une crèmerie aux carreaux de faïence bleue en essuyant leurs lèvres barbouillées de kéfir.

Tels des macarons, les grosses lettres de bois doré composant le mot « Hercule » brillaient d'un air aguichant. Le soleil folâtrait sur les panneaux de verre, hauts d'une sagène, de la porte tambour. Ostap et Balaganov pénétrèrent dans le hall et se mêlèrent à la foule des gens venus là pour affaires.

Notice synthétique

On rappelle qu'« Hercule » est le nom de l'entreprise d'État – ou de l'administration – qui emploie Koreïko, officiellement comptable de seconde classe gagnant quarante-six roubles par mois.

D'après Ivan Chtcheglov, il y a, dans le passage concernant le premier télégramme, une allusion d'un comique macabre à la réaction de la comtesse Sophie Tolstoï, voulant se noyer après la mort de son mari.

Dans le deuxième télégramme, je mets VIRG pour VIRGULE. Le texte russe abrégait ZAPIATAÏA (virgule) en ZPT... J'ai mis après STOP à la place de l'abréviation de POINT en russe.

Pour la valise au trésor, se reporter au chapitre 4.

L'apparition du Christ au peuple : célèbre tableau du peintre Alexandre Ivanov, qui fut l'ami de Gogol. Cette amitié ayant peut-être inspiré la nouvelle Le portrait.

https://fr.wikipedia.org/wiki/L%27Apparition_du_Christ_au_peuple

La « petite assiette à liseré bleu » renvoie à la fin du chapitre 2.

Rappel : Choura est le diminutif d'Alexandre, prénom de Balaganov (de Koreïko également, mais c'est une autre histoire).

À propos de Franz Mehring : **https://fr.wikipedia.org/wiki/Franz_Mehring**

Sur le kéfir, voisin du koumis dont Léon Tolstoï faisait des cures :
<https://fr.wikipedia.org/wiki/K%C3%A9fir>

La sagène mesurait 2,13 m.

Chapitre 11

Les « Herculéens »

En dépit des efforts des dirigeants — souvent remplacés — pour faire disparaître l'atmosphère hôtelière qui régnait à « Hercule », aucun n'y parvenait. Les économes avaient beau faire recouvrir les anciennes inscriptions, elles reparaissaient un peu partout. Tantôt c'était le mot « Cabinets » qui surgissait au service commercial, tantôt le filigrane « Femme de chambre de service » qu'on voyait soudain sur la porte en verre des dactylos, ou des index dorés sur les murs, accompagnés du texte « Dames », en français. L'hôtel ressortait.

Les employés subalternes travaillaient, au troisième étage, dans les chambres à un rouble occupées par les popes venus de la campagne pour un synode de diocèse ou les petits commis voyageurs à fine moustache « varsovienne ». On y voyait encore des lavabos métalliques peints en rose, et une odeur d'aisselles y persistait. Les chefs de service, leurs assistants et les économes s'étaient installés dans les chambres un peu plus propres, naguère occupées par les rois du billard et les comédiens de province. Elles étaient déjà un peu mieux : on y voyait des armoires à glace et le sol y était recouvert d'un linoléum roux. La direction nichait dans les chambres luxueuses avec baignoires et alcôves. Les dossiers s'empilaient dans les baignoires blanches, et les murs des alcôves restant dans la pénombre se couvraient de diagrammes et de schémas représentant la structure d'« Hercule » et aussi ses liens régionaux. Ces pièces contenaient encore bêtement de petits divans dorés, des tapis et des tables de chevet à dessus en marbre. On trouvait même dans certaines alcôves de grands lits à carapaces de nickel et à boules, sur lequel s'étaient encore des dossiers, et toute la correspondance indispensable. C'était extrêmement commode, on avait toujours les papiers sous la main.

En 1911, le célèbre écrivain Léonid Andreïev avait occupé l'une de ces chambres, celle portant le numéro 5. Tous les Herculéens le savaient, et, pour une raison obscure, le « 5 » avait mauvaise réputation dans l'établissement.

Des ennuis arrivaient inmanquablement à tout cadre s'y installant. Le « 5 » n'avait pas encore eu le temps de se mettre au courant que déjà on l'enlevait de la place pour le balancer ailleurs. Si c'était sans blâme, il s'en tirait bien. Mais il arrivait que ce fût avec

blâme, avec publication dans la presse, parfois même c'était pire, cette seule pensée n'a rien d'agréable.

« Cette chambre est démoniaque, disaient unanimement les victimes Mais qui pouvait le savoir ?

Et les accusations les plus effrayantes pleuvaient sur la tête de l'auteur de la terrible *Histoire des sept pendus* : c'était de sa faute si le cam. Lapchine avait fait entrer à « Hercule » ses six frères comme autant de preux ; de sa faute si le cam. Spravtchenko avait laissé « les choses se faire d'elle-même » pour les fournitures d'écorce, ce qui s'était soldé par un fiasco complet ; de sa faute si le cam. Indokitaïski avait perdu en jouant à la « Banque polonaise » 7384 roubles et 03 kopecks. Indokitaïski eut beau s'agiter et s'efforcer de convaincre les instances responsables qu'il avait dépensé les trois kopecks au service de l'État et qu'il pouvait produire les pièces justificatives, rien n'y fit. L'ombre de l'écrivain défunt était inflexible et, un soir d'automne, on l'emmena en prison. Ce « 5 » était réellement un mauvais endroit.

Le directeur général d' « Hercule », le cam. Polykhaïev, avait son bureau dans l'ancien jardin d'hiver, et sa secrétaire, Sierna Mikhaïlovna n'arrêtait pas d'aller et venir entre les palmiers et les sycomores restés intacts. On trouvait là une table longue comme un quai de gare et recouverte de drap framboise, où se tenaient de fréquentes réunions de direction qui s'éternisaient. Et depuis peu de temps, au N° 262, anciennement une buvette, siégeait la Commission d'épuration formée de huit camarades sans rien de remarquable et aux yeux gris. Ils arrivaient chaque jour avec ponctualité et passaient leur temps à lire des documents de travail.

Alors qu'Ostap et Balaganov montaient l'escalier, une sonnerie d'alarme retentit et les employés jaillirent à l'instant de toutes les pièces. La rapidité de la manœuvre faisait penser à un branle-bas de combat sur un navire. Mais il ne s'agissait pas de branle-bas de combat, c'était la pause déjeuner du matin. Certains des employés se hâtèrent d'aller à la buvette pour mettre la main à temps sur des sandwiches au caviar rouge. D'autres déambulaient dans les couloirs en grignotant tout en marchant.

Un employé de fort belle apparence sortit du département du Plan. Une barbe ronde et jeune était accrochée à son visage pâle et affable. Il tenait à la main une boulette de viande froide qu'il portait sans cesse à sa bouche après l'avoir à chaque fois examinée avec attention.

Souhaitant savoir à quel étage se trouvait le service de la comptabilité, Balaganov faillit le déranger dans cette occupation.

— Vous ne voyez donc pas, camarade, que je mange un morceau ? dit l'employé en se détournant avec indignation de Balaganov.

Et, sans plus accorder d'attention aux frères de lait, il se replongea dans la contemplation du dernier morceau de la boulette. L'ayant examiné de tous les côtés avec une minutie extrême, et le reniflant même en guise d'adieu, l'employé se l'expédia dans la bouche, bomba le torse, fit tomber les miettes de son veston et se dirigea sans se presser vers un autre employé qui se tenait près de la porte de son service.

— Alors, demanda-t-il après avoir jeté un coup d'œil à la ronde, comment allez-vous ?

— Mieux vaut ne pas me poser la question, camarade Bomzé, répondit l'autre. Regardant lui aussi autour de lui, il ajouta :

— Est-ce que c'est une vie ? L'individu n'a plus aucun espace. Toujours le même refrain : réaliser le Plan quinquennal en quatre ans, réaliser le plan en trois ans...

— Je sais, chuchota Bomzé, c'est épouvantable ! Je suis entièrement d'accord avec vous. Aucune place pour l'individu, aucun stimulant, aucune perspective personnelle. Ma femme, voyez-vous, une ménagère, dit, elle aussi, qu'il n'y a aucun stimulant, aucune perspective personnelle.

Avec un soupir, Bomzé s'en alla voir un autre employé.

— Alors, demanda-t-il en souriant tristement d'avance, comment allez-vous ?

— Vous savez, dit son interlocuteur, je reviens juste d'un voyage d'affaires. J'ai pu visiter un sovkhose. Grandiose ! Une usine à grains ! Vous ne pouvez pas imaginer, mon ami, ce que c'est que le Plan quinquennal, ce que c'est que la volonté collective !

— Mais c'est mot pour mot ce que je viens de dire moi-même ! s'enflamma Bomzé. La volonté collective, tout à fait ! Le Plan quinquennal en quatre ans, et même en trois – voilà le stimulant qui... Tenez, prenez même ma femme. Une ménagère, eh bien elle aussi rend justice à l'industrialisation. Sapristi, une vie nouvelle croît à vue d'œil !

Il s'écarta en hochant la tête de contentement. L'instant d'après, il tenait par la manche l'affable Borissokhliebski et lui disait :

— Vous avez raison, je pense la même chose. À quoi bon construire ces Magnitogorsk, ces sovkhoses, ces machines agricoles de toutes sortes alors qu'il n'y a plus de vie personnelle, alors qu'on étrangle l'individualité ?

Et de nouveau, la minute suivante, sa voix voilée glougloutait sur le palier :

— Mais c'est précisément ce que je viens de dire au camarade Borissokhliebski. Pleurnicher à propos de l'individualité, de la vie personnelle, alors que poussent sous nos yeux les usines à grains, les Magnitogorsk, les moissonneuses-batteuses, les bétonnières, alors que la collectivité...

Bomzé, qui aimait les échanges d'idées, trouva durant la pause le temps de tailler une bavette avec une dizaine d'employés. Le thème de chacune de ces conversations pouvait se déduire de l'expression de sa figure, sur laquelle le radieux sourire d'un enthousiaste succédait vite à la tristesse provoquée par l'étouffement de l'individualité. Mais, quel que fussent les sentiments agitant Bomzé, une expression de noblesse innée ne quittait pas son visage. Et tout le monde, depuis les camarades peu expansifs de la section syndicale jusqu'à cet immature politique de Kukuschkind, tenaient Bomzé pour quelqu'un d'honnête et surtout, pour un homme à principes. C'était du reste ce qu'il pensait de lui-même.

Une nouvelle sonnerie annonça la fin de la pause, et les employés revinrent dans leurs chambres-bureaux. Le travail reprit.

À proprement parler, l'expression « le travail repris » s'appliquait mal à l'activité réelle d' « Hercule », qui consistait, d'après son statut, en diverses opérations commerciales touchant au bois d'abattage et de sciage. Depuis un an, délaissant les ennuyeux rondins et les tristes feuilles de contreplaqué, le bois de cèdre d'exportation et autres choses inintéressantes, les Herculéens se livraient à une occupation des plus passionnantes : le combat pour leurs locaux, pour leur hôtel bien-aimé.

Tout avait commencé par une petite note qu'un coursier paresseux avait apportée dans un registre de livraison en grosse toile, en provenance des services du Comité de ville.

« Vous voudrez bien, sous une semaine à compter de la réception de la présente, libérer les locaux de l'ex-hôtel « Le Caire », et les transférer, avec tout l'équipement de l'ex-hôtel, sous la juridiction du Trust hôtelier. Il vous est accordé un relogement dans les locaux de l'ex-société par actions "Fer-blanc et bacon". Référence : résolution du Comité de ville de décembre 1929. »

Cette note s'était retrouvée le soir sur le bureau du camarade Polykhaïev, assis dans l'ombre électrique des palmiers et des sycomores.

— Comment ? s'était écrié dans un accès nerveux le directeur d' « Hercule ». On m'écrit « vous voudrez bien » ! Moi qui dépends directement du Centre ! Ils sont devenus fous, ou quoi ?

— Ils auraient tout aussi bien pu mettre « on vous ordonne », dit Sierna Mikhaïlovna, jetant de l'huile sur le feu. Les péquenots !

— C'est une blague, dit Polykhaïev avec un sourire lugubre.

Il dicta immédiatement une réponse très décidée. Le patron d' « Hercule » refusait catégoriquement de vider les lieux.

— Une autre fois, ils sauront que je ne suis pas leur veilleur de nuit et qu'ils n'ont pas à m'écrire « Vous voudrez bien », marmonnait le camarade Polykhaïev en sortant de sa poche un timbre en caoutchouc portant un fac-similé, et l'émotion lui fit apposer sa signature à l'envers.

Un coursier indolent, celui d' « Hercule » cette fois, se traîna de nouveau par les rues ensoleillées, s'arrêtant aux buvettes à kvas, prenant part à toutes les disputes de rue rencontrées en chemin et agitant farouchement son registre de livraison.

Les Herculéens discutèrent toute la semaine suivante de la situation ainsi créée. Les employés étaient d'accord pour penser que Polykhaïev ne tolérerait aucune atteinte à son autorité.

— Vous ne le connaissez pas, notre Polykhaïev, disaient les petits malins de la comptabilité. Il en a vu d'autres. Une simple résolution n'aura aucune prise sur lui.

Peu de temps après, le camarade Bomzé sortit du cabinet du directeur avec une petite liste de collaborateurs choisis. Il passa de service en service en se penchant au-dessus de chacune des personnes de la liste pour lui chuchoter :

— On donne une petite soirée. Trois roubles par personne. Pour dire au revoir à Polykhaïev.

— Quoi ? s'alarmaient les collaborateurs choisis, Polykhaïev s'en va ? On nous l'enlève ?

— Mais non. Il va une semaine au Centre pour arranger cette histoire de locaux. Bon, ne soyez pas en retard. À huit heures précises chez moi.

La *soirée d'adieu* fut très gaie. Les collaborateurs regardaient d'un air dévoué Polykhaïev assis et tenant un verre, frappaient dans leurs mains en cadence et chantaient :

« Cul sec, cul sec, cuuusec, cul sec, cul sec, cuuusec. »

Ils chantèrent ainsi jusqu'à ce que le directeur eût descendu une quantité appréciable de petits verres et de flûtes, après quoi lui-même se mit à chanter d'une voix mal assurée :

Sur la vieille route de Kalouga,
À la borne quarante-neuf...

Mais nul ne sut ce qui s'était passé à la borne quarante-neuf, car Polykhaïev entonna de façon inopinée une autre chanson :

Passait le tramway numéro neuf,
Quelqu'un mourut sur l'impériale,
On traîne, on traîne le corps,
Tra la la, tra la la...

Après le départ de Polykhaïev, la productivité chuta quelque peu à « Hercule ». Il eût été ridicule de se donner à fond alors qu'on ignorait si l'on allait demeurer sur place ou s'il faudrait déménager en emmenant tout son matériel à « Fer-blanc et bacon ». Mais il eût été encore plus ridicule de se donner à fond après le retour de Polykhaïev. Celui-ci était revenu « sur son bouclier », suivant l'expression de Bomzé, « Hercule » gardait les locaux et les collaborateurs consacrèrent leurs heures de travail à se gausser du Comité de ville.

L'administration vaincue demanda qu'on lui rendît au moins les lavabos et les lits cuirassés, mais Polykhaïev, excité par sa victoire, ne répondit même pas. L'épreuve de force reprit de plus belle. Les plaintes affluaient au Centre. Polykhaïev allait en personne les combattre. On entendait de plus en plus souvent chez Bomzé les « cul sec » triomphants, et des couches de plus en plus larges de collaborateurs s'engouffraient dans la lutte pour les locaux. On oubliait peu à peu le bois d'abattage et de sciage. Lorsque Polykhaïev trouvait soudain sur son bureau une note concernant le cèdre d'exportation ou les feuilles de contreplaqué, cela l'étonnait au point qu'il restait un moment à se demander ce qu'on attendait de lui. Il était pour le moment entièrement absorbé par la réalisation d'une tâche de la plus haute importance - il cherchait à débaucher, en leur faisant miroiter des appointements supérieurs, deux membres particulièrement dangereux du Comité de ville.

— Vous avez de la chance, dit Ostap à son compagnon. Vous assistez à quelque chose d'amusant : Ostap Bender suivant une piste toute chaude. Observez et apprenez !

Une petite frappe dans le genre de Panikovski aurait écrit à à Koreïko : « Mettez six cents roubles sous la poubelle dans la cour, autrement ça ira mal pour vous », en dessinant au bas de la lettre une croix, une tête de mort et un cierge. Sonia-la-Main-d'or, que je ne veux nullement dénigrer, aurait fini par recourir à l'entôlage habituel, ce qui lui aurait rapporté dans les quinze cents roubles. Travail de femme. Prenons enfin le cornette Savine. Un escroc de premier ordre. Connaissant tous les tours, un vieux de la vieille, comme on dit. Eh bien, qu'aurait-il fait ? Il serait allé voir Koreïko chez lui, déguisé en tsar de Bulgarie, il aurait fait du scandale chez le gérant de l'immeuble et aurait gâché toute l'affaire. Moi, comme vous voyez, je prends mon temps. Cela fait une semaine que nous sommes à Tchernomorsk, et je viens seulement aujourd'hui voir le client pour la première fois... Aha, voilà la salle de la Comptabilité ! Eh bien, mécanicien de bord, montrez-moi le patient. C'est vous le spécialiste en matière de Koreïko, après tout.

Ils entrèrent dans la salle bruyante et pleine de visiteurs, et Balaganov emmena Bender dans le coin où siégeaient, derrière une cloison jaune, Tchévajevskaïa, Koreïko, Kukuschkind et Dreyfus. Balaganov levait déjà la main pour désigner le millionnaire lorsqu'Ostap lui chuchota, énervé :

— Vous devriez crier à pleins poumons : « Le voilà, le richard ! Attrapez-le ! » Du calme. Je vais deviner moi-même lequel des quatre est le bon.

Ostap prit place sur le marbre frais du rebord de la fenêtre et, balançant les jambes comme un enfant, se mit à réfléchir :

— La fille ne compte pas. Il en reste trois : le lèche-bottes rougeaud aux yeux blancs, le petit vieux aux lunettes métalliques qui ressemble à un porc castré et le gros cabot à l'air très sérieux. J'écarte avec indignation le petit vieux. Il ne possède rien, en dehors de l'ouate dont il garnit ses oreilles velues. Il n'en reste que deux : le cabot et le lèche-bottes aux yeux blancs. Lequel est Koreïko ? Il faut voir.

Ostap tendit le cou et se mit à comparer les deux candidats.. Il tournait la tête avec rapidité, exactement comme s'il suivait un match de tennis en suivant chaque balle du regard.

— Vous savez, mécanicien de bord, dit-il enfin, le rôle de millionnaire clandestin sied bien mieux au gros cabot qu'au lèche-bottes aux yeux blancs. Observez bien l'alarme brillant dans les yeux du cabot. Il ne tient pas en place, il brûle d'impatience, il a envie de filer chez lui au plus vite et de plonger ses pattes dans des liasses de billets. C'est évidemment lui le collectionneur de carats et de dollars. Ne voyez-vous pas que cette grosse trogne n'est que la combinaison démocratique des visages de Shylock, d'Harpagon et du Chevalier Avare ? Tandis que l'autre, celui aux yeux blancs, est juste un zéro, un souriceau soviétique. Oh, il a de l'avoir : douze roubles à la Caisse d'épargne. Ses rêves nocturnes se bornent à l'achat d'un manteau à longs poils avec un col en veau. Ce n'est pas Koreïko. C'est une souris qui...

À ce moment, le brillant discours du Grand Combinateur fut interrompu par une voix mâle criant du fond de la salle de la comptabilité, avec l'assurance de quelqu'un visiblement autorisé à le faire :

— Camarade Koreïko ! Où sont donc les chiffres concernant ce que nous doit le Comité de ville ? Le camarade Polykhaïev les réclame d'urgence.

Ostap poussa Balaganov du pied. Mais le cabot continua tranquillement à faire grincer sa plume. Le visage ayant les traits caractéristiques de Shylock, d'Harpagon et du Chevalier Avare resta impassible. Cependant, le blondin rougeaud aux yeux blancs, ce zéro, ce souriceau soviétique possédé par le rêve d'un manteau avec un col en veau s'anima de façon extraordinaire. Il s'affaira et fit claquer les tiroirs de son bureau, en retira un papier et courut à l'endroit d'où provenait l'appel.

Le Grand Combinateur émit un petit cri et lança un regard scrutateur à Balaganov. Choura se mit à rire.

— Oui, dit Ostap après être resté un moment silencieux. Celui-ci ne nous amènera pas l'argent sur une petite assiette. À moins que je ne l'en prie instamment. L'objectif mérite le respect. Sur ce, allons dehors au plus vite. Une combinaison amusante vient de naître dans mon cerveau. Ce soir, si Dieu le veut, nous tâterons pour la première fois le pis de monsieur Koreïko. C'est vous qui tâterez, Choura.

Notice synthétique

Cabinets : il ne s'agit pas de toilettes, mais de cabinets particuliers dans un restaurant.

Adversaire des bolcheviks et mort en Finlande en 1919, Léonid Andreïev sombra dans un long oubli après la révolution. De cet écrivain, j'ai traduit la nouvelle évoquée dans la suite du texte :

<https://blogs.mediapart.fr/m-tessier/blog/221016/histoire-des-sept-pendus-leonid-andreiev>

Le festival des noms continue : Lapchine = Lanouille ; Indokitaïski = Indochinois. On trouvera plus loin « Sierna », qui signifie : chamois.

La « Banque polonaise » était un jeu de cartes.

Je mets cam. comme abréviation de « camarade ». Le texte russe contient juste « t. », initiale de « tovarichtch », camarade.

L'incurie administrative, la tendance à « laisser les choses suivre leur cours naturel » avaient été dénoncées, ainsi que l'initiative individuelle anarchique, par Staline à la fin de 1929. Les auteurs se dédouanent peut-être un peu ici. Ils s'en prennent à Léonid Andreïev, écrivain symboliste, donc rangé parmi les décadents par les fiers-à-bras de l'art nouveau (à partir d'une note trouvée chez A. Préchac).

À propos de la Commission d'épuration : il s'agit de huit agents de la Guépéou, qui devint plus tard le NKVD et ultérieurement le KGB. Traits caractéristiques : banalité apparente, yeux clairs et regards fuyants (note trouvée chez A. Préchac). Des auteurs

comme Soljénitsyne ont maintes fois évoqué l'allure banale et le regard fuyant des agents des « Organes » ; Préchac signale, à propos des yeux clairs, qu'on ne prenait que des Slaves : cela n'empêche pas que de hauts responsables du NKVD et du Goulag furent parfois d'origine juive, comme Guenrikh Iagoda, Israël Leplevski et Matveï Berman, ou encore Naphtali Frenkel...

Comme le fait remarquer A. Préchac, les portraits tracés des employés d' »Hercule » peuvent faire penser à ceux peints par Gogol dans Les Âmes mortes.

À propos de Magnitogorsk :

<https://www.monde-diplomatique.fr/1997/08/SLICK/4883>

Que sa construction fût l'œuvre de bagnards ne dérangea pas, à l'époque, Aragon, lequel se fendit d'un recueil à sa gloire :

https://fr.wikipedia.org/wiki/Hourra_I%27Oural

Les sovkhoses (existant depuis 1917) présentaient quelque avantage pour leurs employés, qui étaient des fonctionnaires, par rapport aux kolkhozes proposés, puis imposés à la fin des années vingt, qui absorbèrent de fait la propriété des paysans qui n'avaient pas péri et n'avaient pas été dékoulakisés, c'est-à-dire expédiés au diable, souvent au Goulag (d'après une note d'A. Préchac).

Le portait féroce (on peut penser à La Bruyère) de Bomzé est diversement commenté : I. Chtcheglov y voit un antisoviétique prudent. Préchac, au contraire, flaire en lui un mouchard faisant parler les gens, un « stoukatch » (celui qui vient frapper à votre porte pour bavarder), un confident (surnom donné à Prague ou à Varsovie), ou enfin un pivert, dernière trouvaille de la langue parlée. A. Préchac signale en outre l'utilisation ironique, dans le texte, d'expressions de l'époque.

À propos de la dérive des Herculéens : d'après A. Préchac, les auteurs avaient ici touché du doigt l'une des caractéristiques du système soviétique – la volonté de survie d'institutions de faible rentabilité, voire dont l'activité réelle se rapproche de zéro. Complément personnel : on connaît les blagues circulant à propos des chiffres économiques famalieux circulant à l'époque de Khrouchtchiov. Par exemple, les mauvaises langues disaient que, sur X millions de tonnes d'acier annoncées, il fallait tenir compte du tiers perdu en route pendant la livraison, du tiers n'existant que sur le papier et du tiers inutilisable vu sa médiocre qualité. La bureaucratie industrielle soviétique fut décrite dans un livre un peu long de V. Doudintsev, L'homme ne vit pas seulement de pain.

À propos de l'étrange société "Fer-blanc et bacon" : A. Préchat fait l'hypothèse d'une coquille administrative, le vrai nom de l'ancienne société étant plus vraisemblablement : "Fer-blanc et béton", les deux mots ne différant, en russe, que d'une lettre...

A. Préchac présente la première chanson comme une chanson de bagnards (sous le tsarisme) :

https://www.russian-records.com/details.php?image_id=13144&l=russian

Bomzé utilise à tort et à travers son expression savante. Polykhaïev était revenu sur son bouclier, ce qui, dans la littérature antique, veut dire : revenir mort ; revenir en vainqueur se disant : « Revenir avec son bouclier ».

L'histoire de la poubelle peut faire penser, d'après A. Préchac, aux chantages de la pègre d'Odessa, racontés notamment par Isaac Babel, notamment dans le récit Le Roi, où Bénia Krik extorque non pas six cents, mais vingt mille roubles.

Sonia-la-Main-d'or » est un personnage historique, comme le rappelle I. Chtcheglov. Tchekhov lui rendit visite en 1890 au bain de Sakhaline. Un peu plus à son sujet : https://en.wikipedia.org/wiki/Sonya_Golden_Hand

Quant à Nikolai Savine, voici ce qu'écrit à son sujet I. Chtcheglov : « Nikolai Savine (1858-1933 ?), aventurier et escroc célèbre, ne cessa de parcourir le monde sous les apparences les plus diverses. Affublé du titre de "comte de Toulouse-Lautrec", il fut effectivement choisi par le sultan turc pour être son représentant en Bulgarie en 1887, mais fut démasqué par un ancien coiffeur pétersbourgeois et renvoyé en Russie. »

<https://fr.rbth.com/histoire/85496-gangsters-celebres-russie>

Nouvelles allusions littéraires : Shakespeare, Molière et Pouchkine. Le Chevalier Avare est une tragédie écrite par Alexandre Pouchkine en 1830. Deux lignes plus loin, on trouve une allusion au pauvre héros du Manteau de Gogol...

Chapitre 12

Homère, Milton et Panikovski

Les ordres étaient très simples :

1. Rencontrer fortuitement le camarade Koreïko dans la rue.
2. Ne le battre sous aucun prétexte et, en général, ne pas employer la force.
3. Prendre tout ce qui sera trouvé dans les poches du susdit.
4. Rendre compte de l'exécution de la tâche.

Malgré la clarté et la simplicité extrêmes des instructions laissées par le Grand Combinateur, Balaganov et Panikovski entamèrent une discussion enflammée. Les fils du lieutenant Schmidt étaient assis sur un banc du jardin de ville, et leurs regards expressifs étaient dirigés vers l'entrée d' « Hercule ». Tout à leur controverse, ils ne remarquaient

même pas que le jet d'eau de la fontaine, tel celui d'une lance à incendie, était arqué par le vent, et que des gouttelettes pleuvaient sur eux comme d'un semoir. Ils se contentaient de secouer la tête, regardaient le ciel pur avec incompréhension et se remettaient à discuter.

Panikovski, qui avait, vu la chaleur, troqué sa grosse vareuse de sapeur pour une chemisette d'indienne au col rabattu, gardait un air hautain. Il était très fier de la mission dont on l'avait chargé.

— Seulement le voler, disait-il.

— Seulement le dévaliser, objectait Balaganov, également fier de jouir de la confiance du capitaine.

— Vous êtes pitoyable, un vrai zéro, déclara Panikovski en regardant d'un air dégoûté son interlocuteur.

— Et vous un infirme, rétorqua Balaganov. À présent, le chef, c'est moi !

— Qui est le chef ?

— Moi. C'est à moi que la mission a été confiée.

— À vous ?

— À moi.

— À toi ?

— Et à qui d'autre ? À toi, peut-être ?

La discussion prit un tour n'ayant plus aucun rapport avec les instructions reçues. Les deux faisans s'échauffèrent au point de commencer à se pousser légèrement l'un l'autre de la paume de la main en criant à qui mieux mieux : « Et tu te prends pour qui ? » De telles actions sont habituellement le prélude à une bagarre totale, au cours de laquelle les adversaires jettent leurs chapeaux par terre, invitent les passants à être leurs témoins et barbouillent de larmes enfantines leurs museaux embroussaillés.

Mais il n'y eut pas de rixe. Au moment le plus propice à l'envoi de la première giflle, Panikovski écarta les mains et accepta de reconnaître Balaganov comme son supérieur immédiat.

Il s'était sans doute rappelé qu'il avait souvent été battu par des individus ou des groupes entiers, et que cela lui avait fait très mal. Ayant pris le pouvoir, Balaganov se radoucit aussitôt.

— Pourquoi ne pas le dévaliser ? dit-il avec moins d'insistance. Est-ce donc si difficile ? Koreïko est dans la rue, le soir. Il fait sombre. Je me place à sa gauche, vous à sa droite. Je le pousse à gauche, vous à droite. Cet imbécile s'arrête et me dit : « Voyou ! » Je lui demande : « Qui est un voyou ? » Vous lui demandez la même chose, en le pressant à droite. Et là, je lui flanque un coup sur la gueule... Non, on n'a pas le droit de le battre !

— C'est bien le problème, on n'a pas le droit de le battre, soupira hypocritement Panikovski. Bender l'interdit.

— Je le sais fort bien. Disons que je lui attrape les bras et que vous enlevez le superflu de ses poches. Lui, comme de juste, se met à crier : « Milice ! » et alors, je lui... Ah, sapristi, on n'a pas le droit de le battre. Alors, on rentre à la maison. Eh bien, que dites-vous de mon plan ?

Mais Panikovski ne répondit pas directement. Il prit des mains de Balaganov sa canne en bois sculpté – souvenir de station balnéaire –, avec une fronde en guise de pommeau, traça sur le sable une ligne droite et dit :

— Regardez. D'abord, on attend le soir. Ensuite...

Et Panikovski traça une ligne ondulée perpendiculairement à l'extrémité droite de sa ligne.

— Ensuite, il peut ne pas sortir ce soir, tout simplement. Et même s'il sort, eh bien...

Là, Panikovski réunit les deux lignes par une troisième, si bien que l'ensemble formait comme un triangle sur le sable, et conclut :

— Qui sait ? Peut-être qu'il se promènera accompagné de plein de gens. Qu'en dites-vous ?

Balaganov considéra le triangle avec respect. Les arguments de Panikovski ne lui semblaient pas particulièrement convaincants, mais il émanait du triangle une telle impression d'impasse que Balaganov fut pris de doutes. Panikovski le vit et poussa aussitôt son avantage.

— Allez à Kiev, dit-il tout à coup. Et vous comprendrez alors que j'ai raison. Vous devez absolument aller à Kiev !

— Qu'est-ce que Kiev vient faire ici ? marmonna Choura. Pourquoi Kiev ?

— Allez à Kiev et demandez là-bas ce que Panikovski faisait avant la révolution. Vraiment, demandez-le !

— Vous avez fini de me casser les pieds ? demanda Balaganov, renfrogné.

— Demandez-leur ! exigea Panikovski. Allez-y et posez-leur la question ! On vous dira qu'avant la révolution, Panikovski était aveugle. Sans la révolution, vous croyez que je serais devenu l'un des fils du lieutenant Schmidt ? Figurez-vous que j'étais riche. J'avais une famille et un samovar nickelé. Et je vivais grâce à quoi ? Grâce à une canne et à des lunettes bleues.

Il sortit de sa poche un étui de carton recouvert d'un papier noir constellé de petites étoiles d'argent terni et exhiba les lunettes bleutées.

— Les voilà, les lunettes avec lesquelles j'ai longtemps gagné ma vie. Je sortais sur le Krechtchatik avec ma canne et mes lunettes et demandais à quelque monsieur de belle

apparence d'aider un pauvre aveugle à traverser la rue. Le monsieur me prenait le bras et me conduisait. Arrivé sur le trottoir d'en face, il n'avait plus de montre, s'il en portait une, ou de portefeuille. Certains avaient leur portefeuille sur eux.

— Pourquoi avez-vous laissé tomber cette activité ? demanda Balaganov, son attention éveillée.

— La révolution ! répondit le ci-devant aveugle. Auparavant, je donnais cinq roubles chaque mois au sergent de ville se tenant à l'angle du Krechtchatik et de la Proreznaiïa, et personne ne s'en prenait à moi. L'agent veillait même à ma tranquillité. C'était un brave homme ! Il s'appelait Niébaba, Sémione Vassiliévitch. Je l'ai revu il n'y a pas longtemps. Il est critique musical, à présent. Et maintenant, vous croyez qu'on peut avoir des relations avec la milice ? Des gens pires qu'eux, je n'en ai jamais vu. Ils sont devenus des sortes d'idéologues, comme des propagateurs de culture. Et c'est ainsi, Balaganov, que, devenu vieux, il m'a fallu devenir un escroc. Mais, pour une affaire spéciale comme la nôtre, mes vieilles lunettes peuvent reprendre du service. C'est bien plus sûr que de sauter sur quelqu'un pour le dévaliser.

Cinq minutes plus tard un aveugle aux lunettes bleu foncé sortit d'un édicule de toilettes publiques entouré de plants de tabac et de menthe. Le menton levé vers le ciel et frappant légèrement par terre devant lui avec une canne souvenir de station balnéaire, il se dirigea vers la sortie du jardin. Balaganov le suivait. Panikovski était méconnaissable. Les épaules rejetées en arrière et posant précautionneusement les pieds sur le trottoir, il serrait de près les murs des maisons, tapotait de sa canne les mains courantes devant les vitrines, rentrait dans les passants et poursuivait son chemin sans les voir. Il y montrait tant d'application qu'il mit en déroute une grande queue de gens formée à partir d'un poteau indiquant un arrêt d'autobus. Balaganov observait avec ébahissement le fringant aveugle.

Panikovski poursuivit ses méfaits jusqu'au moment où Koreïko sortit d'« Hercule ». Balaganov s'agita. Il commença par accourir et se placer trop près du lieu de l'action, avant de s'en écarter précipitamment et de s'en retrouver trop loin. Il finit par trouver le point d'observation adéquat près d'un kiosque à fruits. Une saveur répugnante lui était étrangement venue à la bouche, tout à fait comme s'il avait sucé durant une demi-heure une poignée de porte en cuivre. Mais il se tranquillisa en regardant les évolutions de Panikovski.

Il vit l'aveugle aborder de front le millionnaire, accrocher de sa canne l'une des jambes de l'autre et le heurter de l'épaule. Ensuite, ils parurent échanger quelques mots. Koreïko eut alors un sourire, il prit l'aveugle par le bras et l'aida à descendre sur la chaussée. Pour plus de vraisemblance, Panikovski tapait de toutes ses forces sur les pavés avec sa canne et levait la tête tout à fait comme si on le menait par la bride. Les derniers mouvements de l'aveugle se distinguèrent par leur finesse et leur pureté, au point que Balaganov en éprouva même de la jalousie. Panikovski passa son bras autour de la taille de son accompagnateur. Sa main glissa le long du côté gauche de Koreïko et resta une fraction de seconde au-dessus de la poche de toile de l'employé millionnaire.

— C'est bon, chuchotait Balaganov. Allez, le vieux, allez !

Mais à cet instant, le verre étincela, une poire d'alarme mugit, la terre trembla et un gros autobus blanc, tenant à peine sur ses roues, s'arrêta brusquement au milieu de la chaussée. Et deux cris fusèrent simultanément :

— Crétin ! Il ne voit pas l'autobus ! glapissait Panikovski en se dégageant d'un bond devant les roues et en menaçant son accompagnateur des lunettes enlevées de son nez.

— Il n'est pas aveugle ! s'écriait avec étonnement Koreïko. Au voleur !

Un voile de fumée bleue recouvrit tout, l'autobus se remit à rouler et, lorsque se déchira le rideau de vapeurs d'essence, Balaganov put voir une petite foule de citoyens cerner Panikovski. Une bruyante agitation éclata autour de l'aveugle imaginaire. Balaganov se dépêcha de se rapprocher. Un sourire hideux errait sur le visage de Panikovski. De façon étrange, ce qui se passait ne paraissait pas le concerner, bien qu'une de ses oreilles fût rouge comme un rubis, à tel point qu'elle aurait suffisamment brillé dans l'obscurité pour permettre le développement de plaques photographiques.

Écartant les gens accourus de partout, Balaganov se rua à l'hôtel « Carlsbad ».

Assis à une table de bambou, le Grand Combinateur était en train d'écrire.

— Panikovski se fait battre ! cria Balaganov, se montrant de façon pittoresque sur le seuil de la porte.

— Déjà ? demanda Bender, tout à son travail. C'est bien rapide.

— Panikovski se fait battre ! répéta avec désespoir le roux Balaganov. Devant l'entrée d' « Hercule ».

— Qu'avez-vous à brailler comme un ours blanc quand il fait chaud ? demanda sévèrement Ostap. On le bat depuis longtemps ?

— Cinq minutes.

— Il fallait le dire tout de suite. Le vieil imbécile ! Bon, allons admirer le spectacle. Vous me raconterez en chemin.

Lorsque le Grand Combinateur arriva sur les lieux, Koreïko n'était plus là mais une grande foule s'agitait autour de Panikovski et barrait la rue. Abutées dans la masse humaine, les automobiles criaillaient avec impatience. Des infirmières en blouse blanche regardaient la scène depuis les fenêtres d'un dispensaire. Des chiens couraient à droite et à gauche, la queue recourbée comme un sabre. La fontaine cessa de couler dans le jardin de ville. Avec un soupir décidé, Bender fendit la foule.

— *Pardon*, disait-il, encore *pardon* ! Excusez-moi, madame, ce n'est pas vous qui avez perdu au coin de la rue un ticket pour de la marmelade ? Dépêchez-vous, il y est encore. Laissez passer les experts, messieurs. Laissez passer, qu'on te dit, le *sans-droits* !

Appliquant ainsi la politique de la carotte et du bâton, Ostap atteignit le point central où Panikovski subissait le martyre. On pouvait alors également se livrer à divers travaux de photographie à la lueur de l'autre oreille du violateur de la convention. À la vue du capitaine, Panikovski baissa la tête d'un air pitoyable.

— C'est lui ? demanda Sèchement Ostap en poussant Panikovski dans le dos.

— Oui, c'est bien lui, se firent une joie de confirmer de nombreux amis de la vérité. Nous l'avons vu de nos yeux.

Ostap appela les citoyens au calme, sortit un carnet de sa poche et, ayant jeté un coup d'œil à Panikovski, déclara d'un ton impérieux :

— Je vais demander aux témoins de me donner leurs noms et leurs adresses. Faites-vous enregistrer, les témoins !

On aurait pu penser que des citoyens ayant déployé une telle activité pour mettre la main sur Panikovski ne tergiverseraient pas pour accabler de leurs dépositions le délinquant. En réalité, au mot de « témoins », tous les amis de la vérité commencèrent à ressentir un certain ennui, se mirent à s'agiter bêtement et à reculer. Des ravines et des trouées apparurent dans la foule, qui se disloquait à vue d'œil.

— Où sont donc les témoins ? répéta Ostap.

Ce fut le début de la panique. Jouant des coudes, les témoins fichaient le camp, et la rue reprit bien vite son aspect habituel. Les automobiles se ruèrent en avant, les fenêtres du dispensaire claquèrent, les chiens examinèrent soigneusement le bas des bornes sur les trottoirs et, au jardin de ville, le jet d'eau de la fontaine jaillit de nouveau, en pétillant comme l'eau gazeuse Narzan.

S'étant convaincu que la rue était dégagée et qu'aucun danger ne menaçait plus Panikovski, le Grand Combinateur grommela à l'adresse de ce dernier :

— Vieil incapable ! Fou dépourvu de talent ! On a découvert une nouvelle célébrité aveugle : Panikovski ! Homère, Milton et Panikovski ! Voilà une joyeuse bande ! Quant à Balaganov... un matelot venant d'un navire en perdition, lui aussi. Panikovski se fait battre, Panikovski se fait battre ! Et lui... Allons au jardin public. Je vais vous jouer la scène de la fontaine.

À la fontaine, Balaganov s'empressa de rejeter entièrement la faute sur Panikovski. L'aveugle couvert de honte mit en avant ses nerfs délabrés par les années d'épreuves et déclara en passant que tout était entièrement la faute de Balaganov – individu pitoyable, un vrai zéro, tout le monde le savait. Les deux frères se mirent à se pousser légèrement l'un l'autre de la paume de la main. Retentissaient déjà les exclamations répétitives : « Et tu te prends pour qui ? », déjà les yeux de Panikovski laissaient échapper la grosse larme annonçant la grosse bagarre lorsque le Grand Combinateur, annonçant « Break ! » sépara les deux adversaires comme le fait un arbitre sur un ring.

— Vous boxerez les jours fériés, déclara-t-il. Vous formez une paire magnifique : Balaganov poids coq et Panikovski poids poule ! Seulement, messieurs les champions, vous montrez dans votre activité l'efficacité d'un tamis fait de queues de chien. Cela va mal finir. Je vais vous congédier, d'autant plus que, socialement parlant, vous ne valez rien.

Oubliant leur querelle, Panikovski I et Balaganov se mirent à assurer et à jurer leurs grands dieux qu'ils fouilleraient les poches de Koreïko coûte que coûte, le soir même. Bender se contenta de sourire d'un air narquois.

— Vous verrez, crâna Balaganov. Agression en pleine rue. Sous le couvert de l'obscurité. Pas vrai, Mikhaïl Samuelévitch ?

— Parole d'honneur, de gentilhomme, lui fit écho Panikovski. Choura et moi... Ne vous faites pas de bile ! Vous avez affaire à Panikovski.

— C'est bien ce qui m'ennuie, dit Bender. Encore que, attendez... Comment dites-vous ? Sous le couvert de l'obscurité ? Organisez-vous sous le couvert. L'idée est un peu faible, bien sûr. Et sa réalisation sera sans doute misérable, elle aussi.

Après quelques heures de garde passées dans la rue, toutes les données nécessaires furent enfin disponibles : le couvert de l'obscurité nocturne et le patient lui-même, sorti en compagnie d'une jeune fille de chez le vieux faiseur de rébus. La jeune fille ne rentrait pas dans le plan. Il fallut pour le moment suivre le couple en promenade, qui se dirigea du côté de la mer.

Un brûlant fragment de lune pendait bas au-dessus du bord de mer perdant sa chaleur. Enlacés pour l'éternité, des couples de basalte noir siégeaient sur les escarpements du rivage. La mer chuchotait à propos d'amour durant jusqu'à la mort, de bonheur sans retour, de peines de cœur et d'autres semblables bagatelles dépassées. S'allumant puis s'éteignant, une étoile discutait en morse avec une autre étoile. Le tunnel lumineux d'un projecteur réunissait les deux rives du golfe. Lorsqu'il disparut, une colonne noire se maintint un long moment à sa place.

— Je suis fatigué, larmoyait Panikovski en se traînant d'un escarpement à l'autre à la suite d'Alexandre Ivanovitch et de sa dame. Je suis vieux. C'est dur, pour moi.

Les terriers des spermophiles le faisaient trébucher et il tombait, se raccrochant aux crêpes formées par les bouses de vache séchées. Il avait envie de retourner à l'auberge, d'y rejoindre l'accueillant Kozlewicz avec lequel il était si agréable de boire du thé en bavardant à propos de tout et de n'importe quoi.

Au moment où Panikovski avait pris la ferme décision de dire à Balaganov de finir le travail tout seul et, quant à lui, de rentrer, ils entendirent, devant eux :

— Qu'il fait doux ! Vous ne vous baignez pas, la nuit, Alexandre Ivanovitch ? Eh bien, attendez-moi ici. Je pique une tête et je reviens.

Il y eut un bruit de cailloux dévalant la pente, la robe blanche disparut et Koreïko resta seul.

— Vite ! chuchota Balaganov en tirant Panikovski par le bras. Bon, j'arrive par la gauche, vous par la droite. Mais fissa !

— Moi, par la gauche, dit peureusement le violateur de la convention.

— Bon, bon. Vous par la gauche. Je le pousse du côté gauche, non, du côté droit, et vous le pressez à gauche.

— Pourquoi à gauche ?

— Allons bon ! Non, à droite. Il dit: « Voyou ! », et vous répondez : « C'est qui le voyou ? »

— Non, répondez le premier.

— Très bien. Je raconterai tout à Bender. Allez, allez ! Donc, vous par la gauche...

Et les vaillants fils du lieutenant Schmidt, morts de peur, s'approchèrent d'Alexandre Ivanovitch.

D'emblée, le plan ne fut pas respecté. Au lieu d'arriver par la droite, ce que prévoyait le dispositif, et de frapper le millionnaire au côté droit, Balaganov piétina sur place et dit brusquement :

— Vous avez du feu ?

— Je ne fume pas, répondit avec froideur Koreïko.

— Ah, dit bêtement Choura, cherchant à apercevoir Panikovski. Et vous avez l'heure ?

— Minuit, à peu près.

— Minuit, répéta Balaganov. Hum... Je ne m'en doutais pas.

— Une soirée tiède, dit Panikovski d'une voix obséquieuse.

Le silence qui suivit fut frénétiquement rempli par les grillons. La lune pâlit et sa lueur permit de bien voir les épaules vigoureuses d'Alexandre Ivanovitch. Ne pouvant supporter la tension, Panikovski se plaça derrière Koreïko et glapit :

— Haut les mains !

— Hein ? fit Koreïko, surpris.

— Haut les mains, répéta d'une voix faible Panikovski.

Il reçut à ce moment un coup sec et très douloureux à l'épaule et tomba par terre. Quand il se releva, Koreïko était déjà aux prises avec Balaganov. Ils soufflaient tous les deux lourdement, comme s'ils étaient en train de déplacer un piano à queue. Un clapotis et un rire de sirène s'entendaient, en contrebas.

— Pourquoi me tapez-vous dessus ? haletait Balaganov. Je vous ai juste demandé l'heure !

— Je vais te montrer quelle heure il est, sifflait Koreïko en plaçant dans ses coups la haine éternelle du richard pour celui qui s'en prend à ses biens.

À quatre pattes, Panikovski se rapprocha du lieu de la bagarre et, par derrière, plongea ses deux mains dans les poches de l'Herculéen. Koreïko lui envoya bien une ruade, mais trop tard. L'étui à cigarettes *Caucase* en fer était passé de sa poche gauche aux mains de Panikovski. De l'autre poche étaient tombés par terre des bouts de papier et diverses cartes de membre.

— Décampons ! cria Panikovski quelque part dans les ténèbres.

Balaganov prit dans le dos le dernier coup.

Quelques minutes plus tard, Alexandre Ivanovitch, tout chiffonné et bouleversé, vit loin au-dessus de lui deux silhouettes bleues sous la lueur de la lune. Elles couraient sur la crête, en direction de la ville.

Toute fraîche et sentant l'iode, Zossia trouva Alexandre Ivanovitch se livrant à une étrange occupation. À genoux, il frottait des allumettes de ses doigts mal assurés et rassemblait des papiers épars dans l'herbe. Mais Zossia n'eut pas le temps de lui demander ce qui se passait qu'il avait déjà retrouvé le récépissé de la petite valise reposant à la consigne des petits bagages, entre un panier d'osier rempli de cerises et un sac fourre-tout en tissu.

— Je l'avais fait tomber par mégarde, dit-il avec un sourire crispé en serrant soigneusement le récépissé.

Ce n'est qu'en revenant en ville qu'il se souvint de l'étui à cigarettes *Caucase* avec les dix mille roubles qu'il n'avait pas eu le temps de transférer dans la valise.

Tandis qu'avait lieu le combat des titans sur le rivage, Ostap Bender décidait que son séjour à l'hôtel au vu et au su de toute la ville sortait du cadre de leur entreprise et donnait à sa présence une allure trop officielle. Ayant lu dans la feuille du soir l'annonce suivante : « ÀL. mag. ch. av. com. v.s.m. h.s. cel. b. él. », et la déchiffrant aussitôt comme : « À louer magnifique chambre toutes commodités et vue sur mer à homme seul célibataire bien élevé », Ostap se dit : « Apparemment, je suis célibataire, à présent. L'état-civil m'a récemment informé que mon mariage avec la citoyenne Gritsatsouïeva avait été dissous à sa demande et que me revient le nom d'O. Bender, antérieur à mon mariage. Il me faut donc mener ma vie d'avant mariage. Je suis un homme seul, célibataire et bien élevé. La chambre me sera incontestablement attribuée. »

Ayant passé un un pantalon blanc tout neuf, le Grand Combinateur se rendit à l'adresse indiquée dans l'annonce.

Notice synthétique

Ivan Chtcheglov voit dans l'histoire du faux aveugle un possible emprunt au chapitre 15 du Capitaine Fracasse de Théophile Gautier.

Le Krechtchatik (pas de y...) est la grand-rue de Kiev :

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Krechtchatyk>

Suite du festival des noms : Niébaba = « N'est-pas-une-femme ».

Le flic devenu critique musical : le nouveau régime ayant chassé d'une façon ou d'une autre les anciens talents, les promotions se faisaient au mérite idéologique (d'après une note trouvée chez A. Préchac).

Les miliciens « propagateurs de culture » : le terme russe fait allusion à la ruse – dénoncée comme impérialisme – des colonisateurs apportant prétendument les lumières de la civilisation aux peuples colonisés.

En ce qui concerne les toilettes publiques, j'ai renoncé au « chalet de nécessité », terme amusant mais bien vieillot.

« Pardon » est transcrit du français : on a déjà vu Ostap s'exprimer de cette façon un peu précieuse. Plus loin, Break est transcrit de l'anglais.

Le « sans-droits » : c'est-à-dire celui qui a été privé de ses droits. Voir la notice du chapitre 9, au sujet de « l'épuration des cadres ».

La politique de la carotte et du bâton se dit en russe : la politique du knout et du pain d'épices...

Panikovski « violateur de la convention » : voir ou revoir les chapitres 1 et 2.

Dans le « Où sont donc les témoins ? », I. Chtcheglov voit la possible poursuite du parallèle biblique déjà signalé, cette fois avec la scène de la femme adultère (Jean, 10-8).

La scène de la fontaine : une scène de Boris Godounov (note trouvée chez A. Préchac).

À propos des « cartes de membre » : employé modèle, Koreïko souscrit aux emprunts, est membre du Syndicat, probablement du Parti, et aussi de diverses associations gouvernementales (note trouvée chez A. Préchac).

Rappel : la petite valise contient des millions. Voir le chapitre 4.

À propos du divorce d'Ostap : la « citoyenne Gritsatsouïeva » fut son épouse dans Les Douze Chaises. Le divorce pouvait, dans les années vingt, être prononcé sur requête d'une seule des deux parties. En se mariant, l'homme pouvait prendre le nom de son épouse, d'où le « retour » possible de Bender à son nom d'origine (d'après une note trouvée chez A. Préchac).

Chapitre 13

Vassisouali Lokhankine et son rôle dans la révolution russe

Vassisouali Lokhankine se déclara en grève de la faim exactement à seize heures quarante.

Il était étendu sur un canapé recouvert de toile cirée, tournant le dos au monde entier, le visage faisant face au dos bombé du canapé. Il portait ses bretelles et des chaussettes vertes, du genre de celles qu'on appelle à Tchernomorsk des « carpettes ».

Ayant observé la grève de la faim dans cette position une vingtaine de minutes, Lokhankine fit entendre un gémissement, se tourna de l'autre côté et regarda sa femme. Ce qui fit parcourir en l'air un petit arc de cercle aux carpettes vertes. Sa femme jetait dans un sac de voyage teint ses possessions : des flacons façonnés, un rouleau de massage en caoutchouc, deux robes à traîne et une vieille sans, un shako en feutre avec de petits croissants de lune en verre, des cartouches de rouge à lèvres en cuivre et des culottes tricotées.

— Varvara ! dit Lokhankine en parlant du nez.

Sa femme, respirant lourdement, garda le silence.

— Varvara ! répéta-t-il. Tu me quittes vraiment pour Ptibourdoukov ?

— Oui, répondit-elle. Je m'en vais. Il le faut.

— Mais pourquoi, pourquoi donc ? dit Lokhankine avec une passion bovine.

Le chagrin gonflait ses narines déjà fortes. Sa barbiche de pharaon fut agitée d'un tremblement.

— Parce que je l'aime.

— Et moi, qu'est-ce que je deviens ?

— Vassisouali ! Je t'en ai informé hier, déjà. Je ne t'aime plus.

— Mais moi ! Moi je t'aime, Varvara !

— Cela te regarde, Vassisouali. Je te quitte pour Ptibourdoukov. Il le faut.

— Non ! s'écria Lokhankine. Il ne le faut pas ! Une personne ne peut pas s'en aller lorsqu'une autre personne l'aime !

— Mais si, dit Varvara irritée en se regardant dans un miroir de poche. Arrête un peu tes bêtises, Vassisouali.

— Eh bien, dans ce cas, je continue à faire la grève de la faim ! cria le mari malheureux. Je resterai sans manger jusqu'à ce que tu reviennes. Une journée. Une semaine. Un an !

Lokhankine. se retourna de nouveau et enfonça son gros nez dans la toile cirée froide et glissante.

— Je resterai allongé comme ça avec mes bretelles, entendit-on en provenance du canapé, jusqu'à ce que je meure. Et vous en serez responsables, toi et l'ingénieur Ptibourdoukov.

Son épouse réfléchit, remit sur son épaule blanche comme un beignet mal cuit une bretelle affaissée et cria tout à coup :

— Je t'interdis de parler ainsi de Ptibourdoukov ! Il vaut plus que toi !

C'en était trop pour Lokhankine. Il eut un spasme comme si un courant électrique l'avait entièrement traversé, des bretelles aux carpettes vertes.

— Tu es une femelle, Varvara, pleurnicha-t-il d'une voix traînante. Une fille publique !

— Tu es idiot, Vassisouali ! répondit calmement sa femme.

— Tu es une louve en chaleur, continua Lokhankine du même ton traînant. Je te méprise. Tu me quittes pour ton amant. Pour Ptibourdoukov. Misérable, tu me quittes maintenant pour ce rien du tout de Ptibourdoukov. Voilà pour qui tu me quittes ! Tu veux te livrer avec lui à la luxure. Tu n'es qu'une vieille et infâme louve !

S'enivrant de son chagrin, Lokhankine ne remarquait même pas qu'il s'exprimait en pentamètres iambiques, bien qu'il ne composât jamais de vers, pas plus qu'il n'aimât en lire.

— Vassisouali ! Arrête de faire le pitre, dit la louve en bouclant son sac. Regarde de quoi tu as l'air. Tu devrais te laver. Je m'en vais. Adieu, Vassisouali ! Je laisse ton ticket de pain sur la table.

Là-dessus, Varvara attrapa son sac et alla vers la porte. Voyant que ses incantations n'avaient aucun résultat, Lokhankine sauta vivement en bas du canapé, courut à la table et déchira le ticket en criant : « Au secours ! » Varvara prit peur. Elle eut la vision de son mari desséché par la faim, le pouls de plus en plus faible et les extrémités déjà froides.

— Qu'as-tu fait ? dit-elle. Je te défends de faire la grève de la faim !

— Je la ferai ! s'obstina Lokhankine.

— C'est idiot, Vassisouali. C'est un accès d'individualisme.

— J'en suis fier, répondit Lokhankine d'un iambe incertain. Tu n'accordes pas assez d'importance à l'individualité, ni aux intellectuels en général.

— Mais les masses te condamneront.

— Qu’elles me condamnent, dit Lokhankine d’un ton résolu en retombant sur le canapé.

Sans rien dire, Varvara jeta son sac par terre, se hâta d’enlever sa capeline de paille et, marmonnant : « mâle enragé », « tyran » et « propriétaire », prépara en vitesse un sandwich au caviar d’aubergines.

— Mange ! dit-elle en approchant la nourriture des lèvres ponceau de son mari. Tu m’entends, Lokhankine ? Mange tout de suite. Eh bien ?

— Laisse-moi, dit-il en écartant le bras de sa femme.

Profitant de ce que la bouche du gréviste de la faim s’était ouverte un instant, Varvara fourra adroitement le sandwich dans l’ouverture formée entre la barbiche de pharaon et la moustache à demi-rasée à la moscovite. Mais le gréviste repoussa le sandwich d’un grand coup de langue.

— Mange, vaurien ! cria Varvara, au désespoir, en renfonçant le sandwich. Intellectuel !

Mais Lokhankine détournait la tête en mugissant en signe de refus. Quelques minutes plus tard, à la fois rouge d’excitation et couverte de purée verte, Varvara renonça. Elle s’assit sur son sac et se mit à verser des larmes glacées.

Lokhankine fit tomber les miettes incrustées dans sa barbe, jeta en biais un regard prudent à sa femme et se calma, toujours sur son canapé. Il n’avait pas du tout envie que Varvara et lui se séparassent. À côté de nombreux défauts, Varvara avait deux points à son actif : une grosse poitrine blanche et un emploi. Lui, Vassisouali, n’avait jamais été employé nulle part. Travailler l’eût empêché de méditer sur le rôle de l’intelligentsia russe, couche sociale dont il se sentait lui-même membre. Les longues ruminations de Lokhankine aboutissaient ainsi à un thème agréable et le touchant de près : « Vassisouali Lokhankine et son rôle », « Lokhankine et la tragédie du libéralisme russe », « Lokhankine et son rôle dans la révolution russe ». Il était commode et facile de penser à tout cela à déambulant dans la pièce, chaussé de bottines de feutre – achetées avec l’argent de Varvara – en lorgnant sur sa bibliothèque bien-aimée où scintillaient les dos à la dorure d’église des tomes de *l’Encyclopédie Brockhaus et Efron*. Vassisouali restait des heures entières devant la bibliothèque, son regard passant du dos d’un tome à l’autre. D’admirables exemples de l’art de la reliure étaient ici rangés par ordre de taille : la *Grande Encyclopédie médicale*, la *Vie des animaux*, le volume, pesant un *poud*, *L’Homme et la Femme*, et aussi *L’Homme et la Terre* d’Élisée Reclus.

« Vivre à proximité d’un tel trésor de la pensée vous purifie, on grandit spirituellement, en quelque sorte », pensait posément Vassisouali.

Parvenu à une telle conclusion, il poussait un joyeux soupir, sortait de dessous la bibliothèque *La Patrie* de 1899, dans une reliure ayant la couleur d’une vague de la mer, avec des jaillissements d’écume ; il examinait des images de la guerre des Boers, l’annonce d’une inconnue intitulée : « Comment j’ai agrandi mon buste de six pouces » et d’autres choses agréables et variées.

Le départ de Varvara aurait signifié la fin de la base matérielle sur laquelle reposait le bien-être du plus digne représentant de l’humanité pensante.

Le soir, arriva Ptibourdoukov. Il hésita longtemps à entrer dans les pièces des Lokhankine et resta à traîner dans la cuisine au milieu des réchauds à pétrole à longue combustion et des fils tendus en croix, auxquels était suspendu du linge sec et raide comme du gypse avec des traînées bleues de lessive. L'appartement s'anima. Des portes claquaient, des ombres passaient en coup de vent, les yeux des locataires brillaient et l'on entendit quelque part un soupir passionné : un homme était arrivé.

Ptibourdoukov enleva sa casquette, tira sur sa moustache d'ingénieur et finit par se décider.

— Varia, implora-t-il en entrant dans la pièce, nous étions pourtant convenus...

— Admire un peu, Sachouk ! cria Varvara en le prenant par la main et en l'amenant devant le canapé. Le voilà ! Couché ! Le mâle ! Le vil propriétaire ! Figure-toi que cet esclavagiste fait la grève de la faim parce que je veux le quitter.

À la vue de Ptibourdoukov, le gréviste remit en marche le pentamètre iambique.

— Ptibourdoukov, je te méprise, pleurnicha-t-il. Je te défends de toucher à ma femme. Tu es un goujat, Ptibourdoukov, un misérable ! Pourquoi me voler ma femme ?

— Camarade Lokhankine, dit avec effarement Ptibourdoukov en se raccrochant à sa moustache.

— Va-t'en, va-t'en, je te hais, reprit Vassisouali en se balançant comme un vieux Juif en prière ; tu es un triste fumier et une abominable canaille. Tu n'es pas un ingénieur, tu es un mufle, un misérable, un salopard, une vermine rampante et, en plus, un maquereau !

— Vous devriez avoir honte, Vassisouali Andréitch, dit Ptibourdoukov que tout cela commençait à ennuyer ; c'est purement stupide. Enfin, réfléchissez à ce que vous faites ! En cette deuxième année du Plan quinquennal...

— Il ose me dire que c'est stupide ! Lui, lui qui me vole ma femme ! Va-t-en, Ptibourdoukov, autrement je te casse la gueule !

— Un malade, dit Ptibourdoukov en s'efforçant de rester dans les limites de la décence.

Mais ces limites pesaient trop à Varvara. Elle ramassa sur la table le sandwich vert déjà desséché et s'approcha du gréviste de la faim. Lokhankine se défendit avec le même désespoir que si l'on eût l'intention de le châtrer. Ptibourdoukov se détourna et regarda par la fenêtre le marronnier en fleurs avec ses bougies blanches. Il entendait derrière lui les mugissements répugnants de Lokhankine et les cris de Varvara : « Mange, sale type ! Mange, esclavagiste ! »

Le lendemain, affligée par ce contretemps imprévu, Varvara ne se rendit pas à son travail. Le gréviste de la faim s'en trouva plus mal.

— J'ai déjà de vives douleurs à l'estomac, annonça-t-il avec satisfaction. Ensuite viendra le scorbut dû à la sous-alimentation, je perdrai mes cheveux et mes dents.

Ptibourdoukov fit venir son frère, médecin militaire. Le second Ptibourdoukov appliqua longuement son oreille sur le torse de Lokhankine et écouta le fonctionnement de ses organes, aussi attentif qu'un chat tendant l'oreille aux mouvements d'une souris qui s'est faufilée dans un sucrier. Durant tout l'examen, les yeux pleins de larmes, Vassisouali fixa sa poitrine velue comme un manteau de demi-saison. Il avait très pitié de lui-même. Le second Ptibourdoukov regarda le premier et fit savoir que le malade ne devait pas suivre de régime. Il pouvait manger de tout. De la soupe, des boulettes de viande, des fruits macérés, par exemple. Le pain, les légumes et les fruits frais étaient également autorisés. Le poisson n'était pas exclu. Le malade pouvait fumer, modérément, bien entendu. L'alcool était déconseillé, mais un bon petit verre de porto pouvait ouvrir l'appétit. Dans l'ensemble, le docteur n'avait pas compris le drame moral des Lokhankine. Plein de son importance, soufflant comme un phoque et frappant le plancher de ses bottes, il s'en alla en déclarant en guise d'adieu qu'il n'était pas interdit au malade de prendre des bains de mer ni de rouler à bicyclette.

Mais le malade ne songeait nullement à ingérer des fruits macérés, pas plus que du poisson, des boulettes de viande ou d'autres petits plats fins. Il n'alla pas prendre des bains de mer et resta couché sur son canapé, arrosant l'entourage de pentamètres acariatres. Varvara se mit à ressentir de la pitié. « C'est à cause de moi qu'il refuse de manger, se disait-elle fièrement. Tout de même, quelle passion ! Sachouk est-il capable d'un sentiment aussi fort ? » Et elle jetait des regards inquiets sur son Sachouk rassasié, dont la mine montrait que les épreuves de l'amour ne l'empêchaient pas de prendre régulièrement ses repas. Et même, une fois, alors que Ptibourdoukov était sorti de la pièce, elle donna du « pauvre » à Vassisouali. Sur ce, un nouveau sandwich se montra dans la bouche du gréviste et fut expulsé derechef. « Tenir encore un peu, se disait Lokhankine, et Ptibourdoukov ne reverra plus ma Varvara. »

Il écoutait avec plaisir les voix provenant de la pièce voisine.

— Sans moi, il mourra, disait Varvara ; nous devons attendre. Tu vois bien qu'à l'heure actuelle, je ne peux pas m'en aller.

La nuit même, Varvara fit un rêve effrayant. Amené à consommation par la force de son sentiment, Vassisouali rongea les éperons blancs du médecin militaire. C'était épouvantable. Le visage du docteur avait l'expression résignée d'une vache traitée par un voleur. Les éperons cliquetaient, les dents claquaient. Dans son effroi, Varvara se réveilla.

Un soleil jaune comme un Japonais tombait droit dans la pièce, dépensant toute son énergie à éclairer des choses aussi mesquines que le bouchon à facettes d'un flacon d'eau de Cologne « Turandot ». Le canapé recouvert de toile cirée était vide. Promenant ses yeux dans la pièce, Varvara vit Vassisouali. Il se tenait devant le buffet ouvert, tournant le dos au lit, et mâchait bruyamment. Dans son avidité impatiente, il se penchait, battant la mesure de son pied à la chaussette verte, et produisait avec son nez des sifflements et des bruits de ventouse. Ayant vidé une grande boîte de conserve, il souleva prudemment le couvercle d'une casserole et, plongeant les doigts dans le borchtch froid, en retira un morceau de viande. Même aux temps heureux de leur vie conjugale, si Varvara avait surpris son mari occupé de la sorte, il y aurait eu du grabuge. À présent, son sort était scellé.

— Lokhankine ! dit-elle d'une voix terrible.

D'effroi, le gréviste lâcha le bout de viande qui retomba dans la casserole en faisant jaillir un petit geyser de morceaux de chou et d'étoiles de carottes. Vassisouali se jeta sur le canapé avec un gémissement plaintif. Sans rien dire, Varvara s'habilla rapidement.

— Varvara ! dit-il en parlant du nez. Tu vas vraiment me quitter pour Ptibourdoukov ?

Pas de réponse.

— Tu es une louve en chaleur, déclara sans conviction Lokhankine. Je te méprise, tu me quittes pour Ptibourdoukov...

Mais il était trop tard. Vassisouali pleurnichait en parlant d'amour et de mort par inanition, mais en vain. Varvara était partie pour toujours, traînant avec elle son sac de voyage avec ses culottes à petites fleurs, son chapeau de feutre, ses flacons de verre taillé et d'autres objets d'usage courant chez les dames.

Survint alors dans la vie de Vassisouali Andreïevitch une période de pensées torturantes et de souffrances morales. Il y a des gens qui ne savent pas souffrir. Chez eux, cela ne donne rien. Et s'ils souffrent quand même, ils tâchent que cela dure le moins de temps possible et que cela reste invisible à leur entourage. Lokhankine, lui, souffrait ouvertement, majestueusement, il fouettait son chagrin à coups de tasses de thé, il s'en enivrait. Ce grand chagrin lui donnait la possibilité, une fois encore, de méditer sur le rôle de l'intelligentsia russe, ainsi que sur la tragédie du libéralisme russe.

« C'est peut-être nécessaire, se disait-il, c'est peut-être l'expiation dont je sortirai purifié ? N'est-ce pas le destin de toutes les personnes de constitution délicate se tenant au-dessus de la foule ? Galilée, Milioukov, A. F. Koni. Oui, oui, Varvara a raison, il le faut ! »

Son état dépressif ne l'empêcha cependant pas de mettre une annonce dans le journal pour louer la deuxième pièce.

« Cela m'aidera sur le plan matériel dans un premier temps », décida Vassisouali. Et il se replongea dans des considérations nébuleuses sur les souffrances de la chair et l'importance de l'âme comme source du beau.

Rien ne pouvait l'en distraire, pas même l'insistance avec laquelle ses voisins lui rappelaient la nécessité d'éteindre la lumière en quittant les cabinets. Ce que, dans son désordre émotionnel, il oubliait régulièrement de faire, à la grande indignation des locataires économes.

Or les gens qui habitaient le vaste appartement communautaire numéro trois, celui où logeait Lokhankine, avaient la réputation de gens fantasques, ils étaient célèbres dans tout l'immeuble pour leurs scandales à répétition et leurs pénibles chamailleries. L'appartement numéro trois avait même reçu l'appellation de « Faubourg aux corbeaux ». Une longue cohabitation avait endurci ces gens, qui ignoraient la peur. L'équilibre à l'intérieur de l'appartement reposait sur des coalitions entre les locataires. Il arrivait aux occupants du « Faubourg aux corbeaux » de faire bloc tous ensemble contre l'un d'entre eux, et cela allait mal pour ce dernier. La force centripète de l'esprit de chicane s'emparait de lui, l'entraînait dans des cabinets d'avocat-conseil, l'emportait comme un tourbillon à travers les couloirs enfumés des tribunaux et le poussait dans la salle d'un tribunal de première instance ou d'arrondissement. Et l'insoumis errerait encore longtemps à la

recherche de la vérité, allant jusqu'au bureau du doyen de l'Union, le camarade Kalinine en personne. Et jusqu'à sa mort, le locataire utiliserait des expressions juridiques glanées dans divers lieux publics, il ne dirait plus « puni » mais « punissable », remplacerait « fait » par « perpétré ». Il ne parlerait plus de lui comme étant « le camarade Joukov », nom qu'il portait depuis sa naissance, il dirait « la partie lésée ». Mais ce qu'il prononcerait le plus souvent, et avec une délectation particulière, c'était l'expression « tenter une action en justice ». Et sa vie, qui n'avait pas été jusque-là un pays où coulaient le lait et le miel, deviendrait parfaitement misérable.

Bien avant le drame familial des Lokhankine, l'aviateur Sévriougov, qui avait l'infortune d'habiter l'appartement numéro trois, avait décollé pour une mission urgente au-delà du cercle polaire organisée par l'Osoaviakhim. Le monde entier suivait avec anxiété le vol de Sévriougov. Une expédition étrangère vers le Pôle Nord avait disparu, et Sévriougov devait la retrouver. Les espoirs du monde entier reposaient sur la réussite de Sévriougov. Les stations de radio de tous les continents échangeaient, les météorologues mettaient en garde l'intrépide Sévriougov contre les orages magnétiques, les radioamateurs sur ondes courtes remplissaient l'éther de sifflements et le journal polonais *Kurier Poranny*, proche du ministère des Affaires étrangères, en était déjà à réclamer pour la Pologne le rétablissement des frontières de 1772. Sévriougov, survola pendant un mois le désert de glace, et le grondement de ses moteurs était entendu dans le monde entier.

À la fin, Sévriougov fit quelque chose qui déconcerta le journal proche du ministère des Affaires étrangères. Il retrouva l'expédition perdue dans la banquise, réussit à communiquer sa position exacte, puis disparut soudain à son tour. Le globe terrestre retentit de clameurs à cette nouvelle. Le nom de Sévriougov fut prononcé en trois cent vingt langues et dialectes, y compris la langue des Indiens Noirs, les portraits de Sévriougov en peaux de bêtes s'affichèrent sur le moindre bout de papier disponible. Dans un entretien avec les représentants de la presse, Gabriele D'Annunzio déclara qu'il venait de finir son nouveau roman et qu'il allait immédiatement partir en avion à la recherche du vaillant Russe. Il y eut le charleston « Je n'ai pas froid au Pôle avec ma mignonne ». Les vieux cabotins moscovites Oussyhchine-Werther, Léonide Trépétovski et Boris Lammoniaque, qui pratiquaient de longue date le dumping littéraire en jetant à vil prix leur production sur le marché, rédigeaient déjà la trame d'une nouvelle revue intitulée *Vous n'avez pas froid ?* Bref, notre planète éprouvait de fortes sensations.

Mais cette nouvelle fit une impression encore plus forte à l'appartement numéro trois de l'immeuble numéro huit du passage des Citronniers, davantage connu sous le nom de « Faubourg aux corbeaux ».

« Notre locataire a disparu, disait joyeusement le concierge à la retraite Nikita Priakhine en faisant sécher une botte de feutre au-dessus d'un réchaud. Il a disparu, le mignon. Il ne fallait pas voler ! L'homme doit marcher et non pas voler. Marcher, seulement marcher. »

Et il retournait la botte au-dessus du feu qui gémissait.

« Voilà ce qu'il a gagné à voler, l'œil jaune », marmonnait une grand-mère dont personne ne savait comment elle s'appelait. Elle vivait dans une soupente au-dessus de la cuisine et, bien que l'appartement eût l'éclairage électrique, la vieille utilisait une lampe à pétrole à réflecteur, dans sa soupente. Elle ne faisait pas confiance à l'électricité.

« Ça libère une pièce, de la surface habitable ! »

La grand-mère prononça la première le mot qui pesait depuis un moment sur le cœur des occupants du « Faubourg aux corbeaux ». Tout le monde se mit à parler de la chambre de l'aviateur disparu : et le citoyen Hygiènichvili, ancien prince montagnard désormais travailleur de l'Est, et Dounia, qui sous-louait une couchette chez la tante Pacha, et la tante Pacha elle-même, marchande et sac à vin, et Alexandre Dmitriévitch Soukhovieïko, ex-chambellan de sa Majesté Impériale que dans l'appartement on appelait simplement Mitritch, et le menu fretin de l'appartement, avec à leur tête la locataire responsable, Lucia Frantsevna Pferd.

— Eh bien, dit Mitritch en rajustant ses lunettes à monture d'or alors que la cuisine s'était remplie des locataires, puisque le camarade a disparu, il faut procéder au partage. Ainsi, moi, j'ai depuis longtemps droit à des mètres supplémentaires.

— Pourquoi l'attribuer à un homme ? objecta la sous-locataire Dounia. Il faut le donner à une femme. Moi, je ne verrai peut-être plus ça, qu'un homme disparaisse.

Elle s'adressa longtemps aux locataires rassemblés en alignant des arguments variés en sa faveur et en prononçant souvent le mot « homme ».

Les locataires tombaient au moins d'accord sur une chose : il fallait s'approprier la chambre immédiatement.

Le même jour, une nouvelle fit encore frémir le monde. Le hardi Sévriougov avait été retrouvé, Nijni-Novgorod, Québec et Reykjavik avaient entendu les indicatifs de Sévriougov. Il se trouvait sur le quatre-vingt-quatrième parallèle, le train d'atterrissage endommagé. L'éther vibra de communiqués : « Le vaillant Russe se sent parfaitement bien. », « Sévriougov envoie un rapport à la présidence de l'Osoaviakhim ! », « Charles Lindbergh voit en Sévriougov le meilleur aviateur au monde », « Sept brise-glaces sont en route pour venir au secours de Sévriougov et de l'expédition qu'il a retrouvée ». Entre deux communiqués, les journaux imprimaient seulement des photos de lisières et de rivages de glace. On entendait sans fin les mots : « Sévriougov, cap Nord, parallèle, Sévriougov, Terre de François-Joseph, Spitzberg, King's Bay, bottes en cuir de renne, carburant, Sévriougov ».

L'abattement qui s'était emparé, à l'annonce de cette nouvelle, du « Faubourg aux corbeaux » céda bientôt la place à une tranquille assurance. Les brise-glaces progressaient lentement, brisant avec difficulté la banquise.

« On prend la pièce, un point c'est tout, disait Nikita Priakhine. Il est très bien, là-bas, sur la glace, tandis qu'ici, Dounia, par exemple, a tous les droits. D'autant plus que, d'après la loi, un locataire n'a pas le droit de s'absenter plus de deux mois. »

« Vous devriez avoir honte, citoyen Priakhine ! » rétorqua Varvara, encore madame Lokhankine à l'époque, en brandissant les *Izvestia*. « C'est un héros, quand même. Il est tout de même sur le quatre-vingt-quatrième parallèle, à l'heure actuelle ! »

« En voilà un parallèle ! » répliqua vaguement Mitritch. « Si ça se trouve, il n'existe pas, ce parallèle. Nous n'en savons rien. Nous n'avons pas été au lycée. »

Mitritch disait la stricte vérité. Il n'avait pas été au lycée. Il avait fait ses études au Corps des Pages.

« Tenez ! » s'échauffa Varvara en mettant sous le nez du chambellan la page du journal. « Voici l'article. Vous le voyez ? "Au milieu de la banquise et des icebergs" »

« Des icebergs ! » ironisa Mitritch. « Ça, nous pouvons le comprendre. Dix ans, déjà, qu'on n'a plus de vie. Tous ces Iceberg, ces Weisberg, Einsenberg, tous ces Rabinovitch. Priakhine a raison. On la prend, un point c'est tout. D'autant que Lucia Frantsevna confirme, à propos de la loi. »

« Et jeter ses affaires dans l'escalier, au diable ! » s'écria d'une voix profonde le citoyen Hygiènichvili, l'ex-prince désormais travailleur de l'Est.

Vite devenue la cible de toutes les attaques, Varvara s'enfuit se plaindre à son mari.

« Peut-être le faut-il ainsi » répondit le mari en soulevant sa barbe de pharaon. « Peut-être la Vérité haute et en robe de bure parle-t-elle par la bouche du simple moujik Mitritch. Réfléchis juste au rôle de l'intelligentsia russe, à sa signification. »

Le jour glorieux où les brise-glaces atteignirent enfin le campement de Sévriougov, le citoyen Hygiènichvili brisa le cadenas à la porte de Sévriougov et jeta dans le couloir toutes les affaires du héros, y compris une hélice rouge accrochée au mur. Dounia s'installa dans la chambre et prit aussitôt, contre loyer, six sous-locataires. Le territoire conquis fut le théâtre d'un festin qui dura toute la nuit. Nikita Priakhine joua de l'accordéon et le chambellan Mitritch dansa à la russe avec la tante Pacha complètement ivre.

Avec une gloire un tout petit peu moins grande que la célébrité mondiale acquise grâce à ses extraordinaires survols de l'Arctique, Sévriougov n'aurait jamais revu sa chambre, la force centripète de l'esprit de chicane l'aurait aspiré et, jusqu'à sa mort, il serait devenu à ses propres yeux non « l'intrépide Sévriougov », non « le héros de la glace », mais « la partie lésée ». Mais là, le « Faubourg aux corbeaux » fut complètement écrasé. La chambre fut rendue (Sévriougov déménagea peu après) et le hardi Hygiènichvili, pour avoir agi de sa propre autorité, passa quatre mois en prison, dont il sortit méchant comme une teigne.

Ce fut lui qui fit observer le premier à un Lokhankine devenu orphelin la nécessité d'éteindre régulièrement la lumière derrière lui en quittant les cabinets. Le diable était dans ses yeux quand il disait cela. Distrait, Lokhankine sous-estima l'importance de la démarche entreprise par le citoyen Hygiènichvili et laissa ainsi s'ouvrir un conflit qui aboutit bientôt à un événement horrible et même sans précédent dans l'histoire des relations entre locataires.

Voici le tour que cela prit. Vassisouali Andreïevitch continuait à oublier d'éteindre la lumière dans ce local utilisé par tous. D'ailleurs, pouvait-il se souvenir de choses aussi triviales alors que sa femme l'avait quitté, qu'il restait sans un kopeck et que la question du rôle multiple de l'intelligentsia russe n'avait pas été bien élucidée ? Pouvait-il penser que cette ampoule de huit bougies dans son pitoyable étui de bronze allait soulever une telle tempête chez ses voisins ? On commença par le mettre en garde plusieurs fois par jour. Puis on lui envoya une lettre rédigée par Mitritch et signée par tous les locataires. Et pour finir, on le lui adressa plus ni mises en garde ni lettres. Lokhankine ne comprenait pas encore la gravité de ce qui se passait, mais sentait vaguement qu'une sorte d'anneau était prêt à se refermer sur lui.

Un mardi, le soir, une gamine de chez la tante Pacha accourut lui dire d'une traite :

« On vous dit pour la dernière fois d'éteindre la lumière. »

Mais il se trouva que Vassisouali Andreïevitch oublia une fois encore de le faire, et l'ampoule continua de façon répréhensible à briller à travers la saleté et les toiles d'araignées. L'appartement poussa un soupir. Une minute après, le citoyen Hygiènichvili se présenta à la porte de Lokhankine. Il portait des bottes en toile bleue et un chapeau plat en astrakan.

« Allons-y » dit-il en faisant signe du doigt à Vassisouali.

Il lui attrapa le bras d'une poigne solide et le mena dans le couloir sombre où Vassisouali commença à ressentir de l'anxiété et se mit même à regimber ; une poussée dans le dos le projeta au milieu de la cuisine. Se raccrochant aux cordes à linge, Lokhankine garda son équilibre et jeta autour de lui des regards épouvantés. Tout l'appartement était présent. Lucia Frantsevna Pferd se tenait là, silencieuse ; des rides d'un violet chimique s'épandirent sur le visage autoritaire de la locataire responsable de l'appartement. À côté d'elle, ivre et attristée, la tante Pacha était assise sur la cuisinière éteinte. Pieds nus, Nikita Priakhine regardait avec un sourire narquois un Lokhankine tout intimidé. La grand-mère inconnue passait la tête depuis sa soupente. Dounia faisait des signes à Mitritch. L'ancien chambellan souriait en cachant quelque chose derrière son dos.

— Eh bien ? On tient une assemblée générale ? demanda Vassisouali Andreïevitch d'une voix grêle.

— On la tient, on la tient, dit Nikita Priakhine en s'approchant de Lokhankine. Et tu auras droit à tout. Du café, du cacao ! Couche-toi ! cria-t-il soudain en soufflant sur Vassisouali des vapeurs à mi-chemin entre la vodka et la térébenthine.

— Couche-toi, que voulez-vous dire ? demanda Vassisouali Andreïevitch en commençant à trembler.

— À quoi bon discuter avec ce sale individu ? dit le citoyen Hygiènichvili. Et, s'accroupissant, il se mit à palper la taille de Lokhankine pour déboutonner ses bretelles.

— Au secours ! chuchota Vassisouali en fixant Lucia Frantsevna d'un œil affolé.

— Il fallait éteindre la lumière, répondit d'un ton sévère la citoyenne Pferd.

— Nous ne sommes pas des bourgeois, on ne doit pas gaspiller l'électricité, ajouta le chambellan Mitritch en plongeant quelque chose dans un seau rempli d'eau.

— Ce n'est pas ma faute ! piailla Lokhankine en tentant de se sortir des mains de l'ex-prince désormais travailleur de l'Est.

— Ce n'est la faute de personne ! grommela Nikita Priakhine en maîtrisant le locataire tremblant.

— Je n'ai rien fait de tel.

— Personne n'a rien fait de tel.

— Je suis dépressif.

— Tout le monde est dépressif.

— Ne me touchez pas. Je suis anémique.

— Nous sommes tous anémiques.

— Ma femme m'a quitté ! dit dans un dernier souffle Vassisouali.

— Nos femmes nous ont tous quittés, répondit Nikita Priakhine.

— Allez, allez, Nikitouchko ! pressa le chambellan Mitritch en faisant apparaître des verges humides et brillantes. On ne va pas passer la nuit en parlottes.

Vassisouali Andreïevitch fut allongé sur le ventre. Ses jambes brillèrent comme du lait. Hygiènichvili leva bien haut ses verges qui s'abattirent avec un léger sifflement.

— Petite maman ! cria Vassisouali.

— Tout le monde a une petite maman ! dit Nikita d'un ton sentencieux en maintenant de son genou Lokhankine.

À ce moment, Vassisouali se tut brusquement.

« C'est peut-être nécessaire, se disait-il en se tordant sous les coups et en contemplant les ongles de pieds noirs et cuirassés de Nikita. Peut-être est-ce précisément dans cette expiation, dans cette purification, ce grand sacrifice... »

Et tandis qu'on le fouettait, tandis que Dounia riait d'un air gêné et que la grand-mère criait depuis sa soupente : « Faites-lui bien sentir, à ce petit chéri ! », Vassisouali Andreïevitch pensait avec concentration à l'importance de l'intelligentsia russe et aux souffrances que Galilée avait dû aussi endurer au nom de la vérité.

Mitritch fut le dernier à saisir les verges.

— Essayons voir, dit-il en levant la main. Je vais taper dans le filet.

Mais Lokhankine n'eut pas à éprouver l'osier du chambellan. On frappa à la porte de l'escalier de service. Dounia courut ouvrir. (La grande entrée du « Faubourg aux corbeaux » avait été condamnée depuis longtemps parce que ses occupants n'arrivaient pas à décider lequel d'entre eux devrait le premier laver l'escalier. La salle de bains était barricadée pour la même raison.)

— Vassisouali Andreïevitch, un inconnu vous demande, annonça Dounia comme si de rien n'était.

Comme tout le monde put le voir, un inconnu en pantalon blanc de gentleman se tenait en effet sur le seuil. Vassisouali Andreïevitch se remit d'un bond sur ses pieds, se rajusta et adressa un sourire inutile à Bender qui venait d'entrer.

— Je ne vous dérange pas ? s'enquit poliment le Grand Combinateur.

— Eh bien, balbutia Lokhankine en traînant la jambe, j'étais à l'instant, comment dire, un peu occupé... Mais on dirait que je suis libre à présent ?

Et il regarda de tous côtés d'un air interrogateur. Mais n'y avait plus dans la cuisine que la tante Pacha, qui s'était endormie sur la cuisinière durant l'exécution. Des brins d'osier traînaient sur le plancher, ainsi qu'un bouton de toile blanche percé de deux petits trous.

— Venez, je vous prie, invita Vassisouali.

— Vous étiez peut-être occupé, tout de même ? demanda Ostap une fois dans la première pièce. Non ? Très bien. Donc, c'est bien vous qui louez « ÀL. mag. ch. av. com. v.s.m. h.s. cel. b. él. » ? Elle est vraiment « mag » et « av. com. » ?

— C'est absolument exact, s'anima Vassisouali. Une chambre magnifique avec toutes commodités. Et je ne prends pas cher. Cinquante roubles par mois.

— Je ne veux pas marchander, dit courtoisement Ostap. Mais vos voisins... Comment sont-ils ?

— Des gens très bien, répondit Vassisouali. Et toutes les commodités. Bon marché, en plus.

— Mais il m'a tout de même semblé qu'on pratiquait ici les châtiments corporels ?

— Ah, dit Lokhankine d'un air pénétré, qui peut dire ce qu'il en est, en définitive ? Peut-être est-ce nécessaire. Peut-être que c'est précisément là que réside la Vérité haute et en robe de bure.

— En robe de bure ? répéta pensivement Bender. En grosse toile de lin teillé, peigné et tissé à la maison ? Je vois. Dites-moi, en quelle classe votre manque de réussite vous a-t-il valu de vous faire virer du lycée ? En sixième ?

— En cinquième, répondit Lokhankine.

— Classe prestigieuse. Ainsi, vous n'êtes pas allé jusqu'au manuel de physique de Kraïevitch ? Et depuis ce temps, vous avez mené une vie d'intellectuel, exclusivement ? Du reste, ça m'est égal. Vivez comme vous l'entendez. Je m'installerai chez vous demain.

— Et l'acompte ? demanda l'ex-lycéen.

— Vous n'êtes pas dans une église, personne ne vous dupera, répondit avec autorité le Grand Combinateur. Vous aurez votre acompte. Avec le temps.

Notice synthétique

Toujours les noms comiques : Lokhankine, c'est à peu près : Dubaquet, Delabassine...

Les carpettes : russification d'un terme polonais ayant transité par l'ukrainien (à partir d'une note d'A. Préchac).

On a mentionné au chapitre précédent que le divorce était chose fréquente dans les années vingt. Ajoutons ceci, trouvé dans Les Chuchoteurs d'Orlando Figes : « De luxe pour les riches, le code [de 1918] fit du divorce une démarche facile et à la portée de tous. Il en résulta une forte augmentation des mariages à la va-vite et le plus fort taux de mariages au monde – trois fois plus élevé qu'en France et en Allemagne et vingt-six fois plus qu'en Angleterre –, tandis que l'effondrement de l'ordre patriarcal chrétien et le chaos des années révolutionnaires se soldèrent par un relâchement des mœurs mais aussi des liens familiaux et communautaires. » (op. cit. I, page 74).

Ivan Chtcheglov rappelle à juste titre que la barbiche était typique des intellectuels de l'époque (Trotski, Lénine, Kalinine...) ; elle prend un tour ironique chez le piètre Lokhankine, lequel se présente, dans son canapé, comme une réincarnation d'Oblomov ! I. Chtcheglov signale que Nadiejda Mandelstam a reproché aux auteurs d'avoir caricaturé les intellectuels, déjà en butte aux persécutions. Mais c'est Lokhankine qui est une caricature d'intellectuel...

Sur les personnages s'exprimant brusquement en vers : I. Chtcheglov donne l'exemple de Shakespeare, mais aussi celui de Jules Romains : Les copains, traduit en russe en 1922 et que Ilf et Petrov avaient peut-être lu. A. Préchac s'était amusé à mettre en alexandrins (non détachés du texte) les dernières phrases. Je ne l'ai pas imité.

« Lokhankine et la tragédie du libéralisme russe » et les deux autres sont des titres de conférences imaginaires bien dans le style de l'époque. Le mythomane Lokhankine fait rejaillir sur sa personne la gloire de l'époque (note trouvée chez A. Préchac).

À propos de la première encyclopédie mentionnée :

https://fr.wikipedia.org/wiki/Encyclop%C3%A9die_Brockhaus_et_Efron

À propos de l'ouvrage d'É. Reclus :

https://fr.wikipedia.org/wiki/L%27Homme_et_la_Terre

Toutes les œuvres mentionnées sont des ouvrages savants, remontant à la fin du dix-neuvième siècle ou en cours de parution. Les vrais intellectuels s'en servaient abondamment, là où Lokhankine se contente d'en admirer les dos. L'Homme et la Femme comportait de nombreuses planches de nus et avait les faveurs du vaurien, comme on le verra plus loin (note trouvée chez A. Préchac). Rappel : le poud faisait un peu plus de seize kilos... Quant à ce que lit vraiment Lokhankine :

« Voici ce que Lokhankine lit, ou plutôt "feuilleton" : de vieux numéros de La Patrie, sorte de "news magazine" dispensant de lire d'autres ouvrages, et pas le meilleur d'entre eux (Niva lui était très supérieur). C'est aussi un moyen d'ignorer l'époque présente, que les véritables intellectuels affrontent tout en se référant aux valeurs du passé : Ilf et Petrov sont des photographes de leur époque, mais aussi de grands lecteurs de Dickens, de Rabelais, de Tolstoï, de Cervantès... Lokhankine est leur exact opposé (note due à Ivan Chtcheglov, qui souligne aussi la régression infantile présente dans les rapports entre Lokhankine et Varvara).

Il faut comprendre que l'appartement décrit est un appartement communautaire. La cuisine-buanderie est commune. Les Lokhankine disposent de deux pièces. Les loyers sont faibles. L'électricité est payée collectivement, d'où le mécontentement des voisins à propos de la lumière dans les toilettes. Ces appartements étaient en fait ceux des anciennes classes dirigeantes, partagés entre une masse de gens venus souvent des campagnes. Le manque de logements se fit sentir longtemps, et la norme de 9 m² par personne était rarement atteinte : surpopulation et gêne réciproque. On se disputera plus loin les mètres carrés supplémentaires libérés par l'aviateur... Le « faubourg aux corbeaux » qui apparaît un peu plus loin évoque assez fidèlement, d'après V. Arlov, l'appartement de Petrov rue Kropotkine.

Ces entassements de gens les uns sur les autres étaient propices aux scènes les plus grotesques. Ivan Chtcheglov signale ainsi comme typique « l'immortel récit de 1924 de Zochtchenko intitulé Des personnes nerveuses. Je tâcherai de le traduire bientôt en intermède...

Varia est le diminutif de Varvara, qui correspond à notre Barbara. Sachouk est un diminutif affectueux pour Sacha (Alexandre). On rencontre plus souvent Choura, ou Chourik.

À propos des « éperons blancs du médecin militaire », voici ce qu'écrit Ivan Chtcheglov : « Encore une "private joke" : le frère de Ptibourdoukov est soudain doté d'éperons, comme un médecin militaire que Petrov avait connu dans son enfance (son frère Kataïev fait allusion à lui dans Une vie brisée, ouvrage autobiographique, ainsi que dans une nouvelle). »

Sa culture se limitant à la lecture rapide de revues médiocres, le pauvre Lokhankine met sur le même pied Galilée, le politique modéré Milioukov et le juriste Anatoli Koni, qui avait présidé la cour d'assises ayant acquitté Véra Zassoulitch en 1878. Les attentats des populistes russes redoublèrent, jusqu'à celui qui tua le tsar Alexandre II. Les bolcheviks firent ultérieurement de Koni un héros (d'après une note trouvée chez A. Préchac).*

* https://fr.wikipedia.org/wiki/V%C3%A9ra_Zassoulitch

À propos de la potiche Kalinine :

https://fr.wikipedia.org/wiki/Mikha%C3%AFI_Kalinine

L'Ossoaviakhim était la « Société d'assistance à la Défense et aux industrie aéronautique et chimique ».

L'aviateur Sévriougov est imaginaire, mais il est fait ici allusion à l'expédition au Pôle Nord en 1928 d'Umberto Nobile, qui tomba de son dirigeable. Des secours internationaux furent organisés pour le chercher, l'explorateur Amundsen y perdit la vie et Nobile fut secouru par un aviateur suédois et un brise-glace soviétique. Des avions soviétiques avaient dû participer aux recherches...

https://fr.wikipedia.org/wiki/Umberto_Nobile

Les frontières de 1772 : le partage de cette année-là entre la Russie, l'Autriche et la Prusse fit perdre à la Pologne 30 % de son territoire et 40 % de ses habitants :

<https://fr.wikipedia.org/wiki/>

[Partages de la Pologne#:~:text=Le%205%20ao%C3%BBt%201772%20%2C%20le,initial%20de%2011%20400%20000](https://fr.wikipedia.org/wiki/Partages_de_la_Pologne#:~:text=Le%205%20ao%C3%BBt%201772%20%2C%20le,initial%20de%2011%20400%20000).

Les Indiens Noirs : A. Préchac a traduit par « Les Indiens Pieds-Noirs », je ne crois pas que ce soit la bonne interprétation, car le russe dispose d'un autre terme pour ces derniers, et qu'il est question ici d'« Indiens à la peau noire ». Il s'agit plutôt de métissages qui se sont opérés au dix-neuvième siècle...

https://fr.wikipedia.org/wiki/Conf%C3%A9d%C3%A9ration_des_Pieds-Noirs#Origines

<https://www.20minutes.fr/voyage/2504943-20190426-louisiane-black-indians-memoire-vivante-solidarite-entre-afro-americains-amerindiens>

https://en.wikipedia.org/wiki/Free_people_of_color

Gabriele D'Annunzio s'était bien engagé dans l'aviation pendant la Grande Guerre. Son parcours politique est très sinueux...

https://fr.wikipedia.org/wiki/Gabriele_D%27Annunzio

À propos du Corps des Pages :

https://fr.wikipedia.org/wiki/Corps_des_Pages

La bougie est l'ancienne unité de mesure de l'intensité lumineuse :

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Bougie_\(unit%C3%A9\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Bougie_(unit%C3%A9))

Toute la scène de l'appartement communautaire a été rajoutée dans l'édition en volume (note due à A. Préchac).

L'enseignement en Russie : le niveau primaire va de la première à la cinquième classe. Le lycée commence à la sixième, où l'on se met à étudier la physique. Ostap est allé plus loin que Lokhankine, qui a seulement connu l'école primaire (note trouvée chez A. Préchac, lequel se demande comment Nadiejda Mandelstam, qui avait une dent contre Ilf et Petrov, a pu voir en Lokhankine un véritable intellectuel. Je n'ai pas à ma disposition ce passage de N. Mandelstam).

« Vous n'êtes pas dans une église, personne ne vous dupera » : ce passage reproduit sans doute, avec l'ironie sous-jacente des auteurs, un slogan de propagande antireligieuse (d'après une note due à I. Chtcheglov).

Chapitre 14

Premier rendez-vous

Lorsqu'Ostap, revenu à l'hôtel « Carlsbad » – et s'étant reflété un nombre incalculable de fois dans les glaces du vestibule, de l'escalier et des couloirs de l'hôtel, ces ornements tellement prisés par les établissements de ce genre – entra dans sa chambre, il fut troublé par le désordre régnant dans la pièce. Un des fauteuils en peluche rouge était renversé, exhibant ses pieds courts et ses dessous de jute dépourvus de charme. La nappe de velours à franges avait glissé de la table. Même le tableau *L'apparition du Christ au peuple* était de travers, ce qui lui faisait perdre une grande part de l'intention édifiante qui avait été celle du peintre. Venant du balcon, le souffle frais des bateaux à vapeur déplaçait les billets de banque épars sur le lit. L'étui à cigarettes *Caucase* en fer gisait au milieu des billets. Sans un mot, accrochés l'un à l'autre et leurs jambes lançant des ruades, Panikovski et Balaganov gigotaient par terre, sur le tapis.

Le Grand Combinateur enjamba avec dégoût les lutteurs et sortit sur le balcon. D'en bas, sur le boulevard, montait le murmure des promeneurs écrasant le gravier sous leurs pieds, ainsi que le souffle harmonieux d'un orchestre symphonique survolant les érables noirs. Dans les profondeurs obscures du port, un navire frigorifique en construction faisait fièrement étalage de ses feux et cliquetait de tout son métal. Au-delà de la jetée un

vapeur mugissait, demandant quelque chose, sans doute l'autorisation d'entrer dans le port.

Rentrant dans la chambre, Ostap vit les frères de lait assis par terre l'un en face de l'autre et se poussant l'un l'autre de la main avec lassitude en marmonnant : « Pour qui tu te prends ? »

« Vous n'avez pas pu partager ? » demanda Bender en tirant le rideau.

Panikovski et Balaganov sautèrent sur leurs pieds et se mirent à raconter l'affaire. Chacun des deux s'attribuait tout le mérite et noircissait le rôle de l'autre. De façon très contradictoire, chacun des deux oubliait les détails fâcheux le concernant et s'étendait par contre avec prolixité sur tout ce qui mettait en valeur son courage et son adresse.

— En voilà assez ! dit Ostap. Ne frappez pas le parquet avec vos calvities. Je vois bien le tableau de la bataille. Il y avait donc une jeune fille avec lui, dites-vous ? C'est une bonne chose. Ainsi, un petit employé a sur lui tout bonnement... Je crois que vous avez déjà compté ? Ça faisait combien ? Oh oh ! Dix mille ! Vingt ans de salaire, pour cet employé modèle de Koreïko. Un spectacle divin, comme disent les écrivains d'avant-garde. Mais je vous ai interrompu ? Vous étiez très occupé, par terre... Vous partagiez l'argent ? Continuez, continuez, je vais regarder.

— Je voulais faire ça honnêtement, dit Balaganov en ramassant l'argent sur le lit. De façon juste, égale. Deux mille cinq cents à chacun.

Ayant réparti les billets en quatre tas, il s'écarta d'un air modeste en disant :

— Vous, moi, lui et Kozlewicz.

— Très bien, observa Ostap. Voyons maintenant comment Panikovski voit le partage, il a visiblement son avis là-dessus.

En restant à sa première idée, Panikovski se mit au travail avec beaucoup d'entrain. Penché sur le lit, il remuait ses grosses lèvres, humectait ses doigts et déplaçait sans arrêt les billets, comme s'il disposait les cartes d'une grande réussite. À la suite de ces manipulations, trois piles s'étaient formées sur la couverture : une grande, formée de billets neufs et propres, une deuxième aussi grande mais composée de billets un peu plus usés, et enfin la troisième, petit tas de billets très sales.

— Vous et moi, quatre mille chacun. Deux mille pour Balaganov, qui ne les mérite même pas.

— Et Kozlewicz ? demanda Balaganov, fermant les yeux de colère.

— Pourquoi donner quelque chose à Kozlewicz ? glapit Panikovski. C'est du vol ! Qui est donc ce Kozlewicz, pour qu'on partage avec lui ? Je ne connais pas de Kozlewicz.

— C'est tout ? demanda le Grand Combinateur.

— C'est tout, répondit Panikovski sans quitter des yeux le tas de billets propres. Comment peut-il être question de Kozlewicz à l'heure actuelle ?

— À présent, c'est moi qui vais faire le partage, dit Ostap en patron.

Sans se presser, il fit un seul tas des billets, les replaça dans l'étui en fer et mit ce dernier dans la poche de son pantalon blanc.

— Cet argent, conclut-il, sera immédiatement restitué au citoyen Koreïko, victime du vol. Cet emploi de l'argent vous plaît-t-il ?

— Pas du tout, laissa échapper Panikovski.

— Cessez vos plaisanteries Bender. Il faut partager équitablement.

— Pas question, dit froidement Ostap. D'ailleurs, à minuit passé, je n'ai aucune envie de plaisanter avec vous.

Panikovski leva les bras au ciel, exhibant ses mains violacées de vieillard. Il regarda avec effroi le Grand Combinateur et se mit dans un coin sans rien dire. Seule la dent en or du violeur de la convention lançait de temps en temps un éclair.

Comme brûlé par le soleil, le visage de Balaganov se couvrit de sueur d'un coup.

— Nous aurions travaillé pour rien ? dit-il en soufflant fort. Ce n'est pas possible. Expliquez-nous... ça.

— À vous, le fils préféré du lieutenant Schmidt, dit poliment Ostap, je ne puis que répéter ce que je vous ai dit à Arbatov. Je respecte le Code pénal. Je ne suis pas un monte-en-l'air mais un militant engagé de la cause financière. Dévaliser les gens n'entre pas dans ma liste de quatre cents façons honnêtes de prélever de l'argent, cela ne cadre pas. Par ailleurs, ce ne sont pas dix mille roubles qui nous ont fait venir ici. Il m'en faut au moins cinq cent mille.

— Pourquoi nous avoir envoyés, alors ? demanda Balaganov en se refroidissant. Nous nous sommes donné de la peine.

— Autrement dit, vous demandez à votre honorable capitaine s'il savait ce qu'il faisait en lançant la dernière opération ? Je vous réponds que oui, je le savais. En fait...

À cet instant, dans le coin, la dent en or s'éteignit. Panikovski déplia sa carcasse, baissa la tête et, hors de lui, se jeta sur Ostap en criant : « Pour qui tu te prends ? »

Sans changer de posture et sans même tourner la tête, le Grand Combinateur renvoya d'un coup de poing caoutchouteux le violeur de la convention déchaîné dans son coin et poursuivit :

— En fait, Choura, c'était une vérification. Dix mille roubles ont été trouvés dans la poche d'un employé ayant un salaire mensuel de quarante roubles, ce qui est un peu étrange et nous donne de grandes chances, nous permet d'espérer gagner le gros lot, comme disent les amateurs de courses. Cinq cent mille roubles, c'est incontestablement un gros lot. Et voici comment nous allons le gagner. Je vais rendre les dix mille à Koreïko, il les prendra. J'aimerais bien voir celui qui ne reprendra pas son bien. Et c'est bien ce qui le perdra. Son avidité. Au moment même où il avouera sa richesse, je la lui prendrai de mes mains nues. En homme intelligent, il comprendra qu'une part, c'est moins que le

tout, et il me donnera cette part de peur de tout perdre. Et c'est là, Choura qu'apparaîtra la petite assiette au liseré...

— C'est juste ! s'exclama Balaganov.

Panikovski pleurait dans son coin.

— Rendez-moi mon argent, zézayait-il. Je suis sans le sou ! Ça fait un an que je n'ai pas pris de bain. Je suis vieux. Les jeunesses ne m'aiment pas.

— Adressez-vous à la Ligue Mondiale pour la Réforme Sexuelle, dit Bender. Ils pourront peut-être vous aider.

— Personne ne m'aime, poursuivit Panikovski en frissonnant.

— Et pourquoi faudrait-il vous aimer ? Les jeunes femmes n'aiment pas les gens comme vous. Elles aiment les jeunes gens aux longues jambes et pas incultes sur le plan politique. Vous, vous mourrez bientôt et personne n'écrira dans le journal à votre sujet : « Encore un qui s'est tué à la tâche. » Et nulle belle veuve aux yeux persans ne viendra s'asseoir à côté de votre tombe. Pas plus que des enfants éplorés ne demanderont : « Papa, papa, nous entends-tu ? »

— Ne parlez pas ainsi ! cria Panikovski, épouvanté. Je vous enterrerai tous. Vous ne connaissez pas Panikovski. Panikovski pourra encore vous vendre et vous acheter tous. Rendez-moi mon argent.

— Répondez plutôt à cette question : allez-vous, oui ou non, être à mon service ? C'est la dernière fois que je vous le demande.

— Oui, répondit Panikovski en essuyant ses lentes larmes de vieillard.

Nuit, nuit, nuit. La nuit s'étendait sur le pays tout entier.

Dans le port de Tchernomorsk, les grues tournaient avec aisance, plongeaient leurs câbles d'acier dans la profondeur des cales des navires étrangers et se retournaient pour poser sur le quai avec précaution, avec une tendresse féline, les caisses en pin contenant l'équipement destiné au Trust de construction des tracteurs. Des lueurs roses de comètes s'échappaient des hautes cheminées des usines de briques en silicate. Les amas d'étoiles du Dniéprostroï, de Magnitogorsk et de Stalingrad flamboyaient. Au nord se leva l'étoile de Poutilov-la-rouge, suivie d'une multitude d'étoiles de première grandeur. C'étaient des fabriques, des combinats, des centrales électriques, des chantiers. Le Plan quinquennal tout entier brillait de tous ses feux, éclipsant le vieux ciel qu'avaient connu les Égyptiens.

Et le jeune homme qui s'éternisait au club ouvrier avec sa bien-aimée allumait précipitamment la carte électrifiée du Plan quinquennal et chuchotait :

— Regarde la lumière rouge, là. Ce sera l'usine sibérienne de construction de moissonneuses-batteuses, nous irons là-bas. Tu veux bien ?

Et la bien-aimée riait doucement en dégageant ses mains.

Nuit, nuit, nuit. La nuit, on l'a dit, s'étendait sur le pays tout entier. Le monarchiste Khvorobiov gémissait dans son sommeil, rêvant d'une énorme carte du syndicat. L'ingénieur Talmudovski ronflait sur la couchette du haut, dans le train Kharkov–Rostov, cette dernière l'attirant par la perspective d'un meilleur salaire. Les gentlemen américains voguaient sur les grandes vagues de l'Atlantique, ramenant dans leur patrie une splendide recette de samogone de blé. Vassisouali Lokhankine se tournait et se retournait sur son canapé, frottant légèrement de la main ses parties meurtries. Sinitski, le vieux faiseur de rébus, gaspillait l'électricité en composant pour la revue La gazette de la plomberie une énigme en images intitulée : « Où est le président dans cette assemblée générale du personnel, réunie pour élire le Comité de la section syndicale de la station de pompage ? » Tout en s'efforçant de ne pas faire de bruit pour ne pas réveiller Zossia. Polykhaïev était couché avec Sierna Mikhaïlovna. D'autres Herculéens dormaient d'un sommeil agité dans diverses parties de la ville. Alexandre Ivanovitch Koreïko ne parvenait pas à s'endormir, travaillé par la pensée de sa richesse. Sans cette richesse, il eût dormi paisiblement. On sait déjà ce que faisaient Bender, Balaganov et Panikovski. Kozlewicz, le propriétaire et chauffeur de l'« Antilope-Gnou » est le seul dont on ne parlera pas pour l'instant, bien qu'il lui fût arrivé un malheur d'une nature extrêmement délicate.

Tôt le matin, Bender ouvrit sa sacoche d'obstétricien, en retira une casquette de milicien aux armes de la ville de Kiev et, l'ayant mise dans sa poche, se rendit chez Alexandre Ivanovitch Koreïko. En chemin, il taquina les laitières — puisque c'était déjà l'heure de ces femmes pleines de ressources, tandis que celle des employés n'avait pas encore sonné — en fredonnant les paroles d'une romance : « Et la joie du premier rendez-vous ne fait plus battre mon sang. » Le Grand Combinateur trichait un peu. Le premier rendez-vous avec l'employé millionnaire l'excitait. En entrant dans l'immeuble N°16 de la « Petite Tangente », il se mit sur la tête la casquette officielle et frappa à la porte en fronçant les sourcils.

Alexandre Ivanovitch se tenait au milieu de la chambre. Il était en maillot de corps et avait eu le temps de passer son pantalon de petit employé. La pièce était meublée avec la pauvreté exemplaire en usage avant la révolution dans les orphelinats et les institutions de ce genre placées sous le patronage de l'impératrice Maria Fiodorovna. Trois objets s'y trouvaient : un petit lit en fer comme à l'infirmerie, une table-buffet de cuisine aux portes munies de loquets semblables à ceux qui ferment les cabinets à la campagne et une chaise de style viennois tout écaillée. Dans un coin, par terre, se voyaient des haltères et deux gros poids à soulever, plaisir d'haltérophile.

À la vue du milicien, Alexandre Ivanovitch avança d'un pas pesant.

— Le citoyen Koreïko ? demanda Ostap avec un sourire radieux.

— C'est moi, répondit Alexandre Ivanovitch en montrant pareillement le plaisir que lui valait cette rencontre avec un représentant des autorités.

— Alexandre Ivanovitch ? s'enquit Ostap avec un sourire encore plus radieux.

— Exactement, confirma Koreïko en se montrant joyeux du plus qu'il pouvait.

Après cela, il ne restait plus au Grand Combinateur qu'à s'asseoir sur la chaise de style viennois en affichant un sourire surnaturel. L'ayant fait, il regarda Alexandre Ivanovitch. Mais l'employé millionnaire, avec effort, fit apparaître sur son visage quelque chose d'étonnant : un mélange d'attendrissement, d'enthousiasme, de ravissement et d'adoration muette. Le tout sur le compte de cette heureuse rencontre avec un représentant des autorités.

Cette succession de sourires émus allant crescendo rappelait un manuscrit du compositeur Franz Liszt, écrivant sur la première page « rapidement », sur la deuxième « très rapidement », sur la troisième « très très rapidement », sur la quatrième « le plus rapidement possible » et néanmoins sur la cinquième « encore plus rapidement ».

Voyant que Koreïko en était déjà à la cinquième page et qu'il n'y avait pas moyen de pousser plus loin la compétition, Ostap en vint au fait.

— C'est une mission qui m'amène chez vous, dit-il en adoptant un ton sérieux.

— Je vous en prie, je vous en prie, dit Alexandre Ivanovitch en cessant lui aussi de sourire.

— Nous avons de quoi vous faire plaisir.

— Je suis curieux de l'apprendre.

Avec une infinie tristesse, Bender fouilla dans sa poche. Koreïko l'observait en faisant une tête d'enterrement. L'étui à cigarettes *Caucase* en fer apparut. Mais l'exclamation de surprise qu'attendait Ostap ne se produisit pas. Le millionnaire clandestin regardait la boîte avec une totale indifférence. Ostap en sortit l'argent, le recompta soigneusement et poussa les billets vers Alexandre Ivanovitch en disant :

— Dix mille tout rond. Ayez l'obligeance de me faire un reçu.

— C'est une erreur, camarade, dit très doucement Koreïko. Qu'est-ce que c'est que ces dix mille ? Et quel reçu ?

— Comment ça, quel reçu ? On vous a bien dévalisé, hier ?

— Personne ne m'a dévalisé.

— On ne vous a pas dévalisé ? s'énerma Ostap. Hier, au bord de la mer. On vous a pris dix mille. On a arrêté les voleurs. Faites-moi le reçu.

— Non, ma parole, personne ne m'a rien pris, dit Koreïko, un rayon de soleil passant comme un éclair sur son visage. Il s'agit clairement d'une erreur.

Sans se rendre encore compte de l'étendue de sa défaite, le Grand Combinateur commit l'erreur de s'agiter, souvenir qui lui fit toujours honte par la suite. Il insista, se fâcha, fourra les billets dans les mains d'Alexandre Ivanovitch, bref, il perdit la face, comme disent les Chinois. Koreïko haussa les épaules, sourit avec prévenance mais ne prit pas les billets.

— Ainsi, on ne vous a pas volé ?

— Personne ne m'a volé.

— On en vous pas volé les dix mille ?

— Bien sûr que non. Comment voulez-vous qu'on puisse me voler une telle somme ?

— C'est vrai, c'est vrai, dit Ostap en se calmant. Comment un petit employé pourrait-il avoir autant d'argent ?... Donc, de votre côté, tout va bien ?

— Mais oui ! répondit le millionnaire avec un charmant sourire.

— Et votre estomac va bien, lui aussi ? demanda Ostap avec un sourire encore plus enjôleur.

— Pour le mieux. Je suis un homme en très bonne santé, vous savez.

— Et vous ne faites pas de mauvais rêves ?

— Nullement.

Les sourires prirent ensuite le même cours que chez Liszt : rapidement, très rapidement, extrêmement rapidement, le plus rapidement possible et même encore plus vite. Les deux compères venant de faire connaissance se quittèrent les meilleurs amis du monde.

— N'oubliez pas votre casquette de milicien, disait Alexandre Ivanovitch : elle est restée sur la table.

— Le soir, ne mangez pas de tomates crues, conseillait Ostap : cela pourrait faire du tort à votre estomac.

— Portez-vous bien, disait Koreïko en s'inclinant joyeusement et en serrant un peu les talons.

— Au revoir, au revoir, répondait Ostap. Vous êtes vraiment quelqu'un d'intéressant ! Tout marche bien, chez vous. C'est même étonnant qu'un homme aussi heureux soit encore en liberté.

Un sourire inutile encore sur les lèvres, le Grand Combinateur ressortit en vitesse. Dans la rue, il avala d'un bon pas plusieurs blocs d'immeubles en oubliant qu'il avait sur la tête une casquette officielle aux armes de la ville de Kiev, ce qui était complètement déplacé à Tchernomorsk. C'est seulement en se retrouvant au milieu d'une foule de respectables vieillards massés en face de la véranda de la cantine sociale N° 68 qu'il reprit ses esprits et se mit tranquillement à évaluer ses chances.

Pendant qu'il allait et venait en réfléchissant, plongé dans ses pensées, les vieillards continuaient à se livrer à leur occupation quotidienne.

C'étaient des gens étranges et ridicules, à notre époque. Ils portaient presque tous des gilets de piqué blanc et des canotiers en paille. Certains avaient même des panamas un peu noircis. Et tous, bien sûr, portaient des cols amidonné et jaunis d'où sortaient

leurs cous de poulet couverts de poils. Cet endroit devant la cantine N° 68, jadis l'emplacement du célèbre café « La Floride » était le point de rassemblement des débris du Tchernomorsk commercial d'avant-guerre : agents de change restés sans office, commissionnaires ayant déperé faute de commissions, négociants en grains, comptables retombés en enfance et autres ruines. Autrefois, ils se rassemblaient là pour effectuer leurs transactions. Cette ancienne habitude, ainsi que le besoin d'exercer leurs vieilles langues, les ramenaient à présent dans ce coin ensoleillé. N'ayant aucune considération pour la presse locale Ils lisaient chaque jour la *Pravda* de Moscou et interprétaient tout ce qui se produisait dans le monde comme le prélude à l'accès de Tchernomorsk au statut de port-franc. Autrefois, quelque cent ans plus tôt, Tchernomorsk avait bel et bien eu ce statut, et cela avait apporté tant de gaieté et s'était montré si profitable que la légende du « port-franc » brillait encore d'une lueur d'or à l'angle ensoleillé du café « La Floride ».

— Vous avez lu, à propos de la Conférence sur le désarmement ? disait un gilet de piqué à un autre gilet de piqué. L'intervention du comte Bernstorff ?

— Une vraie tête, ce Bernstorff ! répondait l'autre gilet d'un ton convaincu, comme s'il connaissait le comte de longue date. Et vous avez vu le discours de Snowden à la réunion électorale de Birmingham, cette citadelle des Conservateurs ?

— Cela va sans dire... Snowden, c'est une tête ! Écoutez un peu, Valiadis, disait le premier à un troisième en panama, que pensez-vous de Snowden ?

— Franchement, répondait le panama, il faut se méfier de Snowden. Moi, je ne mettrais pas un doigt dans sa bouche.

Et, sans être aucunement gêné par le fait que Snowden n'eût pour rien au monde permis à Valiadis de lui fourrer un doigt dans la bouche, le vieil homme poursuivait :

— Mais vous aurez beau dire, franchement, Chamberlain est tout de même une tête, lui aussi.

— Les gilets de piqué haussaient les épaules. Ils ne niaient pas que Chamberlain fût une tête. Mais leurs faveurs allaient à Briand.

— Briand ! s'enthousiasmaient-ils. Voilà une tête ! Avec son projet d'Union fédérale européenne...

— Franchement, monsieur Fount, chuchotait Valiadis, tout va très bien. Beneš a déjà donné son accord, pour le projet pan-européen, mais vous savez à quelle condition ?

Les gilets de piqué se rapprochaient et tendaient leurs cous de poulet.

— À la condition que Tchernomorsk soit déclaré port-franc. Beneš, c'est une tête. Ils ont tout de même besoin d'écouler leur production de machines agricoles, non ? Eh bien, c'est nous qui allons les acheter.

Cette information fit briller les yeux des vieillards, qui désiraient depuis bien des années acheter et vendre.

— Briand, c'est une tête ! dirent-ils en soupirant. Beneš aussi, c'est une tête !

Lorsque Ostap émergea de ses pensées, il vit un vieillard inconnu au chapeau de paille tout cabossé avec un ruban noir graisseux qui s'grippait au bord de son veston. Sa cravate toute faite partait de côté et un fermoir de cuivre brillait en direction d'Ostap.

« Moi je vous dis, criait le vieillard à l'oreille du Grand Combinateur, que MacDonald ne s'y laissera pas prendre ! Vous m'entendez ? »

Ostap écarta le bouillant vieillard et sortit de la foule.

— Hoover, c'est une tête ! lui cria quelqu'un dans le dos. Hindenburg aussi, c'est une tête !

À ce moment, Ostap avait déjà pris sa décision. Il passa en revue les quatre cents façons honnêtes de prélever de l'argent et, bien qu'il se trouvât parmi elles de véritables perles – par exemple, monter une société par actions pour le renflouement d'un bateau ayant coulé avec sa cargaison d'or pendant la guerre de Crimée, ou bien organiser une grande kermesse au bénéfice des prisonniers du capital ou encore obtenir une concession pour remplacer les enseignes de magasins –, aucune ne convenait à la situation présente. Et Ostap inventa une quatre cent unième façon.

« L'attaque surprise de la forteresse n'a pas marché, se disait-il. Nous devons donc entamer un siège en règle. Le plus important a été établi : notre client a bien de l'argent. Et, à en juger par le fait qu'il a renoncé à dix mille roubles sans sourciller, il a énormément d'argent. Ainsi, les deux parties n'ayant pu se mettre d'accord, la séance continue. »

Il rentra chez lui en achetant en chemin une chemise jaune renforcée à lacets de bottines.

— Alors ? demandèrent d'une seule voix Balaganov et Panikovski, torturés par le désir de savoir.

Sans rien dire, Ostap alla vers la table de bambou, posa la chemise devant lui la chemise et écrivit dessus en grosses lettres :

« Affaire Alexandre Ivanovitch Koreïko. Dossier ouvert le 25 juin 1930. Clos le ... 193... »

Penchés au-dessus de l'épaule de Bender, les frères de lait regardaient la chemise.

— Qu'y a-t-il à l'intérieur ? demanda avec curiosité Panikovski.

— Oh ! dit Ostap. À l'intérieur il y a tout : des palmiers, des jeunes filles, des express bleus, la mer d'azur, un paquebot blanc, un smoking à peine porté, un valet japonais, un billard à soi, des dents en platine, des chaussettes sans trous, des dîners avec du vrai beurre et surtout, mes petits amis, le pouvoir et la renommée que donnent l'argent.

Et, devant les Antilopiens ébahis, il ouvrit une chemise vide.

Notice synthétique

L'hôtel « Carlsbad » de Tchernomorsk correspond en tout point à l'hôtel « London » d'Odessa, renommé par la suite « Odessa » (note trouvée chez A. Préchac).

« Panikovski pourra encore... » Ivan Chtchéglou fait remarquer que ce discours à la troisième personne est typique du parler littéraire juif.

Les paragraphes faussement émerveillés devant les réalisations du Plan quinquennal ont été rajoutés pour l'édition en volume. Le style parodie ce qui va devenir le réalisme socialiste (note trouvée chez A. Préchac).

Les auteurs passent en revue leurs personnages : le monarchiste Khvorobiov a été rencontré au chapitre 8. L'ingénieur Talmudovski au chapitre 1, les deux Américains au chapitre 7, Lokhankine au 13, Zossia au 9 et au 12, Sinitski au 9. Polykhaïev est le directeur d'« Hercule » et Sierna Mikhaïlovna sa secrétaire.

Le fragment de romance que chante, un tout petit peu déformé, Ostap : I. Chtchéglou la mentionne comme étant une romance de l'ancien régime. Je l'ai retrouvée... Elle fut écrite, paroles et musique, au début du vingtième siècle par un certain Anatoli Lénine (ça ne s'invente pas) par ailleurs marin, qui émigra en France après la guerre civile et y mourut dans la misère. Vous la trouverez, ainsi que la photo de ce Lénine et celle de la belle dédicataire de la romance sur le site dont voici le lien :

<https://lera-komor.livejournal.com/1750786.html>

En voici les paroles :

*Oubliés, les tendres baisers,
Éteinte la passion ; l'amour est mort,
Et la joie du nouveau rendez-vous
Ne fait plus guère battre le sang.
Le cœur est lourd de muettes souffrances,
Les jours heureux ne reviendront plus,
Les doux rêves, les rêveries du passé,
Il est vain d'aimer et de donner sa foi.*

*De même le vent arrache-t-il à l'automne
Toute la belle parure des arbres
Et disperse dans les tristes allées du jardin
Leurs feuilles desséchées.
La tempête de neige les chasse au loin,
Les fait tournoyer au-dessus de la terre gelée,
Séparées pour toujours,
Recouvertes d'un voile de neige.*

Comme le rappelle I. Chtcheglov, il existe deux Maria Fiodorovna. La première vécut de 1759 à 1828, c'était la veuve du tsar assassiné Paul 1^{er}, et elle fonda nombre d'institutions éducatives et philanthropiques. La seconde, princesse danoise née en 1847, épousa le tsar Alexandre III, reprit le nom de Maria Fiodorovna et soutint elle aussi des œuvres de charité. Elle mourut en 1928. C'est d'elle qu'il s'agit ici :

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Dagmar de Danemark](https://fr.wikipedia.org/wiki/Dagmar_de_Danemark)

« C'est même étonnant qu'un homme aussi heureux soit encore en liberté » : cette nouvelle audace des auteurs est proprement ahurissante, comme l'a vu aussi A. Préchac.

Les « respectables vieillards » ont été copiés sur le vif, ils étaient déjà apparus dans un article d'Ilf Voyage à Odessa datant de 1929 (note due à I. Chtcheglov).

Sur le statut de port-franc (d'Odessa, en fait), voir la notice du chapitre 9.

Sur la Conférence sur le désarmement :

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Conf%C3%A9rence mondiale pour le d%C3%A9sarmement](https://fr.wikipedia.org/wiki/Conf%C3%A9rence_mondiale_pour_le_d%C3%A9sarmement)

Consulter Wikipédia à propos de Bernstorff, de Philip Snowden et des autres.

Ne pas mettre un doigt dans la bouche de quelqu'un est une expression signifiant : se méfier de lui...L'insistance du texte m'oblige à donner les deux versions.

Les façons « honnêtes » de prélever de l'argent : un bateau anglais (le Prince) ayant coulé dans la baie de Balaklava en 1854, on crut qu'il transportait de l'or destiné aux troupes engagées en Crimée. Des opérations de renflouement eurent lieu (la dernière en 1927) mais sans résultat. Les kermesses de bienfaisance étaient fréquentes sous l'Ancien régime, les jours de fête chrétienne. Ostap leur accole ici un slogan à la mode. Quant aux enseignes de magasin, elles changeaient en fonction des nécessités politiques de l'heure, voir le chapitre suivant (note due à Ivan Chtcheglov).

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Balaklava>

La péroration finale d'Ostap est pleine d'allusions d'époque : À l'intérieur est une pièce de Maeterlinck populaire avant la Révolution ; L'Express bleu est un célèbre film de 1929 de Trauberg sur la révolution chinoise. Mer Noire, vapeur blanc est une ancienne chanson de voleur – les auteurs ont commis une petite erreur de mémoire (note due à I. Chtcheglov ; je n'ai pas pu retrouver la chanson).

Cornes et sabots

Il était une fois un pauvre commerçant. C'était un homme assez riche, propriétaire d'une mercerie, située de biais par rapport au cinéma « Le Capitole ». Il y faisait paisiblement commerce de linge, d'articles en dentelle, de cravates, de boutons et autres marchandises menues mais profitables. Un soir, il rentra chez lui le visage décomposé. Il alla en silence au buffet, en sortit un poulet froid et le mangea tout entier en arpentant la pièce. Puis il rouvrit le buffet, en retira un rond de saucisson de Cracovie pesant exactement une livre, s'assit sur une chaise et le mâcha lentement en totalité, le regard fixe et vitreux. Lorsqu'il tendit la main vers les œufs durs placés sur la table, sa femme lui demanda avec effroi :

— Qu'est-il arrivé, Boria ?

— Un malheur ! répondit-il en enfournant un œuf dur caoutchouteux. On m'impose terriblement. Tu ne peux même pas t'imaginer.

— Mais pourquoi dévores-tu comme ça ?

— J'ai besoin de me distraire, répondit le commerçant. J'ai peur.

Et toute la nuit, le commerçant déambula dans son appartement, où se trouvaient pas moins de huit chiffonniers, en continuant à manger. Il mangea tout ce qu'il y avait chez lui. Il avait peur.

Le lendemain, il céda la moitié du magasin à un papetier. Dès lors, l'une des vitrines exhiba des cravates et des bretelles tandis qu'on voyait dans la seconde un énorme crayon jaune suspendu à deux ficelles.

Puis les temps devinrent encore plus durs. Un troisième copropriétaire s'installa dans le magasin : un horloger qui poussa le crayon sur le côté et occupa la moitié de la vitrine avec une pendule en bronze représentant Psyché, mais dépourvue d'aiguille pour les minutes. En face du pauvre mercier qui ne cessait d'arborer un sourire ironique se trouvait à présent, en plus de l'insupportable homme au crayon, l'horloger, une loupe noire vissée dans l'œil.

Le malheur et l'infortune frappèrent encore deux fois le mercier. Deux autres copropriétaires du magasin vinrent s'ajouter au premier : un plombier qui alluma tout de suite un réchaud pour son fer à souder, et un marchand très bizarre qui avait décidé que, en l'an de grâce 1930 précisément, la population de Tchernomorsk allait se ruer sur sa marchandise – des cols amidonnés.

Et l'enseigne, autrefois d'une tranquille fierté, du mercier prit une allure abominable :

<p style="text-align: center;">Merceprod Articles de mercerie B. Kulturträger</p>	<p style="text-align: center;">Réparation de montres et d'horloges de l'ancienne marque Paul Bourré Glasius-Schenker</p>
<p style="text-align: center;">Réparation Tuyauteries, lavabos et toilettes M. N. Fanatiouk</p>	<p style="text-align: center;">Spécialité de cols amidonnés de Léninegrad Karl Paviäinen</p>

Burpap
Tout pour
le peintre
et l'employé soviétique
Liev Sokolovski

C'est avec effroi que les clients entraient dans ce qui avait été un magasin aux bonnes odeurs. L'horloger Glasius-Schenker, entouré de rouages, de ressorts et de pince-nez, était assis sous un tas de pendules avec, au milieu, une horloge. La sonnerie stridente des réveils résonnait souvent dans le magasin. Au fond du local s'attroüpaient les écoliers venus s'informer au sujet de cahiers qui manquaient toujours. Dans l'attente de commandes, Karl Paviäinen passait le temps en coupant ses cols avec des ciseaux. Et l'affable B. Kulturträger n'avait pas eu le temps de demander à une cliente ce qu'elle désirait, que déjà le plombier Fanatiouk se mettait à donner des coups de marteau sur un tuyau rouillé et que de la suie sortant de sa lampe à souder venait se déposer sur les délicats articles de mercerie.

Cette étrange communauté marchande finit par s'écrouler, et Karl Paviäinen partit en fiacre dans les ténèbres, emportant avec lui sa marchandise peu en accord avec l'époque. À leur tour disparurent Merceprod et Burpap, comme avalés par le néant et poursuivis par des inspecteurs du fisc à cheval. Fanatiouk sombra dans l'alcoolisme. Glasius-Schenker rejoignit la coopérative « Temps nouveaux ». Le rideau de fer en tôle ondulée s'abattit avec fracas. L'enseigne amusante disparut aussi.

Bientôt, cependant, le rideau de fer remonta et une petite plaque proprette apparut au-dessus de l'ancienne arche de Noé des marchands :

**Stockage
de cornes et de sabots**

**Office arbatovien
Succursale de Tchernomorsk**

Le Tchernomorskien désœuvré aurait pu, en jetant un coup d'œil au magasin, voir que les étagères et les comptoirs avaient disparu ; le sol avait été proprement nettoyé, il s'y trouvait à présent des tables de bureau jaunes d'œuf et, aux murs, les panneaux classiques des administrations annonçant les heures de réception du public et mettant en garde contre la nocivité du serrement de mains. Le nouvel office était déjà équipé d'une barrière de séparation le protégeant de visiteurs pour le moment encore absents. Assis à une petite table sur laquelle un samovar jaune lâchait des bouffées de vapeur en se plaignant de son sort de samovar, un coursier avec une dent en or essuyait des tasses à thé en fredonnant avec irritation :

Drôle d'époque, mes aïeux,
Drôle d'époque, mes aïeux –
On n'y croit plus, au bon Dieu,
On n'y croit plus, au bon Dieu.

Un rouquin flânait derrière la barrière. De temps en temps, il s'approchait d'une machine à écrire, frappait sur une touche d'un gros doigt raidi et éclatait de rire. Tout au fond de l'office, éclairé par une lampe de bureau, le Grand Combinateur siégeait sous l'écriteau « Directeur de la succursale ».

L'hôtel « Carlsbad » avait été abandonné depuis un bon moment. Les Antilopiens s'étaient tous installés, y compris Kozlewicz, au « Faubourg aux corbeaux » chez Vassisouali Lokhankine, ce qui indignait au plus haut point ce dernier. Il avait même tenté de protester en faisant remarquer qu'il avait loué la chambre à une seule personne – à un *homme seul célibataire bien élevé*, en plus – et pas à trois. « Mon Dieu, Vassisouali Andréitch, répondait avec flegme Ostap, ne vous mettez pas martel en tête. Des trois, je suis le seul à être bien élevé, de sorte que la condition est remplie. » Le maître des lieux continuant à récriminer, Bender lui dit judicieusement : « *Mein Gott*, mon cher Vassisouali, c'est peut-être l'expression de la haute Vérité en robe de bure. » Et Lokhankine se calma aussitôt, en demandant tout de même vingt roubles à Ostap. Panikovski et Balaganov s'étaient parfaitement adaptés au « Faubourg aux corbeaux » et leurs voix se joignaient avec assurance au chœur des locataires. On avait déjà accusé Panikovski de pomper la nuit le pétrole des réchauds d'autrui ; Mitritch ne manqua pas de chicaner Ostap à ce propos et le Grand Combinateur, sans dire un mot, lui mit un coup de poing dans la poitrine.

L'office de stockage de cornes et de sabots avait été ouvert pour de multiples raisons.

« L'enquête au sujet de Koreïko peut prendre beaucoup de temps, disait Ostap. Combien de temps, Dieu seul le sait. Et comme Dieu n'existe pas, personne ne le sait. Terrible situation. Peut-être un an comme peut-être seulement un mois. En tout cas, nous avons besoin de légalité. Il nous faut nous mélanger à la joyeuse masse des employés. L'office nous procurera tout cela. Je suis depuis longtemps attiré par l'administration. J'ai une âme de bureaucrate borné. Nous allons stocker quelque chose de très amusant, comme des cuillers à thé, des plaques de chien ou des babioles du genre lacets et glands. Ou des cornes et des sabots. Excellent ! Des cornes et des sabots destinés à l'industrie des peignes et des fume-cigarettes. Voilà un établissement, non ? J'ai d'ailleurs dans ma sacoche de magnifiques formulaires pour toutes les circonstances et un sceau à cacheter bien rond.

L'argent auquel avait renoncé Koreïko, et que le scrupuleux Ostap jugea possible de porter au chapitre des recettes, fut déposé à la banque sur le compte courant du nouvel établissement. Panikovski se rebiffa de nouveau et exigea le partage, ce qui lui valut pour punition d'être nommé coursier, fonction mal rétribuée et humiliante pour sa nature éprise de liberté. Balaganov fut nommé au poste important de Délégué général aux cornes et sabots, avec un traitement de quatre-vingt-douze roubles mensuels. On acheta sur un marché une vieille machine à écrire « Adler » sur laquelle manquaient les lettres « e » et « é », qu'il fallut remplacer par la lettre « è ». Si bien que la première demande adressée par Ostap à une papeterie prit la forme suivante :

*Veuillez donnèr au portèur dè la prèsentè pour 150 (cènt cinquantè) roublès de
fourniturès dè burèau, payablès sur lè comptè de notre Dirèction d'Arbatov.
Annèxè : aucunè.*

« En voilà un imbécile de Délégué aux sabots ! pestait Ostap. On ne peut lui confier aucune mission. Il a acheté une machine à l'accent turc. Alors, je suis le directeur d'une succursale ? C'est du travail de cochon, Choura !

Mais même la machine à l'accent étonnant ne pouvait assombrir l'humeur radieuse du Grand Combinateur. Il était enchanté de sa nouvelle carrière. Il venait continuellement à l'office en ayant acheté quelque chose, apportant même des machines et des accessoires de bureau d'une telle complexité que le coursier et le Délégué général en poussaient des exclamations. Des perforatrices, des machines à reprographie, un tabouret tournant et un coûteux encrier de bronze avec des izbas-compartiments pour des encres de diverses couleurs. Cet article s'appelait *Face au village* et valait cent cinquante roubles. Le couronnement de ces acquisitions fut un composteur en fonte qu'Ostap s'était fait accorder dans une gare. Et pour finir, Bender apporta des bois de cerf. Geignant et se plaignant de son maigre salaire, Panikovski les accrocha au-dessus du bureau du directeur. Tout marchait bien, allait même pour le mieux. La perspective d'un travail bien réglé se ressentait seulement de l'absence inexplicable de l'automobile et de son brave chauffeur, Adam Kozlewicz.

Au troisième jour d'existence de l'établissement, un premier visiteur se présenta. C'était le facteur, ce qui étonna tout le monde. Il apportait huit plis ; après avoir taillé une bavette avec le coursier Panikovski, il s'en alla. Trois des lettres étaient des convocations urgentes, exigeant avec insistance la présence d'un représentant de la société à diverses réunions et conférences. Les autres émanaient d'institutions inconnues mais visiblement

très actives, qui réclamaient avec la même insistance la présentation de renseignements, de devis et d'informations, le tout en plusieurs exemplaires et sans tarder.

« Qu'est-ce que ça veut dire ? s'écria Ostap. Il y a seulement trois jours, j'étais libre comme un aigle des hautes steppes, je battais des ailes où je voulais, et maintenant, voyez-vous ça, on exige ma présence ! Il s'avère que dans cette ville, de nombreuses personnes ont à tout prix besoin d'Ostap Bender. Et puis, qui va s'occuper de ma correspondance avec mes amis ? Il nous faut revoir le personnel et en assumer les frais. Nous avons besoin d'une secrétaire expérimentée, laissons-la s'occuper de nos affaires.

Un nouveau malheur survint deux heures plus tard. Un paysan se présenta avec un sac pesant son poids.

« Les cornes, qui les reçoit ? » demanda-t-il en déposant rudement par terre son chargement.

Le Grand Combinateur regarda de travers le visiteur et son bien. Il voyait avec dégoût de petites cornes sales et tordues.

« C'est de la bonne marchandise ? » demanda prudemment le directeur de l'établissement.

« Un peu, oui ! s'échauffa le paysan. Regarde-moi ces cornes, dit-il en fourrant une corne jaune sous le nez du Grand Combinateur. Des cornes de première qualité. Conforme aux normes. »

Il fallut acheter la marchandise *conforme*. Après quoi, le paysan but du thé avec Panikovski à n'en plus finir, racontant la vie à la campagne et suscitant chez Ostap une irritation normale pour quelqu'un venant de dépenser quinze roubles pour rien.

« Si Panikovski laisse encore entrer un seul porteur de cornes, dit Ostap après le départ du visiteur, il perd sa place. Je le licencie sans indemnité. Et puis, les activités pour l'Etat, ça suffit. Il est temps de nous occuper de nos affaires. »

Ayant accroché à la porte de verre le panneau « Pause déjeuner », le directeur de la succursale sortit d'un placard la chemise censée contenir la mer bleue et le blanc paquebot et la frappa du plat de la main en disant :

« Voilà sur quoi notre bureau va travailler. Pour le moment, notre dossier est absolument vide, mais nous démêlerons cet écheveau, même s'il faut pour cela envoyer Panikovski et Balaganov dans les sables du Karakoum ou dans un quelconque Krémentchoug, à la recherche de pièces et d'indices.

À cet instant, la poignée de la porte se mit à trembler. Derrière la vitre piétinait un vieillard en panama rafistolé avec du fil blanc, sous lequel on voyait un gilet de piqué. Le vieux tendait son cou de poulet et pressait une grande oreille contre la vitre.

« C'est fermé ! s'empressa de crier Ostap. Le stockage des sabots est momentanément interrompu. »

Mais le vieillard continuait à gesticuler.

Si Ostap n'avait pas fait entrer le vieil homme au gilet blanc, notre roman aurait peut-être pris une tout autre direction, et alors ne se seraient jamais produits les événements étonnants dans lesquels furent impliqués le Grand Combinateur, son coursier mécontent, le négligent Délégué général aux sabots ainsi que bien d'autres personnes, dont un certain sage d'Orient, la petite fille du vieux faiseur de rébus, un militant célèbre, le directeur d'« Hercule » et un grand nombre de citoyens soviétiques ou étrangers.

Mais Ostap ouvrit la porte. Avec un sourire triste, le vieillard dépassa la barrière et se laissa tomber sur une chaise. Il ferma les yeux et resta environ cinq minutes sans rien dire. On entendait seulement les petits sifflements que produisait de temps en temps son nez pâle. Alors que les membres du personnel de l'office, arrivés à la conclusion que le visiteur ne dirait rien de plus, se mettaient à chuchoter, se concertant sur le meilleur moyen de flanquer cette carcasse dehors, le vieux leva ses paupières brunies et dit d'une voix de basse :

— Je m'appelle Fount. Fount.

— Ce qui vous autorise à faire irruption dans un bureau fermé pour la pause déjeuner ? dit joyeusement Ostap.

— Je vois que vous riez, répondit le vieillard ; mais je m'appelle Fount. J'ai quatre-vingt-dix ans.

— Que désirez-vous ? demanda Ostap en commençant à perdre patience.

Mais le citoyen Fount se tut de nouveau, et son silence se prolongea quelque peu.

— Vous avez un office, dit-il enfin.

— Oui, oui, un office, l'encouragea Ostap. Continuez, continuez.

Mais le vieil homme se caressa juste le genou de la main.

— Vous voyez ce pantalon ? dit-il après un long silence. C'est mon pantalon de Pâques. Autrefois, je le mettais seulement à Pâques, à présent je le porte tous les jours.

Et, en dépit de la tape que Panikovski lui donna dans le dos pour qu'il parlât de façon plus continue, Fount se tut encore. Il prononçait vite les mots, mais faisait entre deux phrases une pause pouvant durer jusqu'à trois minutes. Pour les gens non habitués à cette particularité de Fount, c'était assommant de discuter avec lui. Ostap se disposait déjà à empoigner Fount par son collier empesé pour lui montrer le chemin de la sortie quand le vieillard ouvrit de nouveau la bouche. L'entretien prit ensuite un tour qui permit à Ostap de se réconcilier avec la manière qu'avait Fount de mener conversation.

— Vous n'avez pas besoin d'un président ? demanda Fount.

— Quel président ? s'exclama Bender.

— Un officiel. Le chef de votre compagnie, quoi.

— C'est moi le chef.

— Vous avez donc l'intention de purger vous-même votre peine ? Il fallait le dire tout de suite. Pourquoi me raconter des salades depuis deux heures ?

Le vieux en pantalon de Pâques était fâché, mais cela ne raccourcissait pas ses pauses entre deux phrases.

— Je suis Fount, répéta-t-il en y mettant du sentiment. J'ai quatre-vingt-dix ans. Toute ma vie, j'ai été en prison pour les autres. Tel est mon métier – souffrir pour les autres.

— Ah, vous êtes un prête-nom ?

— Oui, fit le vieillard en hochant dignement la tête. Je suis le président-pour-la-prison Fount. J'ai toujours fait de la prison. J'en ai fait sous Alexandre II « le Libérateur », sous Alexandre III « le Pacificateur », sous Nicolas II « le Sanglant ».

Et le vieil homme se mit à compter les tsars sur ses doigts en les recourbant.

— J'ai fait aussi de la prison sous Kérénski. Il est vrai que je n'en ai pas fait du temps du communisme de guerre, le vrai commerce avait disparu, j'étais sans travail. Mais qu'est-ce que j'ai fait comme prison du temps de la NEP ! Ce furent les meilleurs jours de ma vie. En l'espace de quatre ans, je n'ai pas passé plus de trois mois en liberté. J'ai marié ma petite-fille, Golkonda levseïevna, et je lui ai offert en dot un piano de concert, un petit oiseau en argent et quatre-vingts roubles en pièces d'or de dix. Et à présent, je marche à Tchernomorsk et je ne reconnais pas la ville. Où tout est-il passé ? Où est le capital privé ? La Première Société de Crédit Mutuel ? Et où est passée la Deuxième, je vous le demande ? Et les Sociétés en commandite ? Que sont devenues les Sociétés par actions à capital mixte ? Où tout cela est-il passé ? C'est révoltant !

Ce petit discours ne dura pas trop longtemps – juste une demi-heure. En écoutant Fount, Panikovski fut attendri. Il prit à part Balaganov et chuchota avec respect :

« On voit tout de suite l'homme d'une autre époque. Il n'y en a quasiment plus de nos jours, et bientôt il n'y en aura plus du tout. »

Et il servit aimablement une tasse de thé sucré au vieillard.

Ostap remarqua le vieil homme jusqu'à son bureau de directeur, ordonna la fermeture du bureau et se mit à interroger patiemment l'éternel prisonnier qui avait « donné sa vie pour ses amis ». Le président-pour-la-prison se faisait un plaisir de lui répondre. S'il n'avait pas marqué d'aussi longs temps de repos entre deux phrases, on aurait pu dire qu'il était intarissable.

— Connaissez-vous un certain Koreïko, Alexandre Ivanovitch ? demanda Ostap en jetant un coup d'œil à la chemise aux lacets de bottines.

— Non, répondit le vieillard, je ne connais pas ce particulier.

— Et vous avez déjà fait affaire avec la société « Hercule » ?

En entendant le mot « Hercule », le président-pour-la-prison eut une très légère réaction. Ostap ne remarqua même pas ce petit mouvement, tandis qu'à sa place,

n'importe quel gilet de piqué du café « La Floride » connaissant depuis longtemps Fount, par exemple Valiadis, se serait dit : « Fount s'emporte, il est tout bonnement hors de lui. »

Comment Fount aurait-il pu ne pas connaître « Hercule » ? Ses quatre derniers séjours en prison étaient directement liés à cet établissement ! Plusieurs sociétés par actions vivaient de leur partenariat avec « Hercule ». La société privée « L'Accélétratrice », par exemple. On avait proposé à Fount de la présider. « L'Accélétratrice » avait reçu d'« Hercule » une grosse avance pour un stockage de bois – le président-pour-la-prison n'était pas obligé de connaître les détails. Et l'affaire avait capoté immédiatement. Quelqu'un avait raflé l'argent, et Fount avait fait six mois de prison. Après « L'Accélétratrice » se constitua la société en commandite « Le Cèdre Travailleur » – bien entendu présidée par le vénérable Fount. Nouvelle avance, bien entendu, de la part d'« Hercule » pour une livraison de cèdre conservé. Nouvelle faillite, bien entendu, quelqu'un devint riche et Fount exerça son métier de président derrière les barreaux. Puis ce fut « L'Aide à la Scie » – avance de la part d'« Hercule », faillite, enrichissement de quelqu'un, la prison pour Fount. Enfin, « Le Bûcheron Méridional » – avance de la part d'« Hercule », faillite, à Fount la prison, et la galette à quelqu'un.

— Mais à qui ? se demandait Ostap en tournant autour du vieux. Qui dirigeait, en fait ?

Sans rien dire, le vieillard sirotait son thé et levait péniblement ses lourdes paupières.

— Comment savoir ? dit-il tristement. On cachait tout à Fount. Je devais juste faire de la prison, c'était mon métier. J'ai fait de la prison sous Alexandre II, sous Alexandre III, sous Nikolai Alexandrovitch Romanov et sous Alexandre Fiodorovitch Kerenski. Et pendant la NEP, *avant l'ivresse* de la NEP, *pendant l'ivresse* et *après l'ivresse*. Maintenant, je suis sans travail et je dois porter mon pantalon de Pâques.

Ostap passa encore un long moment à faire sortir les mots de la bouche du vieillard. Il procédait comme le prospecteur qui lave sans se lasser des tonnes de boue et de sable pour trouver tout au fond quelques paillettes d'or. Pour exciter Fount, il le poussait de l'épaule et allait jusqu'à le chatouiller sous les aisselles. Ces expédients lui permirent d'apprendre que, selon Fount, un même homme se cachait sans aucun doute derrière ces sociétés et ces compagnies faisant faillite. Et « Hercule » s'était fait traire de plusieurs centaines de milliers de roubles.

— En tout cas, ajouta l'éternel président-pour-la-prison, c'est une tête, cet inconnu. Vous connaissez Valiadis ? Valiadis ne mettrait pas un doigt dans sa bouche.

— Et dans celle de Briand ? demanda en souriant Ostap, qui se souvenait de l'attroupement des gilets de piqué devant l'ancien café « La Floride ». Il lui ferait confiance, à Briand ? Qu'en pensez-vous ?

— Jamais de la vie ! répondit Fount. Briand, c'est une tête.

Il resta trois minutes à remuer silencieusement les lèvres, avant d'ajouter :

— Hoover, c'est une tête. Hindenburg aussi, c'est une tête. Hoover et Hindenburg, voilà deux têtes.

Ostap fut saisi d'effroi. Le plus vieux des gilets de piqué s'enfonçait dans la fondrière de la haute politique. Il pouvait d'une minute à l'autre se mettre à parler du pacte Kellogg

ou du dictateur espagnol Primo de Rivera, et il n'y aurait alors plus moyen de le détourner de cette honorable occupation. Une lueur idiote s'allumait déjà dans ses yeux, le tremblement de sa pomme d'Adam au-dessus du col amidonné et jauni annonçait la naissance d'une nouvelle phrase, lorsque Bender dévissa l'ampoule électrique et la jeta sur le sol. L'ampoule se brisa avec une froide détonation. Seul cet incident put détourner le président-pour-la-prison des affaires internationales. Ce dont Ostap profita aussitôt.

— Tout de même, vous deviez bien rencontrer quelqu'un d'« Hercule » ? demanda-t-il. Pour les avances ?

— Je n'ai eu affaire qu'au comptable Berlaga. Il travaillait chez eux. Mais je ne sais rien. On me cachait tout. Je leur étais seulement utile pour la prison. J'ai fait de la prison sous le tsarisme, sous le socialisme, sous *l'ataman* et sous l'occupation française. Briand, c'est une tête.

Il n'y avait plus rien à tirer du vieillard. Mais ce qu'il avait dit permettait de lancer les recherches.

« On sent ici la patte de Koreïko », se dit Ostap.

Le directeur de la succursale de Tchernomorsk de la société arbatovienne de stockage des cornes et des sabots s'assit à son bureau et coucha sur le papier les propos du président-pour-la-prison Fount. En omettant ses considérations sur les relations entre Valiadis et Briand.

La première page de l'enquête secrète sur le millionnaire clandestin fut numérotée, perforée aux bons endroits et classée dans le dossier.

« Alors, vous allez engager un président ? demanda le vieillard en remettant son panama rafistolé. Je vois que votre office a besoin d'un président. Je ne suis pas cher : cent vingt roubles par mois en liberté, deux cent quarante en prison. Avec un supplément de cent pour cent pour la nocivité du travail. »

— Nous vous prendrons peut-être, dit Ostap. Soumettez votre requête au Délégué général aux sabots.

Notice synthétique

Une étrange coquille a transformé, dans le début du texte, le « o » de Capitole en a. Je l'ai retrouvée dans toutes les éditions disponibles. Jeu de mots ?

Boria est le diminutif de Boris.

Les malheurs du petit commerçant : Ivan Chtcheglov signale qu'en 1930, le thème est encore traité avec ironie. Après le Grand Tournant, le commerce privé va bientôt être interdit (octobre 1931). Les nepmen et les commerçants avaient souvent abusé, et la littérature les tournait en dérision. Les choses prirent ensuite la tournure tragique que l'on sait. Précision trouvée chez Orlando Figes : « À la fin de 1928, plus de la moitié des quatre cent mille affaires privées enregistrées en 1926 avaient disparu sous le poids des taxes ou avaient été fermées par la police. » (Les Chuchoteurs, tome premier, pages 173-174)

Le malheur et l'infortune : le terme russe utilisé renvoie à un très vieux récit dont le manuscrit fut retrouvé dans la collection de l'historien Mikhaïl Pogodine : https://fr.wikipedia.org/wiki/Mikha%C3%AFI_Pogodine

Les noms des marchands sont plus ou moins comiques : glaz, c'est l'œil ; pavian, le babouin ; fanatik est la transcription de notre fanatique ; Kulturträger renvoie à une polémique d'époque sur l'impérialisme culturel. Quant aux « inspecteurs du fisc à cheval », ce sont des agents de la Guépéou en train d'« assainir » le pays (note due à I. Chtcheglov).

Il avait loué la chambre à une seule personne et pas à trois : c'est un peu étrange, puisque les Antilopiens sont quatre... Mon Dieu est juste transcrit du français, de même que Mein Gott un peu plus loin : Ostap affectionne ce genre d'affectation. Pour ce qui est de la haute Vérité en robe de bure, revoir le chapitre 13 : Lokhankine se gargarise avec cette expression.

L'origine du thème des cornes et des sabots : leur stockage destiné à l'exportation est une réalité d'époque. Ilf et Petrov s'en sont amusés à plusieurs reprises, et le thème comique égayait encore, des dizaines d'années plus tard, la très sérieuse Gazette littéraire. Une hypothèse plus politique serait que la collectivisation forcée a entraîné des abattages massifs de bétail chez les paysans pour transformer en argent les bêtes qu'on allait leur enlever. d'où abondance de cornes et de sabots : les auteurs auraient ainsi exprimé discrètement leur soutien aux paysans opprimés (note due à A. Préchac, lui-même citant I. Chtcheglov).

https://fr.wikipedia.org/wiki/Literatourna%C3%AFa_gazeta

La lettre manquante est, dans le texte russe, le « ié », qu'on remplace par une lettre n'existant pas en français, « э », plus ou moins bien transcrite par « è ».

Face au village : « Tournons-nous vers le village ». Slogan des années vingt, visant au rapprochement entre villes et campagnes, et plus guère d'actualité à l'heure de la

collectivisation forcée. Peut-être une nouvelle critique cachée de la politique suivie (d'après une note d'I. Chtcheglov).

« Qui va s'occuper de ma correspondance avec mes amis ? » est une nouvelle allusion littéraire : Morceaux choisis de ma correspondance avec mes amis est une œuvre de Gogol de 1847 qui, vu le conservatisme patriotard qui s'y exprimait, entraîna la rupture avec les Occidentalistes, au premier rang desquels le célèbre critique Vissarion Biéliniski (d'après une note d'A. Préchac).

Sur le Karakoum : https://fr.wikipedia.org/wiki/D%C3%A9sert_du_Karakoum

Sur Krémentchouk, anciennement Krémentchoug :

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Krementchouk>

Fount est le nom de la livre russe, qui pesait 409,5 grammes.

Automaticité du séjour en prison. Comme le fait remarquer A. Préchac, il y a deux interprétations possibles : le patron est toujours malhonnête, donc il finit incarcéré. Ou alors, tout simplement, en URSS après le Grand Tournant, c'est le sort inévitable de tout entrepreneur privé...

Nicolas II « le Sanglant » : surnom donné post mortem par la propagande soviétique (note d'A. Préchac).

Le petit discours sur le capital disparu : toutes les sociétés évoquées ont été liquidées entre 1929 et 1931 (note d'A. Préchac). I. Chtcheglov voit la possibilité d'une allusion politique très pointue quant à la « Première Société de Crédit Mutuel : celle-ci, à Moscou, avait été transformée en bâtiment de la Guépéou et servait aux exécutions capitales !

... l'éternel prisonnier qui avait « donné sa vie pour ses amis » : les derniers mots sont en russe d'Église. I. Chtcheglov fait remarquer que c'est une nouvelle citation de la Bible, à savoir Jean 5-13 (vérifié).

Nicolas Alexandrovitch Romanov : Nicolas II. I. Chtcheglov fait remarquer que Kerenski apparaît ici dans la lignée des tsars, en quelque sorte. Boris Pilniak est allé plus loin en 1929 dans sa nouvelle L'Acajou, en alignant les tsars depuis Nicolas Ier jusqu'à Lénine auquel il ajoutait ironiquement Rykov, successeur officiel, de ce dernier à la tête du Conseil des commissaires du peuple, en dédaignant superbement l'imposteur Staline. Insolence qu'il paiera de sa vie. Je m'intéresserai peut-être un jour à cette nouvelle...

Il pouvait d'une minute à l'autre se mettre à parler du pacte Kellogg :

https://fr.wikipedia.org/wiki/Pacte_Briand-Kellogg

Tout le passage et ce qui le précédait a été rajouté pour l'édition en volume. Pendant l'intervention étrangère, Odessa connut plusieurs zones d'occupation : française, grecque, ukrainienne (Petlioura, l'ataman évoqué un peu plus loin), russe blanche (Diénikine. Plus tôt, il y avait eu les Austro-Allemands. L'occupation étrangère prit fin en février 1920. Constantin Paoustovski l'évoque dans Le Temps des grandes espérances (note d'Alain Préchac).

https://fr.wikipedia.org/wiki/Constantin_Paoustovski

Rappelons que le comptable Berlaga a simulé la folie pour échapper, à « Hercule », à l'épuration (chapitre 4). Nous allons bientôt le retrouver...

Chapitre 16

Jahrbuch für Psychoanalytik

La journée de travail, à la section de Comptabilité financière d'« Hercule », commença comme d'habitude à neuf heures précises.

Kukuschkind avait déjà relevé un pan de sa veste pour essuyer les verres de ses lunettes et faire savoir en même temps à ses collègues que l'atmosphère de travail à la banque « Sikomorski et Cesariévitch » était incomparablement moins tendue que dans le tohu-bohu d'« Hercule » ; Tezohimiénitski avait déjà fait pivoter son tabouret tournant pour tendre la main et arracher une feuille du grand calendrier au mur, Lapidus junior avait déjà ouvert la bouche en grand pour enfourner un sandwich aux rillettes de hareng, quand la porte s'ouvrit, livrant passage à un individu qui n'était autre que le comptable Berlaga.

Cette apparition inattendue jeta le trouble dans la salle de la comptabilité. Tezohimiénitski se retourna sur son tabouret et la feuille de l'éphéméride resta non arrachée, peut-être pour la première fois en trois ans. Oubliant de mordre dans son sandwich, Lapidus junior remuait les mâchoires à vide. Dreyfus, Tchévajevskaïa et Sakharkov étaient abasourdis. Le vieux Kukuschkind mit en vitesse des lunettes qu'il avait oublié d'essuyer, chose qui ne lui était jamais arrivée en trente ans de service. Berlaga s'assit à son bureau comme si de rien n'était, et ouvrit ses registres sans répondre au fin sourire de Lapidus junior.

— Comment allez-vous ? demanda tout de même Lapidus. Votre nerf du talon ?

— C'est du passé, répondit Berlaga sans lever la tête. Je n'arrive même plus à croire à l'existence d'un tel nerf.

Mourant de curiosité, la comptabilité tout entière ne tint pas en place sur ses tabourets et ses coussins jusqu'à la pause pour le déjeuner. Et quand retentit la sonnerie évoquant un branle-bas de combat, la fine fleur du service financier entoura Berlaga. Mais le fugitif ignorait presque les questions. Il prit à part les quatre collègues les plus sûrs et, s'étant assuré que personne d'autre n'était à proximité, leur narra ses aventures extraordinaires à l'asile d'aliénés. Le comptable fugitif accompagna son récit d'une quantité d'expressions alambiquées et d'interjections subtiles que nous omettons par souci de la cohérence de l'exposé.

SOUS LE SCEAU DU SECRET LE PLUS ABSOLU
À BORISSOKHLIEBSKI, DREYFUS, SAKHARKOV ET LAPIDUS JUNIOR
AU SUJET DE CE QUI LUI ÉTAIT ARRIVÉ À L'ASILE D'ALIÉNÉS.

Comme il a déjà été dit, le comptable Berlaga s'était réfugié à l'asile d'aliénés par crainte de la purge en cours. Il comptait passer la période dangereuse dans cet établissement de soins, et retourner à « Hercule » lorsque le tonnerre aurait cessé et que les huit camarades aux yeux gris seraient allés camper dans l'institution voisine.

C'était le frère de sa femme qui avait tout organisé. Il s'était procuré une brochure traitant des habitudes et des mœurs des malades mentaux et, après de longues discussions à propos des idées fixes, la manie des grandeurs avait été retenue.

— Tu n'auras rien à faire, expliquait le beau-frère, tu devras seulement crier dans les oreilles de tout un chacun : « Je suis Napoléon ! », ou « Je suis Émile Zola ! », ou « Mahomet ! », si tu préfères.

— Le vice-roi des Indes, c'est possible ? avait demandé sans méfiance Berlaga.

— Mais oui, c'est possible. Tout est possible aux fous. Alors, tu veux être vice-roi des Indes ?

Le beau-frère s'exprimait avec autant d'autorité que s'il eût été jeune interne dans un hôpital psychiatrique, pour le moins. En fait, c'est un modeste démarcheur pour des abonnements à des éditions de luxe pour le compte des Éditions d'État, et sa grandeur commerciale passée se réduisait à un chapeau melon viennois doublé de soie blanche, conservé dans son coffre.

Le beau-frère alla en vitesse téléphoner pour appeler une ambulance, tandis que le vice-roi des Indes enlevait sa blouse, déchirait sa chemise de madapolam et, à tout hasard, se renversait sur la tête un flacon d'encre à copier noire d'excellente qualité. Puis il s'allongea par terre sur le ventre et, en attendant l'arrivée de l'ambulance, se mit à pousser des cris :

— Je ne suis rien de plus que le vice-roi des Indes ! Où sont mes fidèles nahibs, mes maharadjahs, mes abreks, mes kounaks, mes éléphants ?

Le beau-frère hochait la tête, dubitatif, en écoutant ce délire de mégalomane. À son avis, les abreks et les kounaks échappaient au monde du roi des Indes. Mais les brancardiers se contentèrent de passer un linge humide sur le visage du comptable, tout barbouillé d'encre d'excellente qualité, et, l'empoignant gentiment, le mirent dans l'ambulance. Les portières vernies claquèrent, la sirène de l'ambulance hurla et le véhicule emporta le vice-roi Berlaga vers son nouveau domaine.

Pendant le trajet, le malade gesticula en tenant des propos incohérents, sans cesser de penser avec effroi à sa première rencontre avec de véritables fous. Il avait très peur qu'on ne lui fit du mal, voire même qu'on ne le tuât.

L'hôpital se trouva être très différent de ce que Berlaga avait imaginé. Des gens en blouse bleue étaient assis sur des canapés, étendus sur des lits ou bien déambulaient dans une longue salle bien éclairée. Le comptable observa que les fous ne se parlaient

presque pas. Les malades n'ont pas le temps de discuter. Ils pensent tout le temps. Ils ont une multitude de pensées, il leur faut se souvenir de quelque chose d'essentiel, dont leur bonheur dépend. Leurs pensées se désagrègent, et cette chose essentielle disparaît en frétilant de la queue. Il faut recommencer à réfléchir, comprendre enfin ce qui s'est passé, pourquoi tout est devenu mauvais alors que tout allait bien.

Un aliéné était déjà passé à plusieurs reprises devant Berlaga, l'air très malheureux. Se tenant le menton d'une main, il marchait en suivant toujours la même ligne – de la fenêtre à la porte, de la porte à la fenêtre, retour à la porte, retour à la fenêtre. Et tant de pensées roulaient avec fracas dans sa pauvre tête qu'il portait à son front son autre main et accélérât le pas.

– Je suis le vice-roi des Indes ! cria Berlaga en se retournant sur un infirmier.

L'aliéné ne regarda même pas du côté du comptable. Avec une grimace douloureuse, il se mit à nouveau à rassembler les pensées que le cri sauvage de Berlaga avait fait se disperser. Cependant, un idiot de petite taille s'approcha du vice-roi et, lui prenant la taille en confiance, prononça quelques mots dans une langue d'oiseau.

– Quoi ? le pressa Berlaga, épouvanté.

– *Éné, béné, raba, quinter, finter, jaba*, prononça nettement sa nouvelle connaissance.

Ayant fait : « Oh ! », Berlaga s'écarta de l'idiot. Ce qui le fit s'approcher d'un individu au crâne chauve et jaune comme un citron. L'homme se tourna aussitôt vers le mur et regarda craintivement le comptable.

– Où sont mes maharadjahs ? lui demanda Berlaga, qui jugeait nécessaire de soutenir sa réputation de fou.

Mais à ce moment, un malade assis sur un lit dans le fond de la salle se leva – ses jambes étaient maigres et jaunes comme des cierges d'église –, et s'écria douloureusement :

« À l'air libre ! À l'air libre ! Dans la pampa ! »

Comme le comptable l'apprit par la suite, l'homme qui réclamait la pampa était un vieux professeur de géographie dont le manuel avait autrefois permis au jeune Berlaga de faire connaissance avec les volcans, les caps et les isthmes. Le géographe avait perdu la raison sans que rien le laissât présager : un jour, en jetant un coup d'œil à une carte des deux hémisphères, il n'y avait pas trouvé le détroit de Behring. Le vieil enseignant éplucha la carte toute la journée. Tout était à sa place : Terre-Neuve, le canal de Suez, Madagascar, les îles Sandwich avec leur capitale Honolulu, et même le volcan Popocatepetl, mais le détroit de Behring manquait. C'est là, devant la carte, que le vieillard perdit la raison. C'était un brave fou qui ne faisait de mal à personne, mais son cri avait déchiré l'âme de Berlaga, qui flancha complètement.

« À l'air libre ! continuait à crier le géographe. Dans la pampa ! »

Il savait mieux que personne ce que signifiait « à l'air libre ». Comme géographe, il connaissait des espaces sans limites dont les gens ordinaires, pris par leurs occupations

fastidieuses, ne soupçonnent même pas l'existence. Il avait envie de liberté au grand air, envie de galoper à travers les broussailles sur un mustang en sueur.

Une jeune doctoresse aux yeux bleus et dolents entra dans la salle et se dirigea tout droit sur Berlaga.

— Eh bien mon ami, comment allez-vous ? demanda-t-elle en lui tâtant délicatement le pouls de sa main tiède. Vous vous sentez mieux, n'est-ce pas ?

— Je suis le vice-roi des Indes, débita-t-il en rougissant. Rendez-moi mon éléphant favori !

— C'est un délire que vous avez, dit gentiment la doctoresse. Vous êtes dans un établissement de soins, nous allons vous soigner.

— Aaah ! Mon éléphant ! cria Berlaga d'un air provocant.

— Comprenez donc, dit la doctoresse d'une voix encore plus caressante : vous n'êtes pas vice-roi, tout cela est du délire, comprenez-le, du délire !

— Non, ce n'est pas du délire, rétorqua Berlaga, sachant que la première chose à faire, c'était de s'obstiner.

— Si, c'est du délire !

— Non !

— Du délire !

— Non !

Voyant que le fer était chaud, le comptable se mit à le battre. Il bouscula la gentille doctoresse et poussa un long hurlement qui mit en émoi tous les malades, notamment le petit idiot qui s'assit par terre et dit en bavant :

« Enn, denn, troiquatre, madmazel Jourovatr. »

Et Berlaga entendit avec satisfaction la doctoresse dire dans son dos, en s'adressant à un infirmier :

— Il va falloir le transférer chez les trois autres, il va effrayer toute la salle, autrement.

Deux infirmiers patients emmenèrent le vice-roi querelleur dans une petite salle réservée aux malades difficiles, où trois hommes étaient couchés très sagement. C'est alors seulement que le comptable comprit ce qu'être fou voulait dire. En voyant les visiteurs, les malades déployèrent une extraordinaire activité. Un gros individu roula à bas de son lit, se mit rapidement à quatre pattes et, levant bien haut son postérieur pareil à une mandoline dans le drap qui le serrait, se mit à aboyer par saccades en grattant le parquet de ses pattes arrière munies de leurs chaussons d'hôpital. Un autre s'enveloppa dans sa couverture et commença à crier : « Toi aussi, Brutus, tu t'es vendu aux bolcheviks ! » Celui-là, sans aucun doute, se prenait pour Caius Julius César. Mais un

petit levier devait parfois sauter dans sa tête troublée, il s'embrouillait et se mettait à crier : « Je suis Genrikh Julius Zimmerman ! »

— Allez-vous-en ! Je suis toute nue ! criait le troisième. Ne me regardez pas, j'ai honte. Je suis une femme nue.

En fait, l'homme, un moustachu, était habillé.

Les infirmiers s'en allèrent. Une telle peur s'était emparée du vice-roi des Indes qu'il en oubliait d'exiger qu'on lui rendît son éléphant préféré, ses maharadjahs et ses fidèles nahibs, de même que les mystérieux abreks et kounaks.

« Ces gens-là pourraient m'étrangler en un rien de temps », se dit-il, glacé d'effroi.

Et il regretta amèrement d'avoir fait un esclandre dans la salle des malades tranquilles. Qu'il eût été agréable, maintenant, assis aux pieds du brave professeur de géographie, d'écouter le doux gazouillis du petit idiot : « *Éné, béné, raba, quinter, finter, jaba* ». Mais il n'arriva rien d'effrayant. L'homme-chien aboya encore un peu et grimpa sur son lit en grognant. Caius Julius rejeta sa couverture, bâilla très profondément et s'étira de tout son corps. La femme moustachue alluma sa pipe, et l'odeur suave du tabac *Notre Capstan* apporta de l'apaisement à l'âme tourmentée de Berlaga.

— Je suis le vice-roi des Indes, déclara-t-il, s'enhardissant.

— Boucle-la, salaud ! lui répondit paresseusement Caius Julius. Qui ajouta, avec une franchise de Romain :

— Ou je te transforme en viande froide !

Cette semonce du plus brave des empereurs et des guerriers dégrisa le pauvre comptable. Il se cacha sous sa couverture et s'assoupit en songeant tristement à sa vie angoissante.

Au matin, Berlaga entendit d'étranges paroles à travers son sommeil :

« On nous a flanqué un dingue. Nous étions bien, tous les trois, et maintenant... Comment faire avec lui ? Il pourrait bien nous mordre tous, ce maudit vice-roi... »

À la voix, Berlaga reconnut Caius Julius César. Ouvrant les yeux un peu plus tard, il vit l'homme-chien l'observer avec un vif intérêt.

« Je suis perdu, se dit-il. Il va me mordre ! »

Mais l'homme-chien se mit soudain à applaudir, avant de demander d'une voix humaine :

— Dites-moi, n'êtes-vous pas le fils de Foma Berlaga ?

— Si, c'est moi, répondit le comptable avant de se reprendre brusquement et de se mettre à hurler :

— Rendez son fidèle éléphant à un malheureux vice-roi !

— Regardez-moi, invita l'homme-cabot. Vraiment, vous ne me reconnaissez pas ?

— Mikhaïl Alexandrovitch ! s'exclama le comptable recouvrant la vue. Quelle rencontre !

Le vice-roi et l'homme-chien s'embrassèrent avec effusion. Emportés par leur élan, leurs fronts se heurtèrent avec le bruit de deux boules de billard se rencontrant. Mikhaïl Alexandrovitch avait les larmes aux yeux.

— Alors, vous n'êtes pas fou ? demanda Berlaga. Pourquoi faites-vous l'imbécile ?

— Et vous, pourquoi faites-vous l'imbécile ? Vous aussi ! Qu'on lui donne ses éléphants ! De plus, je dois vous dire, ami Berlaga, qu'un fou valable ne joue pas les vice-rois : c'est faible, vraiment faible.

— Mon beau-frère m'avait dit que c'était une possibilité, se désola Berlaga.

— Tenez, moi, par exemple, dit Mikhaïl Alexandrovitch. Un jeu subtil. L'homme-chien. Délire schizophrénique aggravé par une psychose maniaco-dépressive, avec en outre, notez-le, Berlaga, une conscience crépusculaire. Croyez-vous que ça ne m'ait pas demandé de travail ? J'ai étudié les sources. Avez-vous le livre du professeur Bleuler, *La pensée autistique* ?

— N-non, répondit Berlaga avec la voix d'un vice-roi se voyant retirer son ordre de la Jarretière et, dégradé, redevenant simple ordonnance.

— Messieurs ! s'écria Mikhaïl Alexandrovitch. Il n'a pas lu Bleuler ! Venez, n'ayez pas peur. Il est autant roi que vous êtes César.

Les deux autres hôtes de la petite salle réservée aux malades difficiles s'approchèrent.

— Vous n'avez pas lu Bleuler ? demanda Caius Julius avec étonnement. Pardon, mais quels matériaux avez-vous utilisé pour votre préparation ?

— Oh, il a dû s'abonner à la revue allemande *Jahrbuch für Psychoanalytik und Psychopatologie*, supputa le moustachu anormal.

Berlaga se sentait idiot . Et les trois connaisseurs continuaient à déverser des expressions savantes relevant du domaine de la théorie et de la pratique psychanalytiques. Ils tombaient d'accord sur le fait que Berlaga était mal parti, et que le médecin-chef Titanouchkine, dont on attendait d'un jour à l'autre le retour après une mission d'études, le démasquerait en un rien de temps. Ils ne s'étendaient pas sur le fait qu'ils ressentaient eux-mêmes de l'anxiété à cause du retour de Titanouchkine.

— Et si je changeais de délire ? demeura peureusement Berlaga. Que dites-vous d'Émile Zola ou de Mahomet ?

— Trop tard, dit Caius Julius. Votre historique nosologique mentionne déjà le fait que vous êtes vice-roi, un fou ne peut pas changer de manie comme de chaussettes. Vous allez rester stupidement roi toute votre vie. Nous sommes ici depuis une semaine et nous savons comment ça fonctionne.

Au bout d'une heure, Berlaga connaissait dans les moindres détails la véritable histoire des maladies de ses camarades de chambrée.

Mikhaïl Alexandrovitch s'était retrouvé à l'asile pour des raisons assez simples et plutôt banales. Gros *nepman*, il ne s'était pas acquitté, par mégarde, d'un reste d'impôt sur le revenu, quarante-trois mille roubles. Il se voyait pour cela menacé d'un voyage forcé dans le Grand Nord, or ses affaires réclamaient impérieusement la présence de Mikhaïl Alexandrovitch à Tchernomorsk. Douvanov, tel était le nom de l'homme qui se faisait passer pour une femme, semblait être un parasite de bas étage ayant des raisons de redouter une arrestation. Bien différent était Caius Julius César, en réalité l'ancien avocat I. N. Starokhamski, selon son passeport.

Caius Julius Starokhamski était entré à l'asile en raison de hautes considérations idéologiques.

« En Russie Soviétique, disait-il en se drapant dans sa couverture, l'asile d'aliénés est le seul endroit où peut vivre un homme normal. Tout le reste n'est qu'une immense pétaudière. Non, je ne peux pas vivre avec les bolcheviks, moi. Je me sens mieux ici, dans la compagnie des fous ordinaires. Ceux-là, au moins, ne construisent pas le socialisme. Et puis, on est nourri, ici. Tandis que dans leur pétaudière, il faut travailler. Mais moi, je ne travaillerai pas pour leur socialisme. Ici, au moins, j'ai ma liberté personnelle. Ma liberté de conscience. Ma liberté de parole.

Voyant un infirmier à proximité, Caius Julius Starokhamski se mit à crier d'une voix glapissante :

« Vive l'Assemblée Constituante ! Tout le monde au Forum ! Toi aussi, Brutus, tu t'es vendu aux apparatchiks ! » Et, se tournant vers Berlaga, il ajouta : « Vous voyez ? Je crie ce que je veux. Essayez donc, dehors ! »

Toute la journée et une grande partie de la nuit, les quatre *malades difficiles* jouèrent au soixante-six sans vingt ni quarante, jeu de cartes difficile exigeant d'être maître de soi et débrouillard, d'avoir l'âme pure et l'esprit clair.

Au matin, le professeur Titanouchkine rentra de son voyage d'études. Il les examina rapidement tous les quatre et ordonna de les flanquer dehors. L'ouvrage de Bleuler et la conscience crépusculaire aggravée par une psychose maniaco-dépressive ne furent d'aucun secours, pas plus que le *Jahrbuch für Psychoanalytik und Psychopatologik*. Le professeur Titanouchkine n'avait aucune considération pour les simulateurs.

Et ils s'enfuirent au-dehors en jouant des coudes au milieu des passants. Caius Julius était en tête de cortège, suivi de la femme-homme et de l'homme-chien. Enfin venait, fermant la marche en traînant les pieds, le vice-roi détrôné qui maudissait son beau-frère et pensait à l'avenir avec effroi.

Ayant terminé son récit instructif, le comptable Berlaga regarda tristement d'abord Borissokhlebski, puis Dreyfus, ensuite Sakharkov et enfin Lapidus junior ; il lui avait semblé, dans la demi-obscurité du couloir, les voir hocher la tête avec compassion.

« Vous voyez à quoi vous ont mené vos fantaisies, observa l'impitoyable Lapidus junior : en voulant échapper à une purge, vous en avez subi une autre. À présent, ça va barder pour votre matricule. Vous serez sûrement viré d'« Hercule » comme vous l'avez été de l'hôpital psychiatrique. »

Borissokhlebski, Dreyfus et Sakharkov restèrent sans rien dire. Et, sans un mot, ils s'éloignèrent lentement, se fondant dans l'obscurité.

« Les amis ! s'écria d'une voix faible le comptable. Où allez-vous ? »

Mais les amis s'enfuyaient à toutes jambes, et leurs pantalons dignes d'un orphelinat brillèrent une dernière fois dans l'escalier avant de disparaître.

« C'est moche, Berlaga, dit avec froideur Lapidus. Vous essayez en vain de m'embringuer dans vos sales filouteries antisoviétiques. Adieu !

Et le vice-roi des Indes resta seul.

Qu'as-tu donc fait, Berlaga ? Où étaient passés tes yeux, ô comptable ? Et qu'aurait dit papa Foma s'il avait su que son fils, au déclin de sa vie, se transformerait en vice-roi ? Voilà où t'ont mené, ô comptable, tes étranges relations avec monsieur Fount, président de nombreuses sociétés par actions au capital mixte et impur... Cela faisait même peur de penser à ce qu'aurait le vieux Foma des petits tours de son fils préféré. Mais il y a longtemps que Foma gît sous un séraphin de pierre à l'aile brisée, au deuxième cimetière chrétien. Seuls les petits garçons entrés là pour voler du lilas jettent à l'occasion un coup d'œil indifférent à l'épithaphe : « Ta route s'est achevée. Dors, pauvre F. Berlaga que tout le monde aimait. » Mais peut-être le vieillard n'eût-il rien dit. Bien sûr, puisque lui-même n'avait pas toujours mené une vie très droite. Il aurait simplement conseillé à son fils d'être plus prudent et de ne pas trop se fier, pour les affaires sérieuses, à son beau-frère. Oui, Dieu sait ce que tu as fabriqué, comptable Berlaga !

Les pénibles réflexions qui s'étaient emparées de l'ex-gouverneur général et représentant de George V en Inde furent interrompues par des cris venant de l'escalier :

« Berlaga ! Où est-il ? Quelqu'un le demande. Ah, le voici. Avancez, citoyen !

Le Délégué général aux sabots fit son apparition dans le couloir. Balançant ses grands bras comme un soldat de la Garde, Balaganov s'approcha de Berlaga et lui remit la convocation suivante :

Au cam. Bèrlaga. Vous voudrèz bièn, dès rècèption dè cèttè convocation, vous prèsentèr afin d'èclaircir cèrtains dètails.

Le papier portait le tampon de la succursale de Tchernomorsk de l'Office arbatovien pour le stockage des cornes et des sabots, ainsi qu'un sceau rond que Berlaga aurait eu bien de la peine à déchiffrer si l'idée d'essayer lui était venue. Mais le comptable fugitif était si déprimé par les malheurs qui s'étaient abattus sur lui qu'il se contenta de demander :

— Je peux téléphoner chez moi ?

— Pour quoi faire ? répondit, renfrogné, le responsable aux sabots.

Deux heures plus tard, la foule massée devant le cinéma *Le Capitole* et attendant la première séance en regardant à droite et à gauche pour tromper l'ennui vit un homme sortir de l'Office pour le stockage des cornes et des sabots et s'en aller lentement en se tenant le cœur. C'était le comptable Berlaga. Il se mouvait sans assurance, au début, avant d'accélérer peu à peu l'allure. Ayant tourné le coin de la rue, le comptable fit subrepticement un signe de croix, puis se mit à foncer tête baissée. Bientôt, il était de retour à son bureau de la Comptabilité et fixait, hébété, son grand livre de comptes. Les chiffres s'envolaient et faisaient des acrobaties devant ses yeux.

Le Grand Combinateur referma bruyamment la chemise renforcée contenant le « dossier Koreïko », jeta un coup d'œil à Fount qui siégeait sous la nouvelle inscription « Président du Directoire » et dit :

— Quand j'étais très jeune, très pauvre et que je gagnais ma vie en exhibant, à la foire de Kherson, un gros moine à la forte poitrine que je faisais passer pour une femme à barbe, inexplicable phénomène de la nature, je n'étais pas tombé aussi bas que ce vil Berlaga.

— Un triste sire, une nullité, approuva Panikovski qui apportait le thé. Apprendre qu'il existait des êtres encore plus vils que lui le réjouissait.

— Berlaga, ce n'est pas une tête, fit savoir le président-pour-la-prison avec la lenteur qui lui était propre. MacDonald, voilà une tête. Son idée de conciliation des classes dans l'industrie...

— Bon, bon, dit Bender. Nous consacrerons une séance spéciale à l'examen de vos vues sur MacDonald et autres hommes d'État bourgeois. Je n'ai pas le temps maintenant. C'est vrai que Berlaga n'est pas une tête, mais il nous a appris quelque chose à propos de la vie et de l'activité des sociétés par actions autodestructrices.

Le Grand Combinateur se sentit soudain d'humeur joyeuse. Tout marchait parfaitement. Personne n'apportait plus de cornes puantes. On pouvait tenir le travail de la succursale de Tchernomorsk pour satisfaisant, bien que la poste eût encore amené au bureau un nouveau tas de lettres officielles, de circulaires et de demandes de renseignements, et que Panikovski se fût par deux fois rendu à la Bourse du travail pour trouver une secrétaire.

— Bien ! s'écria brusquement Ostap. Où est Kozlewicz ? Où est l'« Antilope » ? Qu'est-ce c'est que cet établissement sans automobile ? Je dois aller à une réunion. Tout le monde m'invite, les gens ne peuvent pas se passer de moi. Où est Kozlewicz ?

Panikovski détourna le regard et soupira :

— Quelque chose ne va pas avec Kozlewicz.

— Comment ça, quelque chose ne va pas ? Il est ivre, c'est ça ?

— Pire que ça, répondit Panikovski. Nous avons peur de vous le dire. Les prêtres catholiques lui ont bourré le crâne.

Ce disant, le coursier jeta un regard au Délégué général aux sabots, et tous deux hochèrent tristement la tête.

Notice synthétique

Le titre est en sabir, quelque chose comme : Les annales du psychanalyste... On le retrouvera plus loin.

Le travail tendu : on dirait de nos jours : stressant...

Au sujet de Berlaga : revoir le chapitre 4.

L'histoire du comptable fugitif, récit à l'intérieur du récit, rappelle les procédés de la littérature européenne classique et, en russe, L'Histoire du capitaine Kopiéïkine, à la fin de la première partie des Âmes mortes.

Rappel : les « huit camarades aux yeux gris » sont des agents de la Guépéou, nous en avons entendu parler au chapitre 11.

« Tout est possible aux fous » : cette ironie m'évoque Zochtchenko.

Nahib : gouverneur (préfet), en arabe, d'après une page en russe. Abrek : montagnard caucasien guerroyant contre les troupes russes. Kounak : ami, au Caucase ; le terme a été rencontré dans Un héros de notre temps (Bella)... Le beau-frère a raison d'être dubitatif. On remarquera la tournure négative : « Je ne suis rien de plus... » Il est compliqué, dans un monde d'ex et de ci-devant, de prétendre à la grandeur.

On peut repérer des mots dans la langue d'oiseau du fou : « raba » est le génitif du mot « esclave » et « jaba », c'est le crapaud...

À propos de la disparition du détroit de Behring, voici une note de bas de page due à Ilf et Petrov :

« Selon les informations dont disposent les auteurs, le détroit de Behring manquait bien sur la carte qui rendit fou le pauvre géographe. L'idiotie des éditions Le livre et le pôle en était responsable. Les coupables reçurent le châtement qu'ils méritaient. Le directeur de la maison d'éditions fut relevé de ses fonctions et renvoyé à la base ; les autres s'en tirèrent avec un blâme avec avertissement. »

Cette note ne fait qu'épaissir le mystère : les auteurs sont-ils partis d'un fait réel, ou ont-ils imaginé tout cela ?

Julius Heinrich Zimmerman était un célèbre fabricant d'instruments de musique. Il avait ouvert à la fin du dix-neuvième siècle des magasins dans différentes villes de Russie, avant de rentrer en Allemagne. L'un de ces magasins fut mis à sac à Moscou par la foule

lors d'un pogrom anti-allemand, d'après Wikipedia en russe. I. Chtcheglov dit qu'il aurait émigré en 1917, mais qu'on voyait dans tout Odessa des publicités pour ses instruments... Les informations sont ici un peu contradictoires.

À propos de Bleuler : https://fr.wikipedia.org/wiki/Eugen_Bleuler

« menacé d'un voyage forcé dans le Grand Nord » : allusion transparente que l'historien Andreï Amalrik (1938-1980) a repris dans son Voyage involontaire en Sibérie. Ce livre fut traduit en français en 1970, en même temps que son célèbre L'URSS survivra-t-elle en 1984 ? (d'après une note d'A. Préchac)

https://fr.wikipedia.org/wiki/Andre%C3%AF_Amalrik

Le festival des noms continue : l'ex-avocat devenu César s'appelle Vieuxgoujat... Mais ses « considérations idéologiques » sont très intéressantes : elles me rappellent ce que racontait ironiquement Zochtchenko dans l'histoire du singe libéré de sa cage par un bombardement : on est plus heureux en captivité :

<https://blogs.mediapart.fr/m-tessier/blog/100717/les-aventures-dun-singe-mikhail-zochtchenko>

Alain Préchac pense, pour sa part, à la visite que fit Tchekhov en 1890 aux forçats de Sakhaline, dont certains lui faisaient la confiance que c'était le seul endroit de Russie où l'on était libre, puisqu'on ne risquait pas de peine plus rigoureuse que celle qu'on purgeait déjà (le stalinisme saura arranger cela). Il pense ensuite à Salle n°6, du même Tchekhov, puis à la fin du Docteur Jivago. On peut y ajouter la liberté retrouvée au sein de l'enfermement des travailleurs scientifiques de la charachka de Soljénitsyne, évoquée dans Le Premier Cercle.

Il y a là une virulente critique du totalitarisme, obligeant à faire et à dire – il entrerait même dans les rêves du malheureux monarchiste. On s'attendrait à ce que la suite du chapitre critique la position de l'ancien avocat, histoire de dédouaner les auteurs...

La pétaudière : le terme russe dit exactement : superpétaudière, en transcrivant d'ailleurs le mot anglais bedlam.

Rappel : l'Assemblée Constituante avait été dispersée manu militari par les Bolcheviks en janvier 1918. Sur le Forum : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Forum_Romain_\(Rome\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Forum_Romain_(Rome)) Notre pseudo-fou mélange tout avec zèle...

À propos du jeu de cartes :

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Soixante-six_\(jeu_de_cartes\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Soixante-six_(jeu_de_cartes))

On peut revoir, au chapitre 4, la conversation de Lapidus avec Koreïko à propos de Berlaga : elle éclaire son attitude présente. Adieu est ici simplement transcrit du français.

Le deuxième cimetière chrétien : avant la Révolution, les cimetières chrétiens et les cimetières juifs étaient séparés, à Odessa (note d'A. Préchac). Rappelons que la population juive formait le tiers de la ville. Ce qui donnait lieu à des pogroms comme celui de 1905, rapporté de façon sinistrement allusive par A. Kouprine dans la nouvelle Gambrinus.

Le jeu de mots Capital/Capitole continue, quant au nom du cinéma. Passe mal en français. En tout cas, ce n'était pas une coquille.

Chapitre 17

Le retour du fils prodigue

Le Grand Combinateur n'aimait pas les prêtres catholiques. Il éprouvait les mêmes sentiments négatifs à l'égard des rabbins, des dalaï-lamas, des papes, des muezzins, des chamans et autres serviteurs du culte.

« Je suis moi-même porté sur la tromperie et le chantage, disait-il. Ainsi, je m'emploie à l'heure actuelle à soutirer une grande somme d'argent à un citoyen récalcitrant. Mais je n'accompagne pas ces activités discutables de chants, ni du mugissement de l'orgue, ni d'incantations idiotes en latin ou en slavon. Je préfère absolument travailler sans encens ni clochettes astrales. »

Et pendant que Balaganov et Panikovski racontaient en s'interrompant l'un l'autre les malheurs survenus au chauffeur de l'« Antilope », le vaillant cœur d'Ostap débordait de colère et de dépit.

Les prêtres avaient mis le grappin sur l'âme d'Adam Kozlewicz à l'auberge, dans la cour de laquelle l'« Antilope » était garée dans une purée de fumier, entre des fourgons allemands attelés à une paire de chevaux et des étals à fruits moldaves. Le prêtre Kuszakowski fréquentait l'auberge pour avoir des discussions d'ordre moral avec les colons catholiques allemands. Ayant aperçu l'« Antilope », le serviteur du culte en fit le tour et tâta un pneu du doigt. En bavardant avec Kozlewicz, il apprit qu'Adam Casimirovitch appartenait à l'Église Catholique romaine, mais ne s'était pas confessé depuis une vingtaine d'années. Ayant dit et répété : « Ce n'est vraiment pas bien, *pan* Kozlewicz », le père Kuszakowski s'en alla en relevant des deux mains sa jupe noire et en enjambant les flaques de bière mousseuse.

Le lendemain, avant le jour, alors que les conducteurs des fourgons amenaient au petit marché de Kochary de médiocres trafiquants surexcités, à raison de quinze personnes par fourgon, le père Kuszakowski se montra de nouveau. En compagnie, cette fois, d'un autre prêtre, Aloysius Moroszek. Tandis que Kuszakowski allait saluer Adam Casimirovitch, le père Moroszek examinait attentivement l'automobile : il ne se contenta pas de tâter un pneu du doigt mais appuya même sur la trompe, qui fit entendre les sons de la matchiche. Après quoi, les prêtres, ayant échangé un regard, abordèrent Kozlewicz de part et d'autre et commencèrent à le mystifier. Cela dura toute la journée. Dès que Kuszakowski se taisait, Moroszek prenait la relève. À peine ce dernier s'arrêtait-il pour essuyer la sueur sur son front que Kuszakowski entreprenait de nouveau Adam. Kuszakowski levait parfois vers le ciel un index jaune, cependant que Moroszek égrenait son chapelet. C'était parfois Kuszakowski qui dévidait son chapelet, tandis que l'index de Moroszek montrait le ciel. À plusieurs reprises, les deux prêtres se mirent à chanter

doucement en latin et, vers le soir, Adam Casimirovitch commençait déjà à chanter avec eux. Et les deux pères coulèrent un regard intéressé en direction de l'automobile.

Quelque temps plus tard, Panikovski remarqua que le propriétaire de l'« Antilope » avait changé. Adam Casimirovitch prononçait d'obscures paroles à propos du royaume des Cieux. Ce que Balaganov confirma. Kozlewicz se mit alors à disparaître pour de longues périodes, avant de quitter finalement l'auberge avec la voiture.

« Pourquoi ne m'avez-vous rien dit ? » s'indigna le Grand Combinateur.

Ils voulaient le faire, mais redoutaient la colère du capitaine. Ils avaient espéré que Kozlewicz reprendrait ses esprits et reviendrait de lui-même. Mais à présent, ils n'avaient plus cet espoir. Les prêtres avaient définitivement mis le grappin sur lui. Pas plus tard que la veille, le coursier et le Délégué aux sabots avaient fortuitement rencontré Kozlewicz. Il attendait dans sa voiture devant une église catholique. Ils n'eurent pas le temps de s'approcher de lui, déjà le père Aloysius Moroszek sortait de l'église en compagnie d'un jeune garçon couvert de dentelles.

« Imaginez, Bender, dit Choura, toute la coterie a pris place dans notre « Antilope », le pauvre Kozlewicz a ôté sa casquette, le garçon a agité une clochette et ils sont partis. Cela faisait pitié, de regarder notre Adam. Nous ne reverrons pas l'« Antilope ». »

Le Grand Combinateur mit en silence sa casquette de capitaine à la visière vernie et se dirigea vers la sortie.

« Fount, dit-il, restez ici ! N'acceptez de cornes ou de sabots sous aucun prétexte. Si du courrier arrive, jetez-le dans la corbeille. La secrétaire le triera plus tard. Compris ? »

Lorsque le président-pour-la-prison ouvrit la bouche pour répondre (ce qui lui prit exactement cinq minutes), les Antilopiens orphelins étaient déjà loin. Le capitaine ouvrait la marche en faisant des pas de géant. De temps en temps, il tournait la tête et murmurait : « Ces mélancoliques ont laissé perdre le délicat Kozlewicz ! Je vous désavoue tous ! Ah, ce clergé, le régulier comme le séculier ! » Le mécanicien de bord marchait en silence, faisant mine de croire que ces reproches ne s'adressaient pas à lui. Panikovski bondissait comme un singe, entretenant à petit feu un sentiment de vengeance à l'égard des ravisseurs de Kozlewicz, bien qu'il eût une grosse grenouille froide sur le cœur. Il craignait les prêtres catholiques, les curés en noir, et leur attribuait bien des pouvoirs magiques.

La succursale entière du Comptoir des cornes et des sabots arriva dans cet ordre au pied de l'église. L'« Antilope » vide stationnait devant la grille en fer faite de spirales et de croix entrelacées. L'église était énorme. Pointue et piquante, elle s'enfonçait dans le ciel comme une arête de poisson. Elle vous restait dans la gorge. Les briques rouges et vernissées, les tuiles des toits en pente, les drapeaux de fer-blanc, les contreforts aveugles et les belles idoles de pierre dans leurs niches les abritant de la pluie, tout ce gothique déployé comme une parade militaire s'abattit d'un coup sur les Antilopiens. Ils se sentirent tout petits. Ostap grimpa dans l'automobile, huma l'air et dit avec dégoût :

« Pouah ! Quelle abomination ! Notre « Antilope » est déjà imprégnée de l'odeur des cierges, des troncs pour la construction d'églises et des grosses bottes de curés. Il est bien sûr plus agréable de circuler en auto qu'en fiacre, pour aller dire la messe. Et

gratuitement, qui plus est ! Eh bien, désolé, chers Pères, nos offices à nous sont plus importants !

En prononçant ces paroles, Bender franchit la grille et, passant au milieu d'enfants jouant à la marelle sur l'asphalte décorée à la craie, gravit les marches de granit de l'escalier digne d'une banque menant aux portes du temple. Sur les épais battants renforcés de lames d'acier, des saints en bas-reliefs placés dans des petits carrés s'envoyaient des baisers ou tournaient leurs mains dans toutes les directions, ou encore se divertissaient en lisant de gros livres sur lesquels le graveur consciencieux avait même ciselé de petites lettres latines. Le Grand Combinateur tira sur la porte qui refusa de bouger. À l'intérieur, on entendait les doux sons d'un harmonium.

« Bourrage de crâne ! cria Ostap en redescendant les marches. Ça y va fort. Aux sons suaves de la mandoline. »

« Nous devrions peut-être partir ? demanda Panikovski, faisant tourner son chapeau dans ses mains. C'est le temple de Dieu, quand même. Ça ne se fait pas. »

Sans lui accorder la moindre attention, Ostap s'approcha de l'« Antilope » et se mit à presser la trompe avec impatience. Il fit entendre la matchiche jusqu'à ce qu'un cliquetis de clés se fit entendre derrière les grosses portes. Les Antilopiens levèrent la tête. Les battants de la porte s'ouvrirent et les saints, dans leurs petits carrés de chêne, reculèrent lentement à l'intérieur. Adam Casimirovitch sortit de l'obscurité du portail et parut sous le haut porche lumineux. Il était pâle. Sa moustache de chauffeur était humide et pendait lamentablement. Il avait un bréviaire dans les mains. Deux prêtres le soutenaient, un de chaque côté. À gauche, le père Kuzakowski, à droite le père Aloysius Moroszek. Les yeux des deux prêtres dégoulaient d'onction.

« Hé, Kozlewicz ! lui cria d'en bas Ostap. Vous n'en avez pas marre ? »

« Bonjour, Adam Casimirovitch », dit d'un air détaché Panikovski, en se cachant tout de même derrière le dos du capitaine.

Balaganov leva la main en signe de salut et fit une grimace qui voulait dire : « Adam, assez plaisanté ! »

Le corps du chauffeur de l'« Antilope » fit un pas en arrière, mais son âme, serrée de près par les regards acérés de Kuzakowski et de Moroszek qui l'encadraient, recula bien plus loin. Kozlewicz regarda ses amis avec tristesse et baissa les yeux.

Débuta une grande lutte ayant pour enjeu l'âme immortelle du chauffeur.

— Dites, les chérubins et les séraphins ! dit Ostap, lançant la controverse en défiant ses adversaires. Dieu n'existe pas !

— Si, il existe, répliqua le père Aloysius Moroszek en faisant à Kozlewicz un rempart de son corps.

— Des voyous, voilà tout, marmonna le père Kuzakowski.

— Que nenni, poursuivit le Grand Combinateur. Et il n'a jamais existé. C'est un fait médical.

— J'estime cette discussion déplacée, dit rageusement Kuszakowski.

— Et s'approprier la voiture, ce n'est pas déplacé ? s'écria sans tact Balaganov. Adam ! Ils veulent juste prendre l'« Antilope ».

En l'entendant, le chauffeur leva la tête et questionna du regard les prêtres. Ceux-ci s'en aperçurent et s'efforcèrent de tirer Kozlewicz en arrière, faisant siffler leurs soutanes en soie.

— Alors, au sujet de Dieu ? insista le Grand Combinateur.

Les prêtres durent entamer la discussion. Les enfants cessèrent de sauter à cloche-pied et se rapprochèrent.

— Comment pouvez-vous soutenir que Dieu n'existe pas, commença Aloysius Moroszek avec chaleur, alors que c'est Lui qui a créé tout ce qui vit !

— Je sais, je sais, dit Ostap. Je suis moi-même un vieux catholique et un vieux latiniste. *Puer, socer, vesper, gener, liber, miser, asper, tener.*

Ces exceptions latines, qu'Ostap avait apprises par cœur en troisième année du lycée privé Iliadi et restées depuis lors absurdement dans sa tête, eurent un effet magnétique sur Kozlewicz. Son âme rejoignit son corps, ce qui eut pour conséquence que le chauffeur avança un peu, avec timidité.

— Mon fils, dit Kuszakowski avec un regard chargé de haine pour Ostap, vous vous égarez, mon fils. Les miracles du Seigneur sont là pour témoigner...

— Cessez vos blagues, curé ! dit sévèrement le Grand Combinateur. Moi aussi, j'ai accompli des miracles. Il y a seulement quatre ans, dans un patelin, de jouer les Jésus-Christ plusieurs jours de suite. Et tout s'est bien passé. J'ai même nourri quelques milliers de fidèles avec cinq pains. Pour ce qui est de les nourrir, je les ai nourris, mais ce fut une sacrée bousculade !

La controverse se prolongea sur ce mode étrange. Sans être convaincants, les joyeux arguments d'Ostap avaient un effet extrêmement vivifiant sur Kozlewicz. Une rougeur apparut sur les joues du chauffeur, et sa moustache se releva peu à peu.

« Vas-y ! lui criait-on pour l'encourager. Cela venait de derrière les spirales et les croix de la grille, où s'était amassée une bonne foule de curieux. Parle-leur du pape et de sa croisade. »

Et Ostap parla aussi du pape. Il stigmatisa la mauvaise conduite d'Alexandre Borgia, mentionna sans rime ni raison Séraphin de Sarov et s'étendit particulièrement sur l'Inquisition et ses persécutions à l'encontre de Galilée. Il s'emporta au point d'accuser Kuszakowski et Moroszek d'être directement responsables des malheurs du grand savant. Ce fut la goutte qui fit déborder le vase. Entendant parler de la terrible destinée de Galilée, Adam Casimirovitch posa vite son bréviaire sur une marche et alla tomber dans l'étreinte, vaste comme une porte cochère, de Balaganov. Panikovski était là, qui caressait les joues rugueuses du fils prodigue. L'air était rempli de joyeux baisers.

« *Pan* Kozlewicz ! se mirent à gémir les prêtres. Où allez-vous ? Revenez à vous, *pan* ! »

Mais les héros de la course automobile s'installaient déjà dans la voiture.

« Vous voyez, cria Ostap aux prêtres affligés en reprenant sa place de capitaine, je vous l'avais bien dit, que Dieu n'existe pas. C'est un fait scientifique. Adieu, les prêtres ! Jusqu'au revoir, ô Pères ! »

Accompagnés des cris approbateurs de la foule, l'« Antilope » s'éloigna, et bientôt les drapeaux de fer-blanc et les tuiles des toits en pente ne furent plus visibles. Pour fêter cet heureux événement, les Antilopiens firent halte devant un comptoir à bière.

— Eh bien, merci, vieux frères, dit Kozlewicz, une lourde chope à la main. J'étais mal parti. Les prêtres m'avaient bourré le crâne. Surtout Kuszakowski. Oh il est malin, ce diable-là ! Le croirez-vous, il me forçait à jeûner ! Sinon, je n'irais pas au Ciel, voilà ce qu'il me disait.

— Le Ciel ! dit Ostap. Le Ciel est à l'abandon, de nos jours. Il n'est plus d'époque. Les temps ont changé. Les anges réclament la terre, à présent. On est bien sur terre : nous avons les services publics, et le planétarium où l'on peut observer les étoiles en écoutant des conférences antireligieuses.

Après la huitième chope, Kozlewicz en commanda une neuvième qu'il leva bien haut au-dessus de sa tête et, ayant suçoté sa moustache de chauffeur, il demanda :

— Dieu n'existe pas ?

— Non, répondit Ostap.

— Pas du tout ? Eh bien, à notre santé !

Et il continua de boire en prononçant avant chaque nouvelle chope :

« Dieu existe-t-il ? Non ? Eh bien, à notre santé ! »

Panikovski buvait comme les autres, mais ne prenait pas position à propos de Dieu. Il ne voulait pas être mêlé à cette affaire litigieuse.

La succursale de Tchernomork de l'Office Arbatéen de stockage des cornes et des sabots acquit, avec le retour du fils prodigue et de l'« Antilope », le brillant qui lui manquait. La voiture stationnait à présence en permanence devant la porte de l'ancienne arche de Noé des marchands. Bien sûr, elle était loin de valoir une Buick bleu ciel ou une Lincoln allongée, voire même un coupé Ford, mais c'était tout de même, aux dires d'Ostap, une voiture, une automobile, un véhicule capable, malgré tous ses défauts, de circuler à l'occasion en ville sans devoir recourir à des chevaux.

Ostap travaillait avec ardeur. S'il avait réellement consacré son énergie au stockage des cornes et des sabots, on peut faire l'hypothèse que l'industrie des fume-cigarettes et

celle des peignes auraient été approvisionnées en matière première au moins pour le siècle en exercice. Mais le directeur du bureau s'occupait de bien autre chose.

Abandonnant Fount et Berlaga, qui apportaient des renseignements intéressants mais ne menant pas directement à Koreïko, Ostap projeta, pour le bien de la cause, de se lier d'amitié avec Zossia Sinitski pour éclaircir, entre deux baisers polis la nuit sous les acacias, la question relative à Alexandre Ivanovitch, pas tant à sa personne qu'à ses finances. Mais une longue surveillance effectuée par le Délégué général aux sabots montra qu'il n'y avait pas d'amour entre Zossia et Koreïko et que ce dernier, suivant l'expression de Choura, faisait du surplace.

« Lorsqu'il n'y a pas d'amour, commentait Ostap en soupirant, on ne parle pas d'argent. Mettons la demoiselle de côté. »

Et tandis que Koreïko se souvenait avec un sourire de l'escroc à la casquette de milicien qui avait essayé de façon pitoyablement inférieure de le faire chanter, le directeur de la succursale parcourait la ville dans une automobile jaune, à la recherche de gens, des gens de peu comme de grands personnages, que l'employé millionnaire avait oubliés depuis longtemps mais qui, eux, se souvenaient très bien de lui. À plusieurs reprises, Ostap téléphona à Moscou à un affairiste de ses connaissances, expert en secrets commerciaux. Il arrivait à présent au bureau des lettres et des télégrammes qu'Ostap séparait vivement du reste du courrier, lequel continuait à regorger d'invitations, de demandes de cornes et d'admonestations au sujet du stockage poussif des sabots. Certains télégrammes et certaines lettres rejoignirent la chemise aux lacets de bottines.

Fin juillet, Ostap fit une expédition au Caucase. L'affaire exigeait la présence du Grand Combinateur dans une petite république viticole.

Le jour du départ du directeur, un événement scandaleux se produisit à la succursale. Panikovski, qu'on avait envoyé prendre un billet au port, en lui donnant trente roubles, revint une demi-heure plus tard ivre, sans argent ni billet. Il n'avait aucune excuse à fournir, il se contentait de retourner ses poches, qui pendaient comme des blouses de billard, en riant à tout bout de champ. Il trouvait tout drôle : et la colère du capitaine, et le regard de reproche de Balaganov, et le samovar dont on lui avait confié la charge, et Fount somnolant à son bureau, le panama sur le nez. Et lorsque le regard de Panikovski tomba sur les bois de cerf, ornement qui faisait la fierté du bureau, il fut pris d'un tel rire qu'il tomba par terre et s'endormit bientôt, un joyeux sourire à ses lèvres violettes.

« Nous sommes à présent un établissement authentique, dit Ostap. Nous avons notre propre dilapideur de fonds, faisant aussi office de portier pochard. Deux types qui donnent de la réalité à toutes nos entreprises.

En l'absence d'Ostap, Aloysius Moroszek et Kuszakowski se montrèrent à plusieurs reprises sous les fenêtres du comptoir. En voyant les pères, Kozlewicz allait se cacher dans le coin de l'office le plus éloigné. Les prêtres ouvraient la porte, jetaient un coup d'œil à l'intérieur et appelaient à voix basse :

« *Pan Kozlewicz ! Pan Kozlewicz ! Entends-tu la voix du Père céleste ? Reviens à toi, pan !* »

En disant cela, le père Kuszakowski levait un doigt vers le ciel, tandis que le père Aloysius Moroszek égrenait son chapelet. Alors Balaganov sortait, allant à la rencontre

des serviteurs du culte et leur montrant en silence un poing ayant la couleur du feu. Et les prêtres repartaient avec un regard de regret pour l'« Antilope ».

Ostap revint au bout de deux semaines. Le comptoir au grand complet vint l'accueillir. Tout en haut de la paroi noire du vapeur en train d'accoster, le Grand Combinateur regarda ses subordonnés avec une tendre amitié. Il sentait l'agneau grillé et le vin d'Iméréthie.

À la succursale de Tchernomorsk, outre l'employée qui avait été engagée avant le départ d'Ostap, se trouvaient maintenant deux jeunes gens portant des bottes. C'étaient des étudiants envoyés pour leur stage pratique par un lycée technique voué à l'élevage.

— Voilà qui est très bien, dit Ostap sans aucun enthousiasme. Voici la relève. Seulement, chers camarades, chez moi on travaille. J'imagine que vous savez que les cornes, autrement dit ces excroissances recouvertes de poils ou d'une couche dure de corne, sont des appendices poussant sur le crâne, principalement celui des mammifères ?

— Nous le savons, firent les étudiants d'une voix résolue. Ce qu'il nous faut, c'est de la pratique.

Il fallut se débarrasser des étudiants à l'aide d'un procédé compliqué et assez coûteux. Le Grand Combinateur les envoya en mission dans les steppes de Kalmoukie pour y organiser des points de stockage. L'office y laissa dans les six cents roubles, mais il n'y avait pas d'autre issue : les étudiants les auraient gênés pour terminer une affaire qui avançait fort bien.

Lorsque Panikovski apprit à combien revenait l'histoire des étudiants, il prit Balaganov à part et chuchota avec irritation :

« Moi, on ne m'envoie pas en mission. Et on ne me donne pas de congé. Il faut que j'aille me soigner à Iéssentouki. Et je n'ai pas de jours de congé, ni de vêtements de travail. Non, Choura, ces conditions ne me vont pas. En plus, j'ai appris que les salaires sont meilleurs à « Hercule ». Je vais me faire embaucher là-bas comme coursier. Je vais le faire, je t'en donne ma parole de gentilhomme ! »

Le soir, Ostap fit revenir Berlaga.

« À genoux ! » cria Ostap avec la voix de Nicolas 1^{er} dès qu'il aperçut le comptable.

La conversation prit néanmoins une tournure amicale et dura deux heures. Après quoi, Ostap ordonna d'amener le lendemain matin l'« Antilope » à l'entrée d'« Hercule ».

Notice synthétique

Déjà exceptionnels en URSS au plan religieux puisque la majorité des croyants de la partie européenne était orthodoxe, les prêtres catholiques symbolisaient, entre les deux guerres, l'opposition politique de deux pays voisins vigoureusement antisoviétiques, la Pologne et la Lituanie. Accusés d'espionnage et activités contre-révolutionnaires, des prêtres catholiques avaient été jugés et condamnés entre 1925 et 1929. Sur la xénophobie anticatholique, voir un peu plus tard Alexandre Nievski, le très beau film d'Eisenstein et de Prokofiev, en 1938 (note d'A. Préchac).

A. Préchac signale que le point de vue des auteurs sur les religions établies rejoint celui des chrétiens évangéliques, notamment russes, qui n'ont aucune estime pour les « serviteurs du culte » qu'ils tiennent pour des imposteurs, une sorte de mafia – et Panikovski va prêter aux prêtres polonais des pouvoirs magiques... On peut aussi penser à Dostoïevski (La légende du grand Inquisiteur) et aux ennuis que Tolstoï eut avec l'Église...

Rappel : pan = monsieur en polonais.

L'enfilade de mots latins est, dans le texte, simplement transcrite en russe.

Le lycée privé Iliadi était un établissement tenu par un certain I. R. Rappoport. De nos jours, c'est l'école N° 68 à Odessa.

Mes recherches m'ont amené à trouver le prototype d'Ostap Bender, personnage ayant réellement existé et mené une vie aventureuse comme ce fut parfois le cas en URSS : il s'agit d'Ossip (Ostap) Benyaminovitch Chor (1899-1978), né à Nikopol dans une famille juive, ayant entrepris des études diverses, vite abandonnées, et rêvant d'Amérique du Sud. Son père mourut quand il avait deux ans à peine, et sa mère alla s'installer à Odessa avec ses deux enfants, Ossip et son frère Nathan. Ossip se retrouva à travailler pour la Tchéka, de même que Nathan, par ailleurs poète ! Le deuxième fut tué, et le premier quitta la Tchéka. Il rencontra Valentin Kataïev, à qui il raconta ses aventures, et Kataïev proposa à son frère cadet de faire du personnage le sujet d'un livre (ce sera Les Douze Chaises). Le petit frère en question avait pour nom de plume levguéni Petrov... Tout ceci trouvé sur Wikipedia en russe, et donné sous réserve.

A. Préchac voit dans les propos insolents d'Ostap (également un peu plus loin, à propos du Ciel) une parodie des conversations d'athées de l'époque. I. Chtcheglov signale un parallèle littéraire entre le quasi-rapt du chauffeur par les prêtres catholiques et l'enlèvement d'Aramis par des Jésuites dans Les Trois Mousquetaires...

Parle-leur du pape et de sa croisade : il s'agit de la « croisade antibolchevique » de Pie XI – Pie XII dans mon édition, mais c'est une coquille – à l'époque des effroyables persécutions contre les croyants (8 100 prêtres, moines et nonnes fusillés en tant que tels pour la seule année 1922, rapporte Nikita Struve). Les journaux pratiquaient l'amalgame et présentaient le pape comme le défenseur de l'impérialisme occidental (note due à I. Chtcheglov).

À propos de Séraphin de Sarov :

https://fr.wikipedia.org/wiki/S%C3%A9raphin_de_Sarov

Le régime en fit abusivement un symbole de l'obscurantisme tsariste. Il fut en effet canonisé en 1903, en présence de Nicolas II. Son exhumation, lors de la canonisation, avait entraîné un scandale chez les fidèles : comme celui de Zossima dans Les frères Karamazov [Livre VII, Aliocha, chapitre 1, L'odeur délétère], le corps de Séraphin s'était décomposé après sa mort alors que, selon la tradition populaire, il aurait dû rester intact. Le doute s'était alors installé dans de nombreux esprits mal affermis, tandis que les athées triomphaient (note d'I. Chtcheglov).

Les gémissements des prêtres à l'adresse du chauffeur sont en polonais et grossièrement transcrits en cyrillique. De même lorsqu'ils viendront chuchoter à l'entrée de la succursale.

La « petite république viticole », c'est celle qui vit, au chapitre 5, Koreïko prendre soin de la centrale hydro-électrique...

À propos de l'Iméréthie : **<https://fr.wikipedia.org/wiki/Im%C3%A9r%C3%A9thie>**

Dans les steppes de Kalmoukie : **<https://fr.wikipedia.org/wiki/Kalmouks>**

léssentouki : **<https://fr.wikipedia.org/wiki/lessentouki>**

« À genoux ! lui cria Ostap avec la voix de Nicolas I^{er} » : I. Chtcheglov signale que c'est une allusion à un fait relaté dans ses mémoires par Herzen, qui le tenait de Davydov. Le tsar se serait ainsi adressé à la foule, qui s'exécuta. On trouve en effet cette histoire au chapitre 6 du premier tome de Passé et Médiations, mais I. Chtcheglov fait une confusion : cela ne se produit pas en 1825 au lendemain de l'insurrection manquée des Décembristes, mais après une émeute en 1830 à Novgorod, en pleine guerre de Pologne (Passé et Médiations, tome 1, pp 167-168).

Chapitre 18

Sur terre et sur mer

Le camarade Skoumbriévitch fit son apparition sur la plage, tenant un porte-documents à son nom. Une carte de visite en argent, avec un coin rabattu et une inscription très étirée en italiques, était rivée à la serviette, manifestant que légor Skoumbriévitch avait fêté ses cinq ans de service à « Hercule ».

Il avait un visage net, direct et viril, tel celui d'un Anglais en train de se raser sur une affiche publicitaire. Skoumbriévitch se tint un moment devant le tableau où était marquée à la craie la température de l'eau et, libérant avec effort ses pieds du sable brûlant, partit à la recherche d'un endroit plus propice.

Le camp des baigneurs était plein de monde. Ses fragiles structures surgissaient le matin pour disparaître au coucher du soleil, laissant sur le sable les déchets de la ville – écorces de melon desséchées, coquilles d'œuf et lambeaux de journaux –, toutes choses qui mènent une vie secrète durant la nuit sur le rivage désert, bruissant et volant sous les rochers.

Skoumbriévitch se fraya un chemin entre les petites huttes formées de serviettes gaufrées, de parasols et de draps tendus sur des piquets. Les jeunes filles en petites jupes de bain se cachaient là-dessous. Les hommes étaient aussi en maillots de bain, mais pas tous. Certains s'en tenaient à des feuilles de vigne qui d'ailleurs ne cachaient nullement les parties bibliques des gentlemen de Tchernomorsk, mais abritaient leurs nez, pour éviter à ces derniers de peler. Ainsi accoutrés, les hommes étaient étendus dans des poses très libres. De temps en temps, couvrant d'une main leur partie biblique, ils entraient dans l'eau, s'y enfonçaient rapidement pour regagner en courant la niche creusée par leur corps dans le sable, de façon à ne pas perdre un seul centimètre cube du salubre bain de soleil.

Le manque de vêtements de ces citoyens était compensé, et au-delà, par la tenue d'un autre gentleman d'un genre tout différent. Il portait des bottines en box-calf à boutons, un pantalon rayé, un veston boutonné de bas en haut jusqu'au col, une cravate et une chaîne de montre, ainsi qu'un chapeau de feutre. Une épaisse moustache et un rembourrage d'ouate dans les oreilles complétaient la physionomie de cet individu. Une canne à pommeau de verre était enfoncée perpendiculairement dans le sable à côté de lui.

Il était accablé par la chaleur. La sueur avait gonflé son col. Ses aisselles étaient aussi brûlantes qu'un haut-fourneau, on aurait pu y fondre du minerai. Mais il restait étendu, immobile.

Ce genre d'homme se rencontre sur toutes les plages du monde. Qui est-il, que vient-il faire ici, pourquoi reste-t-il équipé de pied en cap ? Personne ne le sait. Mais on trouve sur chaque plage un individu de cette espèce. Peut-être a-t-on affaire aux membres d'une secrète ligue d'idiots, ou les débris de l'ordre jadis puissant des Rose-Croix, ou encore des célibataires devenus timbrés – allez savoir...

Iégor Skoumbriévitch s'installa à côté du membre de la ligue des idiots et se déshabilla vivement. Le Skoumbriévitch nu ressemblait étonnamment peu au Skoumbriévitch habillé. Sa tête un peu sèche d'Anglais trônait au-dessus d'un corps de dame aux épaules tombantes et au bassin très large. Iégor s'approcha de l'eau, la tâta d'un pied et poussa un cri perçant. Il mit ensuite son autre pied dans l'eau et fit de nouveau entendre un cri perçant. Puis il avança de quelques pas, se boucha les oreilles de ses pouces, se mit les index sur les yeux, se pinça les narines avec ses médiums, poussa un cri à fendre l'âme et se plongea dans l'eau à quatre reprises. Ce fut seulement alors qu'il se mit à nager en lançant ses bras en avant et en tournant la tête à chaque mouvement. Le flot peu profond accepta Iégor Skoumbriévitch, Herculéen modèle et militant sortant du lot. Cinq minutes plus tard, alors que le militant fatigué s'était mis sur le dos et que son ventre bien rond se balançait à la surface de la mer, on entendit, venant de l'escarpement dominant la plage, la matchiche de l'« Antilope ».

De la voiture sortirent Ostap Bender, Balaganov et le comptable Berlaga, la figure de ce dernier le montrant parfaitement résigné à son sort. Ils descendirent tous les trois vers la plage et, dévisageant sans se gêner les baigneurs, se mirent à chercher quelqu'un.

« Voilà son pantalon, dit enfin Berlaga en s'arrêtant devant les habits de Skoumbriévitch, lequel ignorait encore tout. Il a dû aller nager loin.

— En voilà assez ! s'écria le Grand Combinateur. Je n'ai pas l'intention d'attendre plus longtemps. Il nous faut agir aussi bien sur terre qu'en mer. »

Il quitta son costume et sa chemise, faisant apparaître un caleçon de bain, et s'engagea dans l'eau en agitant les bras. Le Grand Combinateur avait sur la poitrine un tatouage bleu foncé fait à la poudre et représentant Napoléon avec son bicorne et une chope de bière au bout d'un bras court.

« Balaganov ! cria Ostap, déjà dans l'eau. Déshabillez-vous et tenez Berlaga prêt. On peut avoir besoin de lui. »

Et le Grand Combinateur se mit à nager sur le côté, fendant l'eau de son épaule cuivrée et gardant le cap au Nord-Nord-Est, où ballotait le ventre de Iégor Skoumbriévitch.

Avant de s'enfoncer dans le gouffre marin, Ostap avait abattu une rude besogne sur la terre ferme. La grande piste avait amené le Grand Combinateur devant les lettres dorées d'« Hercule » et il avait passé la plus grande partie de son temps dans cet établissement. Il ne ressentait plus d'étonnement devant les alcôves et les lavabos des pièces, pas plus que devant les statues ou le portier en casquette au zigzag d'or qui aimait discuter de crémation.

Les explications confuses d'un Berlaga désespéré avaient fait ressortir la figure d'un responsable intermédiaire, celle du camarade Skoumbriévitch. Il occupait une grande chambre à deux fenêtres autrefois attribuée aux capitaines de navires venant de l'étranger, aux dompteurs de lions et aux étudiants riches arrivés de Kiev.

La sonnerie rageuse de deux téléphones résonnait souvent dans la pièce, tantôt séparément, tantôt de concert. Mais personne ne décrochait. La porte s'ouvrait encore plus fréquemment, une tête aux cheveux ras se montrait, l'employé faisait d'un regard

déconcerté le tour de la pièce et la tête disparaissait, cédant la place à une autre, une tignasse hirsute, cette fois, ou tout bonnement à une tête chauve et mauve comme une tête d'oignon. Mais le crâne-bulbe ne s'éternisait pas dans l'embrasure. La pièce était vide.

Quand la porte s'ouvrit peut-être pour la cinquantième fois ce jour-là, ce fut Bender qui jeta un coup d'œil à l'intérieur. Comme tous les autres il tourna la tête de gauche à droite et de droite à gauche et, comme tous les autres, il se rendit compte que le camarade Skoumbriévitch n'était pas là. Montrant avec effronterie sa contrariété, le Grand Combinateur fit le tour des services, des sections, des unités et des bureaux en demandant si quelqu'un avait vu le camarade Skoumbriévitch. Pour entendre partout la même réponse : « Skoumbriévitch était là il y a un instant » ou « Skoumbriévitch vient de sortir ».

Le cadre intermédiaire légor appartenait à la race nombreuse des employés qui « étaient là il y a un instant » ou « viennent de sortir ». Certains d'entre eux ne parviennent même pas à leur bureau de toute la journée. Un homme de ce type entre à neuf heures pile dans le vestibule de l'établissement et, plein de bonnes intentions, lève le pied au-dessus de la première marche de l'escalier. De grandes tâches l'attendent. Il y aura dans son cabinet huit rendez-vous importants, deux réunions élargies et une restreinte. Sur son bureau se trouve une pile de courriers qui réclament tous une réponse urgente. Il y a tant et tant à faire que vingt-quatre heures ne peuvent y suffire. Voici que le cadre intermédiaire, ou le cadre supérieur, lève un pied alerte au-dessus de la marche de marbre. Mais reposer ce pied ne sera pas aussi simple qu'on pourrait le croire. « Un instant, camarade Paroussinov, roucoule une voix, je voulais justement voir avec vous une petite question. » On prend gentiment Paroussinov par le bras pour l'entraîner dans un coin du vestibule. Dès lors, notre cadre est perdu pour le pays, il va passer de main en main. Il n'aura pas « vu la petite question » et parcouru trois marches qu'on l'attrapera de nouveau pour l'emmener vers la fenêtre, dans un couloir obscur ou un recoin désert utilisé par un économe peu soigneux pour se débarrasser de caisses vides ; on lui expliquera encore quelque chose, on le sollicitera, on insistera pour qu'il arrange illico presto une affaire. À deux heures passées, il arrive tout de même à l'entresol. Deux heures plus tard, le voilà au premier étage, sur le palier. Mais comme son bureau se trouve au deuxième étage et que la journée de travail est déjà finie, il se dépêche de redescendre et de quitter l'immeuble pour arriver à temps à une réunion de coordination régionale. Au même moment, dans son bureau, les téléphones sonnent hystériquement, les rendez-vous prévus font naufrage, la correspondance reste sans réponse, les gens censés participer aux deux réunions élargies et à la réunion restreinte boivent du thé avec indifférence en bavardant à propos de l'irrégularité des tramways.

Dans le cas de légor Skoumbriévitch, toutes ces particularités étaient exacerbées par le travail social auquel il se consacrait avec un zèle excessif. Il avait l'art d'exploiter la tromperie réciproque et générale à laquelle on s'était en quelque sorte insensiblement habitué à « Hercule », et bizarrement nommée *effort social*.

Les Herculéens assistaient ainsi à des réunions pendant trois heures d'affilée, passées à écouter le bavardage creux et avilissant de Skoumbriévitch.

Ils avaient tous fortement envie d'attraper légor par ses cuisses charnues et de le jeter par la fenêtre, depuis une bonne hauteur. Il leur semblait même par moments qu'il n'y avait aucune activité sociale, qu'il n'y en avait jamais eu du tout, même s'ils connaissaient l'existence, au-delà de l'enceinte d'« Hercule », d'une autre et véritable vie sociale.

« Quelle sale brute, ce maudit simulateur ! » se disaient-ils en tripotant avec ennui crayons et petites cuillers. Mais ils n'étaient pas en mesure de s'en prendre à Skoumbriévitch et de le démasquer. Iégor tenait des discours politiquement justes sur la réalité sociale soviétique, sur l'activité culturelle à destination des masses, la formation continue et les cercles d'amateurs d'art. Mais il n'y avait rien derrière toutes ces paroles enflammées. Quinze cercles, aussi bien politiques que consacrés à l'art dramatique et à la musique, avaient depuis deux ans élaboré leurs perspectives ; les cellules de la société civile qui avaient pour but de favoriser le développement de l'aviation, les connaissances en chimie, l'automobilisme, les sports équestres, la construction des routes, ainsi que la liquidation urgente du chauvinisme de grande puissance, existaient seulement dans l'imagination enfiévrée des membres du Comité syndical. Quant à la formation continue, dont Skoumbriévitch s'attribuait le mérite spécial, elle était en continuelle restructuration, ce qui signifie activité zéro, comme chacun sait. Si Skoumbriévitch avait été quelqu'un d'honnête, il aurait sûrement dit lui-même que tout ce travail était « de l'ordre du mirage ». Mais ce mirage prenait la forme de rapports au Comité syndical, et à l'échelon supérieur du syndical, l'existence des cercles, aussi bien politiques que musicaux, ne faisait aucun doute.. Et la formation continue prenait l'allure d'un vaste édifice de pierre à l'intérieur duquel se trouvaient des pupitres et un fringant professeur en train de tracer à la craie au tableau la courbe de la progression du chômage aux États-Unis, ce qui élève à vue d'œil la conscience politique de ses élèves moustachus. De tout cet anneau volcanique d'activités sociales dont Skoumbriévitch avait entouré « Hercule », seuls deux points chauds étaient réellement en activité : le journal mural La Voix du Président, paraissant chaque mois et confectionné par Skoumbriévitch et Bomzé durant leurs heures de travail, et le panneau de contreplaqué portant l'inscription « Ceux qui ont arrêté de boire et qui appellent les autres à en faire autant », sous laquelle, toutefois, ne se trouvait aucun nom.

Bender en avait assez de faire la chasse à Skoumbriévitch d'un étage à l'autre. Le Grand Combinateur n'arrivait pas à rattraper l'activiste réputé. Ce dernier lui glissait entre les doigts. Au Comité syndical, il venait de parler au téléphone, la membrane de l'appareil en était encore brûlante, la trace de son haleine se voyait encore sur le vernis noir du combiné. Là, un homme était assis sur un rebord de fenêtre, qui venait de discuter avec lui. Ostap vit même une fois le reflet de Skoumbriévitch dans l'une des glaces de l'escalier. Il se rua en avant, mais l'image s'était effacée, la glace ne reflétait plus que la fenêtre, avec un nuage au loin.

« Sainte Mère qui intercède, Milice-à-trois-mains ! s'écria Ostap en reprenant son souffle. En voilà un bureaucratisme ordinaire, c'est à dégoûter tout le monde ! Nous avons nous aussi, à notre succursale de Tchernomorsk, nos points faibles, nos ratés dans l'atelier de poinçonnage, mais ce n'est rien par rapport à ce qui se passe à « Hercule »... Pas vrai, Choura ?

Le Délégué général aux sabots émit un profond soupir, comme sorti d'une pompe. Ils étaient revenus au premier étage, dans un couloir plutôt frais, pour la quinzième fois, peut-être ce jour-là. Ils passèrent pour la quinzième fois à côté du canapé en bois dans le cabinet de Polykhaïev.

L'ingénieur Heinrich Maria Sause, spécialiste que l'on avait fait venir à grands frais d'Allemagne, y était assis depuis le matin. Il portait le costume européen classique, et seule sa chemise ukrainienne brodée au point de Zaporojié montrait que l'ingénieur avait passé deux ou trois semaines en Russie et avait eu le temps de visiter un magasin d'artisanat. Il était assis immobile, sa tête reposant sur le dossier en bois du canapé, les yeux fermés, ressemblant ainsi à un homme qu'on s'apprête à raser. On aurait pu le croire

en train de somnoler. Mais les frères de lait, qui étaient passés plus d'une fois à côté de lui en courant après Skoumbriévitch, avaient pu observer que le teint de l'étranger immobile se modifiait constamment. Au début de la journée de travail, quand l'ingénieur s'était installé devant la porte de Polykhaïev, son visage était bien rose. Sa couleur était devenue plus vive à chaque heure qui s'écoulait et, au moment de la pause du déjeuner, il était rouge comme un cachet de cire. À ce moment-là, le camarade Polykhaïev se trouvait vraisemblablement sur la deuxième marche de l'escalier. Après la pause, le teint de l'ingénieur se mit à changer en sens inverse. La cire à cacheter fut remplacée par quelque chose évoquant les taches provoquées par la scarlatine. Heinrich Maria se mit à pâlir et, au milieu de la journée, alors que le patron d'« Hercule » avait apparemment atteint le premier étage, le visage du spécialiste étranger était blanc comme de l'amidon.

« Qu'arrive-t-il à cet homme ? chuchota Balaganov. Quelle gamme d'émotions ! »

Il avait à peine prononcé ces mots que Heinrich Maria Sause fit un saut de carpe sur le canapé et jeta un regard furieux à la porte du directeur, derrière laquelle s'entendaient des sonneries de téléphone restant sans réponse. « Wolokita ! » glapit-il d'une voix de tête et, se jetant sur le Grand Combinateur, il se mit à le secouer de toutes ses forces, cramponné à ses épaules.

« *Genosse Polykhaïev !* criait-il en bondissant devant Ostap. *Genosse Polykhaïev !* »

Il sortit sa montre, la mit sous le nez de Balaganov, haussa les épaules et s'attaqua de nouveau à Bender.

« *Was machen Sie ?* fit avec ahurissement Ostap, montrant une certaine connaissance de la langue allemande. *Was wollen Sie* de la part d'un pauvre visiteur ?

Mais Heinrich Maria Sause ne les lâchait pas. Maintenant sa main gauche sur l'épaule de Bender, il attira à lui Balaganov de sa main droite et leur tint un grand discours passionné ; Ostap regardait de tous côtés avec impatience dans l'espoir d'attraper Skoumbriévitch, tandis que le Délégué général aux sabots hoquetait doucement en mettant poliment la main devant sa bouche et regardait bêtement les bottines de l'étranger.

L'ingénieur Heinrich Maria Sause avait signé un contrat d'un an pour travailler en URSS, ou, comme le spécifiait lui-même Heinrich, qui aimait la précision, au *konzern* « Hercule ». « Prenez garde, monsieur Sause, l'avait averti un ami, le docteur en mathématiques Bernhard Gerngross, les bolcheviks vous feront travailler dur en contrepartie de votre salaire. » Mais Sause avait déclaré que le travail ne lui faisait pas peur et qu'il cherchait depuis longtemps un champ d'application pour ses connaissances en matière de sylviculture mécanisée.

Lorsque Skoumbriévitch avait informé Polykhaïev de l'arrivée du spécialiste étranger, le directeur d'« Hercule » avait montré, sous ses palmiers, beaucoup d'excitation.

— Nous en avons terriblement besoin ! Où l'avez-vous mis ?

— À l'hôtel, pour le moment. Qu'il se repose de son voyage.

— Se reposer, et puis quoi encore ? s'était exclamé Polykhaïev. Avec tout ce qu'il nous a coûté, et en devises ! Je le veux ici demain à dix heures pile.

À dix heures moins cinq, portant un pantalon étincelant de couleur café, et tout souriant à la pensée d'un vaste champ d'activités, Heinrich Maria Sause faisait son entrée dans le cabinet de Polykhaïev. Qui n'était pas là. Qui n'était toujours pas là une heure plus tard, et même deux heures plus tard. Heinrich commençait à devenir morose. Sa seule distraction était de voir Skoumbriévitch se montrer de temps en temps et demander avec un sourire innocent :

« Comment, le *genosse* Polykhaïev n'est pas encore arrivé ? C'est bizarre. »

À nouveau deux heures plus tard, Skoumbriévitch arrêta dans un couloir Bomzé qui finissait son déjeuner et lui chuchota :

« Je ne sais vraiment pas quoi faire. Polykhaïev a convoqué l'Allemand pour dix heures ce matin, et là-dessus, il est parti à Moscou pour l'histoire des locaux. Il ne reviendra pas avant une semaine. Donnez-moi un coup de main, Adolphe Nikolaiévitch ! Mon travail social m'attend, nous n'arrivons pas à restructurer la formation continue. Tenez compagnie à l'Allemand, occupez-le d'une façon ou d'une autre. On a tout de même dépensé de l'argent pour l'avoir, des devises.

Bomzé renifla une dernière fois sa boulette de viande quotidienne, l'engloutit et, faisant tomber de lui les miettes, s'en alla faire la connaissance de leur hôte.

Durant la semaine, l'ingénieur Sause, pris en main par l'aimable Adolphe Nikolaiévitch, eut le temps de visiter trois musées, d'assister au ballet *La Belle au bois dormant* et de passer une dizaine d'heures dans une grande réunion solennelle organisée en son honneur. Après la réunion s'en tint une non officielle au cours de laquelle des Herculéens choisis montrèrent la plus grande gaieté et brandirent leurs petits verres et leurs flûtes en criant à Sause : « Cul-sec ! »

« Ma chère Tilli, écrivait l'ingénieur à sa fiancée à Aix-la-Chapelle, Voilà déjà dix jours que je suis à Tchernomorsk, mais je n'ai pas encore commencé à travailler à « Hercule ». Je crains qu'on ne me retienne ces dix jours sur le montant convenu. »

Le quinze du mois, le comptable-payeur versa cependant à Sause un demi-mois de salaire.

— Vous ne trouvez pas, demanda Heinrich à son nouvel ami Bomzé, qu'on me paye pour rien ? Je n'ai accompli aucun travail.

— Laissez ces sombres pensées, cher collègue ! s'écria Adolphe Nikolaiévitch. D'ailleurs, si vous voulez, on peut vous mettre un bureau dans mon cabinet.

Après quoi, Sause écrivit à sa fiancée, assis à son propre bureau :

« Ma chère petite. Je mène une vie étrange et extraordinaire. Je ne fais rigoureusement rien mais je suis payé ponctuellement aux dates convenues. Tout cela m'étonne. Raconte-le à notre ami le docteur Bernhard Gerngross. Cela va l'intéresser. »

À son retour de Moscou, Polykhaïev fut content d'apprendre que Sause avait déjà son bureau.

« Parfait ! dit-il. Skoumbriévitch n'a qu'à mettre l'Allemand au courant. »

Mais Skoumbriévitch, qui employait toute son énergie à monter un grand cercle d'accordéonistes, refila l'Allemand à Adolphe Nikolaiévitch. Ce qui ne plut pas à Bomzé. L'Allemand le gênait pour casser la croûte et n'arrêtait pas de se mêler de ce qui ne le regardait pas, et Bomzé le repassa au département d'exploitation. Mais comme cette section était à ce moment en train de réorganiser son activité, ce qui se traduisait par un incessant transfert de bureaux d'un emplacement à l'autre, on se débarrassa de Heinrich Maria en l'expédiant au service de Comptabilité financière. Là, Arnikov, Dreyfus, Sakharkov, Koreïko et Borissokhliebski, qui ne parlaient pas allemand, choisirent de voir en Sause un touriste étranger arrivé d'Argentine et lui expliquèrent, des jours entiers, le système de comptabilité en vigueur à « Hercule ». En employant le langage des signes.

Au bout d'un mois, Sause, très perturbé, réussit à coincer Skoumbriévitch à la cantine et commença à crier :

— Je ne veux pas être payé à ne rien faire ! Donnez-moi du travail ! Si cela continue, je vais me plaindre à votre patron !

Skoumbriévitch apprécia peu les derniers mots du spécialiste étranger. Il fit venir Bomzé.

— Que se passe-t-il avec l'Allemand ? demanda-t-il. Qu'a-t-il à monter sur ses grands chevaux ?

— Vous savez, dit Bomzé, je crois que c'est juste un mauvais coucheur. Ma parole. Le bonhomme est assis à son bureau, ne fiche absolument rien, reçoit de l'argent en quantité, et il se plaint par-dessus le marché.

— C'est en effet avoir le caractère chicanier, observa Skoumbriévitch. Bien qu'il soit Allemand, il faut prendre des sanctions à son égard. Je vais me débrouiller pour en toucher deux mots à Polykhaïev. En voilà un qui aura vite fait de le mettre au pas.

Mais Heinrich Maria décida d'aller lui-même voir Polykhaïev. Seulement, étant donné que le directeur d'« Hercule » était un éminent représentant de la race des travailleurs qui « viennent de sortir » ou « étaient là il y a cinq minutes », cette tentative l'amena juste à rester assis sur le canapé en bois et à exploser en s'en prenant à des innocents, à savoir les enfants du lieutenant Schmidt.

« Biourocratismous ! » criait l'Allemand en passant, dans son agitation, à la difficile langue russe.

Ostap prit en silence l'hôte européen par le bras, l'amena à la boîte aux réclamations accrochée au mur et lui parla comme à un sourd :

« Là ! Vous comprenez ? Nous écrivons, vous écrivez, ils écrivent, elles écrivent des réclamations, et on les met dans cette boîte. Mettre ! Le verbe mettre, nous mettons, vous mettez, ils mettent, elles mettent les réclamations... que personne ne retire. Retirer ! Je ne retire pas, tu ne retires pas...

Mais à ce moment le Grand Combinateur aperçut au bout du couloir les larges hanches de Skoumbriévitch et, sans finir la leçon de grammaire, se rua à la poursuite de l'insaisissable activiste.

« Tiens bon, Allemagne ! » cria Balaganov pour encourager l'Allemand, en se précipitant derrière son capitaine.

Mais, au grand dépit d'Ostap, Skoumbriévitch s'évapora de nouveau, comme s'il s'était soudain dématérialisé.

« C'est mystique, dit Bender en tournant la tête de tous côtés. Un homme était ici il y a un instant, et il n'est plus là.

Les frères de lait, au désespoir, se mirent à ouvrir toutes les portes une à une. Mais à la troisième, Balaganov se rejeta en arrière, tel un homme sentant la glace céder sous ses pieds. Son visage était tordu de côté comme par une névralgie.

- Ma-ma, dit le Délégué général aux sabots en s'appuyant contre le mur. Ma-ma-ma.
- Qu'avez-vous, mon enfant ? demanda Bender. On vous a fait du mal ?
- Là-bas, marmonna Balaganov en tendant une main tremblante.

Ostap ouvrit la porte et vit un cercueil noir.

Le cercueil reposait au milieu de la pièce, sur un bureau à socle. Ostap ôta sa casquette de capitaine et s'approcha du cercueil sur la pointe des pieds. Balaganov le suivait du regard avec appréhension. Quelques instants plus tard, Ostap lui fit signe de venir et lui montra une grande inscription blanche qui courait sur le support du cercueil.

« Vous voyez ce qui est écrit, Choura ? dit-il. "Mort au bureaucratisme !" Vous êtes rassuré, maintenant ? »

C'était le magnifique cercueil de propagande que les Herculéens traînaient dehors les jours de grande fête, et promenaient en chantant dans toute la ville. Habituellement, il naviguait sur les épaules de Skoumbriévitch, de Bomzé, de Berlaga et de Polykhaïev lui-même ; ce dernier avait une tournure d'esprit démocratique et se montrait sans honte au milieu de ses subordonnés dans divers cortèges et autres carnivals politiques. Skoumbriévitch avait beaucoup de respect pour ce cercueil et lui attribuait une grande signification. Il arrivait à légor de mettre un tablier et de repeindre à neuf le cercueil, en rafraîchissant les slogans antibureaucratiques, pendant que dans son bureau les sonneries des téléphones s'enrouaient avant de s'éteindre et que les têtes les plus variées se montraient dans l'embrasement de la porte et promenaient à la ronde des yeux tristes.

Ainsi légor demeurait-il introuvable. Le portier à la casquette marquée d'un zigzag informa Bender que le camarade Skoumbriévitch était encore là une minute plus tôt et qu'il venait de partir pour aller nager à la plage du Commandant, ce qui était pour lui, comme il aimait à dire, le moment de se remplir d'énergie.

Ayant pris avec eux, à tout hasard, Berlaga, et ayant secoué Kozlewicz qui sommeillait derrière son volant, les Antilopiens sortirent de la ville.

Faut-il à présent s'étonner de voir Ostap, enflammé par tout ce qui était arrivé ce jour-là, se mettre à l'eau sans hésiter pour aller rejoindre Skoumbriévitch, sans être le moins du monde gêné d'avoir une importante discussion au sujet de malversations d'actionnaires en pleine mer Noire.

Balaganov exécuta à la lettre les instructions du capitaine. Il déshabilla un Berlaga docile, l'amena au bord de l'eau et, le tenant à deux mains par la taille, se mit à attendre. Dans la mer, on pouvait voir qu'une explication orageuse avait lieu. Ostap criait comme le roi des mers. On ne pouvait distinguer ce qu'il disait. On vit seulement Skoumbriévitch s'efforcer de regagner le rivage et Ostap lui barrer le chemin et le repousser plus loin en mer. Puis les voix se firent plus fortes et l'on put entendre certains mots : « L'Accélétratrice ! », « Et qui a empoché ? Le pape ? », « Qu'est-ce que j'ai à voir avec ça ? »

Berlaga marchait depuis un bon moment dans le sable humide où ses pieds nus laissaient comme des traces d'Indiens. Enfin, un cri venant de la mer leur parvint :

« Vous pouvez l'envoyer ! »

Balaganov mit à l'eau le comptable qui se mit à nager comme un chien, frappant l'eau de ses bras et de ses jambes et avançant à une vitesse extraordinaire. Très effrayé à la vue de Berlaga, légor Skoumbriévitch plongea la tête sous l'eau.

Pendant ce temps, le Délégué général aux sabots s'étirait sur le sable et allumait une cigarette. Il dut attendre une vingtaine de minutes. Berlaga revint le premier. Il s'assit sur ses talons, sortit un mouchoir d'une poche de son pantalon et dit en s'essuyant la figure :

— Notre Skoumbriévitch a avoué. Il n'a pas supporté la confrontation.

— Tu l'as donné, canaille ? demanda Choura avec bonhomie.

Retirant, du pouce et de l'index, le mégot de sa bouche, il fit claquer sa langue. Et lança un crachat long et rapide comme une torpille.

Sautant à cloche-pied pour enfiler une jambe de son pantalon, Berlaga fournit une explication brumeuse :

« Je l'ai fait non dans l'intérêt de la vérité, mais dans celui de la justice.

Le Grand Combinateur arriva ensuite. D'un bond, il fut sur le ventre et, appuyant sa joue sur le sable chaud, il observa longuement et d'un regard lourd Skoumbriévitch sortir de l'eau. Puis il prit des mains de Balaganov la chemise renforcée et, mouillant son crayon du bout de sa langue, se mit à noter dans le dossier les nouveaux renseignements si durement obtenus.

Un changement étonnant s'était produit chez légor Skoumbriévitch. Une demi-heure plus tôt, la mer accueillait un activiste de premier plan, un homme dont même le camarade Niderlandioug, le président du Comité Syndical, disait : « Celui-là ne nous fera jamais défaut. » Or Skoumbriévitch avait fait défaut, et de quelle façon ! La petite vague estivale avait ramené sur le rivage non plus un corps admirablement féminin surmonté

d'une tête d'Anglais en train de se raser, mais une espèce d'outre informe, pleine de moutarde et de raifort.

Tandis que le Grand Combinateur jouait les écumeurs de mers, Heinrich Maria Sause, ayant réussi à mettre la main sur Polykhaïev et ayant eu avec lui une vive discussion, sortait d'« Hercule » extrêmement perplexé. Un sourire étrange aux lèvres, il se rendit à la poste ; là, debout derrière un pupitre recouvert d'une plaque de verre, il écrivit une lettre à sa fiancée, à Aix-la-Chapelle :

« Ma chère petite fille. Je m'empresse de te faire savoir une bonne nouvelles. Polykhaïev, mon patron, m'envoie enfin à la production. Mais voici ce qui m'étonne beaucoup, ma chère Tilli : au konzern « Hercule », on appelle cela « mettre au pas ». Mon nouvel ami Bomzé m'a informé qu'on m'envoyait à la production pour me punir. Tu peux te figurer ça ? Notre cher docteur en mathématiques Bernhard Gerngross pourra-t-il jamais le comprendre ?

Notice synthétique

Le camarade Skoumbriévitch : le festival des noms se poursuit. Scoumbria, en russe, c'est le maquereau (scombre).

Les hommes à la plage : comme tout ce qui pouvait détruire la morale traditionnelle, le nudisme était vivement encouragé dans les années vingt : Maïakovski prenait le tramway presque nu et léssiénine se promena nu à Paris dans les couloirs du Crillon pour « choquer les bourgeois ». Tout cela disparut ensuite – avec l'union libre, l'avortement, etc – lors du retour à la tradition (note d'A. Préchac).*

* Il y dévastera aussi une chambre ... <https://www.tde.fr/isadora-duncan-biographie/>

Le tatouage « à la poudre » : il s'agit de poudre à pistolets, utilisée sans doute pour désinfecter le tracé de l'aiguille... Mais je n'ai rien trouvé de plus clair. Alain Préchac signale qu'un tel tatouage est typique du monde des voyous et que la figure dessinée est une allégorie de la domination revendiquée et exercée par Ostap sur son entourage. Bender est à la fois Jésus-Christ (chapitre précédent), Napoléon et Hercule (sa force est soulignée à maintes reprises dans le livre).

Chambres, alcôves et lavabos : rappelons (cf chapitre 11) qu'« Hercule » a pris ses quartiers dans un ancien grand hôtel...

Ivan Chtcheglov voit dans l'apparition-disparition des têtes à la porte de la chambre un souvenir des récits fantastiques de Gogol ou de l'Endiablade de Boulgakov, la première (et la moins intéressante, à mon avis) des trois nouvelles fantastiques de cet auteur.

Le fonctionnement de l'établissement décrit bien, autour de Paroussinov (= Delatoile) la peur de prendre des initiatives, le centralisme hypertrophié caractérisant (outre le bureaucratisme et l'incurie) le système soviétique. D'où, selon A. Préchac, la paralysie du pays durant une dizaine de jours à partir du 22 juin 1941, Staline s'étant réfugié dans sa datcha fortifiée et s'y terrant, terrorisé (et j'ajoute : stupéfait) devant l'invasion hitlérienne. Paralysie qui coûtera très cher au début de la « Grande Guerre Patriotique »... (Témoignages de N. Khrouchtchiov et de S. Allilouïéva)

À propos de l'effort social : I. Chtcheglov rappelle qu'après la journée de travail, les Soviétiques étaient requis par d'innombrables réunions politiques et autres activités de bénévolat forcé, ce qui grevait jusqu'à leur énergie au travail.

Skoumbriévitch est un nouveau personnage ; pour Bomzé, se reporter au chapitre 11. En ce qui concerne le tableau de propagande anti-alcoolique, I. Chtcheglov signale qu'entre 1924 et 1927, selon des sources officielles, la consommation d'alcool avait été multipliée par sept...

Sainte Mère qui intercède : il s'agit de la Vierge. La milice à trois mains renvoie, dans une association ironique, à un tableau où une troisième main apparaît au bas d'un tableau représentant une Vierge à l'Enfant :

<https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/9/95/VergineTricherusa.jpg>

L'atelier de poinçonnage est une allusion à la fabrication de la monnaie officielle... et de la lutte contre les faux-monnayeurs, actifs et sévèrement punis. Cela remonte à Pierre le Grand. Et « Pas vrai, Choura ? » est une allusion à la machine à écrire « turque » achetée par le Délégué général aux sabots...

Rappel : Polykhaïev est le directeur général d'Hercule. Un konzern est une sorte de trust, ce qu'on appelait un combinat en URSS.

Wolokita est ainsi écrit, en alphabet latin, dans le texte : c'est la transcription en allemand du terme russe qui désigne la lourdeur bureaucratique et les tracasseries administratives.

Genosse : camarade en allemand. Was machen Sie ? (Que faire ?) est transcrit en russe dans le texte. Idem pour Was wollen Sie (Que voulez-vous).

Il est parti à Moscou pour l'histoire des locaux : revoir le chapitre 11...

La Belle au bois dormant : ballet de Tchaïkovski, d'après le conte de Perrault.

[https://fr.wikipedia.org/wiki/La Belle au bois dormant \(ballet\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/La_Belle_au_bois_dormant_(ballet))

Heinrich Maria payé à ne rien faire : A. Préchac y voit une situation classique, le travail « mythique » (idéologique) étant grassement rétribué, contrairement au travail réel, maigrement payé. Le système se fige en « métiers bien payés » et « métiers mal payés ». Un étranger embauché relève automatiquement de la première catégorie. Il changera de statut à la fin du chapitre, lorsqu'on l'enverra « à la production » pour le punir... d'avoir demandé à travailler.

Les frères de lait, les enfants du lieutenant Schmidt : revoir les chapitres 1 et 2...

La boîte aux réclamations : A. Préchac, qui signale que l'épisode entier de l'ingénieur Sause a été rajouté pour l'édition en volume, ajoute qu' « Ostap et Sause ont encore de la chance que cette boîte, solennellement prévue par les textes mais à réalité purement formelle, n'ait pas été retirée pour réparations ou sous un autre prétexte. Boîte et livre de réclamations se trouvaient en principe partout à disposition des clients, une pratique dont un court récit de Tchékhov témoigne qu'elle était antérieure à la Révolution. »*

** Je crois avoir vu passer cette boîte, en effet, mais je ne me rappelle plus dans quel récit.*

« C'est mystique » : on attendrait : « C'est de la sorcellerie ! » Toujours ce langage d'Ostap, légèrement décalé... Il ne s'agit pas non plus de mystification, c'est un autre mot, en russe comme en français.

La mention de la « tournure d'esprit bureaucratique » de Polykhaïev est sans doute une allusion satirique à Lénine tel que le représenta le peintre Piotr Vassiliev. Peut-être – c'est l'hypothèse d'Alain Préchac – pour atténuer la satire antistalinienne du chapitre suivant.

La plage du Commandant : il s'agit (à Odessa) de la plage de Langeron, du nom de l'ancien gouverneur militaire de la ville :

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Alexandre Louis Andrault de Langeron](https://fr.wikipedia.org/wiki/Alexandre_Louis_Andrault_de_Langeron)

« L'Accélétratrice » est l'une des sociétés éphémères évoquées par Fount vers la fin du chapitre 15.

Toujours le festival des noms : Niderlandioug est une chimère de Néerlandais et de dindon...

On appelle cela « mettre au pas » : l'expression russe signifie littéralement : faire entrer (quelqu'un) dans la bouteille.

Chapitre 19

Le tampon universel

Le lendemain, vers midi, le bruit courut à « Hercule » que le chef s'était enfermé chez lui, dans la salle aux palmiers, avec un visiteur, et que cela faisait trois heures qu'il ne répondait ni aux coups frappés à la porte par Sierna Mikhaïlovna ni aux sonneries du réseau téléphonique intérieur. Les Herculéens se perdaient en conjectures. Ils avaient l'habitude de voir toute la journée Polykhaïev harponné dans les couloirs par les solliciteurs, conversant avec l'un, assis sur un rebord de fenêtre ou entraîné sous l'escalier, endroit où se prenaient toutes les décisions. On émit même l'hypothèse que le patron avait quitté la catégorie des travailleurs « venant de sortir » pour rejoindre le groupe influent des « reclus », ces derniers gagnant tôt le matin leur bureau, s'y enfermant et débranchant le téléphone pour, ainsi retranchés du monde, écrire toutes sortes de rapports.

Cependant, le travail suivait son cours, les documents réclamaient des signatures, exigeaient des réponses et appelaient des décisions. Mécontente, Sierna Mikhaïlovna s'approchait par moments de la porte de Polykhaïev et tendait l'oreille. Et de petites perles rondes se balançaient à ses grandes oreilles.

— Voilà un fait sans précédent, dit d'un air pénétré la secrétaire.

— Mais qui donc est chez lui ? demandait Bomzé, qui répandait une forte odeur d'eau de Cologne et de boulettes de viande. Quelqu'un de l'Inspection ?

— Non, vous dis-je, c'est un visiteur ordinaire.

— Et Polykhaïev est avec lui depuis trois bonnes heures ?

— C'est un fait sans précédent, répéta Sierna Mikhaïlovna.

— Quelle issue trouver à ce résultat ? s'agita Bomzé. J'ai besoin, de façon urgente, que Polykhaïev prenne une décision. J'ai un rapport détaillé montrant que les anciens locaux de « Fer blanc et bacon » ne correspondent pas aux conditions dans lesquelles on travaille à « Hercule ». Je ne peux rien faire sans une décision.

Assiégée de toutes parts par les employés qui avaient tous entre les mains des documents de différents formats, Sierna Mikhaïlovna attendit encore une heure, durant laquelle le bourdonnement derrière la porte ne cessa pas, puis elle s'assit à son bureau et dit d'une voix douce :

« Très bien, camarades. Amenez-moi vos papiers. »

Elle tira d'une armoire un long support en bois soutenant trente-six tampons dont les grosses têtes vernies oscillaient et, sortant lestement de leur niche ceux dont elle avait besoin, elle se mit à les appliquer sur les papiers qui ne pouvaient pas attendre.

Il y avait longtemps que le directeur d'« Hercule » ne signait plus manuellement les documents. En cas de besoin, il sortait un cachet de la poche de son gilet, soufflait dessus avec amour et appliquait un fac-similé mauve en face de son titre officiel. Ce procédé lui plaisait beaucoup et lui avait même suggéré l'idée qu'il ne serait pas mauvais de confier aussi au caoutchouc les décisions d'usage plus courant.

Ainsi virent le jour les premières sentences pré-caoutchoutées :

- « *Pas d'objections. Polykhaïev.* »
- « *D'accord. Polykhaïev.* »
- « *Excellente idée. Polykhaïev.* »
- « *À réaliser. Polykhaïev.* »

Ayant vérifié en pratique son nouveau dispositif, le directeur d'« Hercule » arriva à la conclusion que son travail s'en trouvait grandement simplifié, et qu'il y avait lieu de le développer et de l'encourager au maximum. Une deuxième fournée caoutchoutée fut bientôt lancée. Les décisions étaient cette fois plus prolixes :

- « *Donner publiquement un avertissement. Polykhaïev.* »
- « *Adresser un blâme. Polykhaïev.* »
- « *Envoyer à la périphérie. Polykhaïev.* »
- « *Licencier sans indemnités. Polykhaïev.* »

La lutte que le directeur d'« Hercule » menait contre le Comité de ville au sujet des locaux occupés par l'établissement lui inspira de nouveaux textes standardisés :

- « *Je ne dépends pas du Comité de ville. Polykhaïev.* »
- « *Ils sont devenus fous, là-bas ? Polykhaïev.* »
- « *Ne m'empêchez pas de travailler. Polykhaïev.* »
- « *Je ne suis pas votre veilleur de nuit. Polykhaïev.* »
- « *L'hôtel est à nous, point. Polykhaïev.* »
- « *Je connais vos trucs. Polykhaïev.* »
- « *Vous n'aurez ni les lits ni les lavabos. Polykhaïev.* »

Cette série-là fut commandée en triple exemplaire. La lutte s'annonçait longue, et le perspicace directeur avait de bonnes raisons de craindre de ne pas s'en sortir avec un seul jeu de tampons.

L'assortiment commandé ensuite était à usage interne :

- « *Demandez à Sierna Mikhaïlovna. Polykhaïev.* »
- « *Ne me racontez pas de blagues. Polykhaïev.* »
- « *Qui veut aller loin ménage sa monture. Polykhaïev.* »
- « *Allez au diable, tous autant que vous êtes ! Polykhaïev.* »

La pensée créatrice du directeur s'étendit bien sûr au-delà des seules considérations administratives. Homme de vues larges, il ne pouvait négliger les questions politiques du moment. Il passa commande d'un superbe tampon universel qui demanda quelques

journées de travail. C'était une admirable pensée en caoutchouc, dont Polykhaïev pouvait se servir en toutes circonstances. Outre le fait qu'elle lui permettait de réagir avec promptitude aux événements, elle l'affranchissait de la nécessité de se creuser à chaque fois la tête de façon éreintante. Le timbre était si bien conçu qu'il suffisait de remplir les espaces laissés libres pour obtenir une décision en rapport avec l'ordre du jour :

En réponse à

nous, Herculéens, répondrons comme un seul homme par :

a) l'amélioration de la qualité de notre correspondance de travail ;

b) l'accroissement de notre productivité ;

c) le renforcement de la lutte contre le bureaucratisme, la paperasserie, le favoritisme et la flatterie ;

d) la liquidation de l'absentéisme et des fêtes personnelles ;

e) la diminution des dépenses en calendriers et en portraits ;

f) la croissance générale de l'activité syndicale ;

g) le refus de fêter Noël, Pâques, la Pentecôte, , l'Annonciation, l'Épiphanie, le Kourban-Baïram, le Yom-Kippour, le Ramadan, la fête de Pourim et autres fêtes religieuses ;

h) une lutte sans merci contre l'idiotie, le houliganisme, l'ivrognerie, l'anonymat fuyard, le manque de colonne vertébrale et le déviationnisme pérévierzévien ;

i) l'adhésion de tous, sans exception, à l'association « À bas la routine des tréteaux d'opéra ! »

j) la conversion de tous au soja ;

k) Le passage intégral, dans les écritures d'« Hercule », à l'alphabet latin ; ainsi que par tout ce qui s'avèrera nécessaire par la suite.

L'espace laissé en pointillés, Polykhaïev le complétait lui-même en fonction des besoins correspondant aux exigences de l'heure.

Peu à peu, Polykhaïev s'enticha du procédé et se mit à faire fonctionner de plus en plus souvent sa formule universelle de décision. Il en arriva à l'utiliser pour répondre aux attaques, aux manigances, aux sorties et aux esclandres de ses propres employés.

Ainsi : « En réponse aux exigences impudentes du comptable Kukuschkind qui a réclamé le paiement de ses heures supplémentaires, nous répondrons... ». Ou bien : « En réponse aux misérables manigances et aux viles attaques de l'employé Borissokhliebski qui a demandé un congé extraordinaire, nous répondrons... », et ainsi de suite.

Il fallait toujours répondre aussitôt par l'amélioration, l'accroissement, le renforcement, la liquidation, la diminution, la croissance générale, le refus de, une lutte sans merci, l'adhésion de tous, la conversion de tous, le passage intégral, ainsi que tout ce qui s'avèrerait nécessaire par la suite.

Et c'est seulement après avoir tancé de la sorte Kukuschkind et Borissokhliebski que le directeur appliquait le petit tampon « Adresser un blâme. Polykhaïev. », ou « Envoyer à la périphérie. Polykhaïev. »

Certains Herculéens s'affligèrent après leur première rencontre avec la décision en caoutchouc. L'abondance des points de la liste leur faisait peur. Ils étaient notamment troublés par ceux relatifs à l'alphabet latin et à l'adhésion de tous, sans exception, à l'association « À bas la routine des tréteaux d'opéra ! » Tout prit cependant une bonne

tournure. Il est vrai que Skoumbriévitch fit des moulinets et organisa, en plus de cette association, le cercle « À bas *La Khovanchtchina* ! », mais ce fut tout.

Et tandis que le murmure des voix, tel un bourdonnement de ventilateur, se faisait entendre derrière la porte de Polykhaïev, Sierna Mikhaïlovna s'activait. La planche aux tampons rangés par ordre croissant, du plus petit – « *Pas d'objections. Polykhaïev.* » – au plus grand – le tampon universel –, évoquait l'instrument de musique de cirque compliqué sur lequel le clown blanc avec un soleil peint sur les reins joue avec des baguettes la sérénade de Braga. La secrétaire prenait le timbre approximativement adéquat et apposait le cachet sur le document qu'elle tenait. Elle utilisait grandement le tampon portant l'avertissement : « Qui veut aller loin ménage sa monture. Polykhaïev. », se souvenant que c'était le préféré du directeur.

Le travail avançait sans prendre de retard. Le caoutchouc remplaçait parfaitement l'homme. Le Polykhaïev de caoutchouc ne le cédait en rien au Polykhaïev en chair et en os.

« Hercule » était déjà désert, seules les femmes de ménage aux pieds nus trébalaient leurs seaux sales le long des couloirs, la dernière dactylo était partie après être restée une heure après son travail afin de copier pour elle-même les vers du poète léssiéline : « Traînant des nattes dorées remplies de vers, j'ai envie de vous dire des choses tendres », Sierna Mikhaïlovna, lasse d'attendre, s'était levée et s'était mise, avant de sortir, à se masser les paupières de ses doigts froids, lorsque la porte du cabinet de Polykhaïev trembla, s'ouvrit, livrant passage à Ostap Bender qui sortit lentement de la pièce. Il jeta un regard ensommeillé à Sierna Mikhaïlovna et s'en alla en brandissant une chemise jaune à lacets de bottines. Polykhaïev émergea à sa suite de l'ombre vivifiante des palmiers et des sycomores. Sierna regarda son éminent ami et se laissa tomber sans bruit sur le coussin carré qui atténuait la dureté de sa chaise. Heureusement que les autres employés étaient déjà partis et ne pouvaient pas voir leur chef à cet instant ! Comme un petit oiseau dans un arbre, une larme de diamant siégeait dans sa moustache. Polykhaïev clignait de l'œil avec une rapidité étonnante et se frottait les mains avec autant d'énergie que s'il avait voulu allumer un feu par friction, procédé employé par les sauvages en Océanie. Il courut derrière Ostap, courbant le dos et souriant de façon honteuse.

« Que va-t-il se passer ? bredouillait-il en rattrapant Ostap tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Je ne suis pas fichu, tout de même ? Eh bien, dites-le moi, cher ami, trésor, je ne suis pas fichu ? Je n'ai pas à m'inquiéter ? »

Il aurait voulu ajouter qu'il avait une femme, des enfants, Sierna, des enfants de Sierna et d'une autre femme encore qui habitait à Rostov-sur-le-Don, mais son gosier s'y refusa et il se tut.

Jappant lamentablement, il accompagna Ostap jusqu'au vestibule. Dans le bâtiment vide, ils rencontrèrent seulement deux personnes. Iégor Skoumbriévitch se tenait au bout du couloir. En voyant le Grand Combinateur, il porta la main à sa mâchoire et se recula dans une niche du mur. En bas, au pied de l'escalier, posté derrière la jeune fille en marbre tenant son flambeau électrique, le comptable Berlaga épiait. Il s'inclina servilement devant Ostap et dit même : « Bonjour », mais Ostap ne répondit pas au salut du vice-roi.

Tout près de la sortie, Polykhaïev attrapa Ostap par la manche et balbutia :

— Je ne vous ai rien caché. Parole d'honneur ! Je n'ai pas à m'inquiéter ? Vraiment ?

— Seul l'homme ayant une police d'assurance n'a pas à s'inquiéter, répondit Ostap sans ralentir l'allure. N'importe quel agent d'assurance sur la vie vous le dira. En ce qui me concerne, je n'ai plus besoin de vous. Il est en revanche probable que l'État, lui, s'intéressera bientôt à vous.

Notice synthétique

Rappel : Sierna Mikhaïlovna est la secrétaire du directeur Polykhaïev – qui couche avec son patron, comme on nous l'a aimablement précisé au chapitre 14. Sierna veut dire : chamois. A. Préchat l'appelle Gazelle, la traduction anglaise que je consulte donne dans l'Impala. Un chamois femelle étant une chèvre, je garde Sierna... La « salle aux palmiers » est l'ancien jardin d'hiver de l'hôtel abritant désormais la société : chapitre 11.

Quelle issue trouver à ce résultat ? Je ne peux pas traduire autrement cette langue de caoutchouc bureaucratique.

Je rappelle ce qui se trouvait dans la notice du chapitre 11 : À propos de l'étrange société "Fer-blanc et bacon" : A. Préchat fait l'hypothèse d'une coquille administrative, le vrai nom de l'ancienne société étant plus vraisemblablement : "Fer-blanc et béton", les deux mots ne différant, en russe, que d'une lettre... Rappelons aussi que Polykhaïev se bagarre avec le Comité de ville (équivalent d'une municipalité) qui prétend lui faire vider les lieux.

J'ai traduit par « fêtes personnelles » ce qu'on rend souvent par « anniversaires », alors qu'il s'agit de la fête du Saint correspondant au prénom...

Calendriers et portraits : I. Chtcheglov juge qu'il s'agit des calendriers correspondant à la semaine mobile de cinq jours déjà signalée au chapitre 8. Les portraits sont ceux des dirigeants, dont le culte a commencé.

À propos du h) : Valérian Péréviersev (1882-1968), critique littéraire de renom, lui-même critiqué, avec son école, autour de 1930 pour son utilisation de méthodes sociologiques « bourgeoises » dans l'analyse des œuvres de Gogol et de Dostoïevski (eux-mêmes en disgrâce). L'« absence de colonne vertébrale » stigmatise le « libéralisme » et l'« absence de conscience de classe vraiment nette », suivant les expressions de l'époque (note d'I. Chtcheglov).

Le i) renvoie à une campagne très active en 1930 — et sans aucun résultat — pour remplacer le répertoire classique par des œuvres soviétiques (note d'I. Chtcheglov).

La campagne pour le soja, à nouveau mentionnée au j), a été mentionnée dans la notice du chapitre 1...

À propos du paragraphe k) : il s'agit selon I. Chtcheglov d'une plaisanterie d'époque, la latinisation de l'alphabet concernant les peuplades musulmanes de l'URSS qui utilisaient jusqu'alors l'alphabet arabe, dans le but évident de les rendre incapables de lire le Coran et de les désislamiser. La correspondance administrative, les manuels scolaires tatars, ouzbeks et azéris restèrent en alphabet latin de 1927 à 1930, après quoi on généralisa l'alphabet cyrillique pour tous (comme en Moldavie après l'annexion). (Toutes ces notes historiques ont été trouvées chez Alain Préchac)

« À bas La Khovanchtchina ! » : cet opéra est, après Boris Godounov, le plus célèbre de Moussorgski. Toujours la table rase... Le suffixe « chtchina » est classique en russe pour substantiver une tendance. On a rencontré naguère l'« Oblomovchtchina ». Le suffixe était utilisé de façon péjorative, après la révolution, pour décrier d'anciennes tendances. Cela put s'appliquer par la suite à certaines horreurs : on parla ainsi de « Léjovchtchina » pour désigner le règne éphémère du « nain sanglant »...

https://fr.wikipedia.org/wiki/La_Khovanchtchina

La sérénade de Braga a été évoquée par Tchékhov dans Le moine noir. Également par Tourguéniev, d'après A. Préchac, mais je ne sais pas où.

Les vers de léssiénine : c'est la transcription exacte du nom du poète « Essénine ». Les vers cités, au début desquels les auteurs ont, j'ignore pourquoi, substitué le verbe « traîner » au verbe originel, « étendre », sont deux vers du poème de 1920 La confession d'un voyou.

La chemise jaune à lacets de bottines, nous commençons à la connaître. Pas Sierna Mikhaïlovna, qui doit suivre Ostap du regard. D'où mon choix de l'article indéfini...

Le ton de la dernière réponse d'Ostap est menaçant comme celui d'un homme de la Tchéka (le pastiche était déjà là quand Balaganov répondait, renfrogné : « Pourquoi faire ? » à Berlaga qui demandait à prévenir chez lui). Ostap Bender joue le rôle d'un justicier légaliste (note due à A. Préchac).

Chapitre 20

Le capitaine danse le tango

Dans une petite buvette d'eaux minérales artificielles, sur l'enseigne de laquelle étaient peints des siphons bleus, Balaganov et Panikovski étaient assis à une petite table blanche. Le Délégué général aux sabots mâchait un cornet à la crème en faisant attention à ce que ladite crème ne s'écoulât pas par l'autre extrémité du cornet. Il accompagnait cette divine provende d'eau de Seltz parfumée d'un sirop vert appelé *Foin frais*. Le coursier, lui, buvait un kéfir excellent pour la santé. Six petites bouteilles s'alignaient déjà devant lui, et il secouait la septième pour faire couler le liquide épais dans son verre. À leur office, la nouvelle secrétaire avait ce jour-là payé les salaires fixés par Bender, et les deux amis savouraient la fraîcheur émanant des dalles italiennes de la buvette, de la glacière servant de coffre-fort où l'on entreposait le fromage de brebis frais, des cylindres noircis contenant l'eau gazeuse et du comptoir de marbre. Un morceau de glace avait glissé hors du coffre-fort et restait par terre, de l'eau en suintait. C'était agréable à voir après le pénible spectacle qu'offrait la rue avec ses ombres courtes, ses passants accablés de chaleur et ses chiens crevant de soif.

« Tchernomorsk est vraiment une belle ville ! dit Panikovski en se léchant les babines. Le kéfir est très bon pour le cœur. »

Cette annonce amusa étrangement Balaganov qui commit l'imprudance de presser son cornet, dont sortit un épais saucisson de crème que le Délégué eut à peine le temps de rattraper au vol.

— Vous savez, Choura, reprit Panikovski, j'ai un peu perdu confiance en Bender. Ce qu'il fait... quelque chose ne va pas.

— Allons, allons ! dit Balaganov d'une voix menaçante. On ne t'a rien demandé.

— Non, sérieusement. J'ai le plus grand respect pour Ostap Ibrahimovitch : quel homme ! Fount lui-même – vous connaissez le respect que j'ai pour Fount – a dit que Bender était une tête. Mais je vais vous dire, Choura : Fount est un âne ! Ma parole, en voilà un imbécile ! Un être pitoyable, une nullité ! Je n'ai rien contre Bender, mais il y a un truc qui ne me plaît pas. Choura, je vais vous parler comme à un frère.

Depuis son dernier entretien avec un inspecteur-adjoint de la police judiciaire, personne ne s'était adressé à Balaganov comme à un frère. Il fut donc content d'entendre le coursier parler ainsi, et lui permit imprudemment de poursuivre.

— Vous savez, Choura, chuchota Panikovski, j'ai le plus grand respect pour Bender, mais je dois vous le dire : Bender est un âne ! Un être pitoyable, ma parole, une nullité !

— Tut-tut ! l'avertit Balaganov.

— Pourquoi faire tut-tut ? Avez-vous seulement pensé à quoi il dépense notre argent ? Voyons, souvenez-vous ! À quoi nous sert ce stupide bureau ? Que de dépenses ! Fount à lui tout seul nous coûte cent vingt roubles. Et la secrétaire ! Et il est encore arrivé deux types, je les ai vus recevoir leur paye aujourd'hui, ils sont sur le bordereau. Des adolescents que le bureau de placement nous envoie ! À quoi tout cela rime-t-il ? Il dit que c'est pour la légalité. Je n'en ai rien à fiche, de la légalité, si elle coûte autant. Et les bois de cerf à soixante-cinq roubles ! Et l'encrier ! Et toutes ces perforatrices !

Panikovski déboutonna sa veste, et le plastron à cinquante kopecks attaché au cou du violateur de la convention remonta en s'enroulant comme un rouleau de parchemin. Mais Panikovski, dans son emportement, ne s'en aperçut pas.

— Oui, Choura. Nos appointements à tous les deux sont misérables, tandis que lui nage dans le luxe. Et pour quoi faire, ce voyage au Caucase, dites-moi ? Il parle de voyage d'affaires. Je n'en crois rien ! Panikovski n'est pas obligé de croire tout ce qu'on lui raconte ! Et moi j'ai couru au port lui prendre un billet. Un billet de première classe, notez bien. Ce gandin de la Néva ne saurait voyager en deuxième classe ! Voilà où passent nos dix mille roubles ! Il passe des appels sur l'interurbain, expédie des télégrammes express dans le monde entier. Vous savez ce que ça coûte, un express ? Quarante kopecks le mot. Et je dois me priver du kéfir que ma santé réclame. Je suis un vieil homme malade. Je vous le dis carrément : Bender, ce n'est pas une tête.

— Vous poussez un peu, rétorqua Balaganov, un peu ébranlé. C'est tout de même Bender qui a fait de vous un homme. Rappelez-vous Arbatov, lorsque vous couriez avec votre oie. Tandis que maintenant, vous avez un travail, vous recevez un salaire, vous êtes un membre de la société.

— Je ne veux pas être un membre de la société ! déclara brusquement Panikovski, qui ajouta en baissant la voix : votre Bender est un idiot. Il s'est lancé dans ces recherches stupides alors que l'argent est là, il suffit de le prendre.

Alors, sans plus penser à son chef bien-aimé, le Délégué général aux sabots se rapprocha de Panikovski. Celui-ci, ne cessant de rabattre le plastron indocile, raconta à Balaganov la très dangereuse expérience qu'il avait faite à ses risques et périls.

Le jour où le Grand Combinateur et Balaganov avaient couru après Skoumbriévitch, Panikovski avait, de son propre chef, laissé l'office au vieux Fount et s'était introduit dans la chambre de Koreïko en profitant de l'absence de ce dernier, et avait minutieusement inspecté la pièce. Bien sûr, il n'y avait pas trouvé d'argent, mais il avait découvert quelque chose de plus intéressant : des poids, de très gros poids noirs, chacun pesant à peu près un *poud* et demi.

— Je vais vous parler comme à un frère, Choura. J'ai découvert le secret de ces poids.

Panikovski attrapa enfin la queue remuante de son plastron, l'attacha à un bouton de son pantalon et jeta un regard triomphant à Balaganov.

— Je ne vois pas quel secret il peut bien y avoir, dit avec de la déception dans la voix le Délégué général aux sabots. Des poids classiques pour faire de la culture physique.

— Vous savez, Choura, quel respect j'ai pour vous, commença à s'emporter Panikovski, mais vous êtes un âne. Ces poids sont en or ! Vous entendez ? En or pur ! Chacun pèse un *poud* et demi. Trois *pouds* d'or pur. Je l'ai compris tout de suite, cela m'a fait comme un choc. Je me tenais devant ces poids en riant comme un malade. Quel gremlin, ce Koreïko ! Il a fait fondre de l'or et l'a coulé sous forme de poids qu'il a peints en noir en s'imaginant que personne n'y verrait rien. Je vous le dis comme à un frère, Choura, croyez-vous que je vous aurais parlé de ce secret si j'avais pu emporter seul les poids ? Mais je suis un vieil homme malade, et les poids sont lourds. Et je le partage avec vous comme avec un frère. Je ne suis pas Bender. Je suis honnête !

— Et s'ils n'étaient pas en or ? demanda le fils préféré du lieutenant Schmidt, souhaitant vivement que Panikovski dissipât ses doutes au plus vite.

— Et en quoi seraient-ils, à votre avis ? ironisa le violeur de la convention.

— Oui, dit Balaganov avec des clins d'œil agitant ses cils roux, à présent tout est clair. Dites donc, un vieux comme vous qui trouve tout ça ! Et il y a en effet quelque chose qui cloche avec Bender : il écrit, il part en voyage... Nous lui donnerons tout de même sa part, équitablement, d'accord ?

— En quel honneur ? répliqua Panikovski. Tout est à nous ! Nous allons maintenant vivre de belle façon, Choura. Je me ferai poser des dents en or et me marierai, ma parole, je me marierai, parole d'honneur !

Il fut décidé de confisquer sans délai les précieux poids.

— Payez le kéfir, Choura, dit Panikovski. Nous ferons les comptes plus tard.

Les conspirateurs sortirent de la buvette et se mirent à tourner en ville, aveuglés par le soleil. Ils étaient dévorés d'impatience. Ils firent de longues haltes sur les ponts où, le ventre appuyé au parapet, ils regardaient avec indifférence en bas, contemplant les toits des maisons, les rues descendant vers le port, empruntées par les camions avec des précautions de chevaux. Les gras moineaux du port donnaient des coups de bec sur les pavés, épiés depuis tous les porches par des chats pouilleux. Au-delà des toitures rouillées, des oriels et des antennes de radio, on apercevait l'eau bleutée, une petite vedette lancée à toute allure et la cheminée jaune d'un vapeur, marquée d'une grosse lettre rouge.

Panikovski relevait de temps en temps la tête et se lançait dans des calculs. Il convertissait les pouds en kilogrammes et les kilogrammes en très anciens zolotniki, et il obtenait à chaque fois un chiffre si séduisant que le violeur de la convention en poussait même de petits cris.

À plus de dix heures du soir, les frères de lait, donnant de la bande sous le poids de leur charge, se dirigeaient vers la succursale de stockage des cornes et des sabots. Le ventre en avant, Panikovski portait son fardeau à deux mains en haletant de joie. Il faisait de fréquentes haltes, posait le poids sur le trottoir et marmonnait : « Je vais me marier ! Parole d'honneur, parole de gentilhomme, je vais me marier ! » Solide gaillard, Balaganov portait son poids sur l'épaule. Il arrivait à Panikovski de ne pas pouvoir tourner au coin de

la rue, entraîné qu'il était en avant par l'inertie. De sa main libre, Balaganov le retenait alors par le collet et le mettait dans la bonne direction.

Ils s'arrêtèrent à la porte de leur office.

— Nous allons en scier ce soir un petit morceau, dit Panikovski d'un air soucieux, et demain matin nous le vendrons. Je connais un horloger, monsieur Biberham. Il nous en donnera un juste prix. Pas comme au Tchernotorg, où l'on ne nous donnera jamais un juste prix.

Mais à ce moment, les conspirateurs aperçurent de la lumière sortant de dessous les rideaux verts du bureau.

Qui cela peut-il être, à une heure pareille ? s'étonna Balaganov qui se pencha pour regarder par le trou de la serrure.

Ostap Bender était assis à sa table de travail, éclairée latéralement par la forte lueur d'une lampe de bureau, en train d'écrire fiévreusement.

— Un écrivain ! dit Balaganov, s'esclaffant et cédant la place devant la serrure à Panikovski.

— Bien sûr, fit Panikovski après avoir regardé tout son soûl, il écrit encore. Ma parole, ce pitoyable individu me fait rire. Mais où allons-nous scier notre or, à présent ?

Et, discutant avec animation de la nécessité de vendre le lendemain matin à l'horloger deux petits morceaux d'or, pour commencer, les frères de lait reprirent leur chargement et s'en allèrent dans l'obscurité.

Cependant, le Grand Combinateur finissait de rédiger sa biographie d'Alexandre Ivanovitch Koreïko. Les couvercles de bronze des cinq petites izbas constituant l'encrier *Face au village* avaient été retirés. Ostap ne regardait pas où il trempait sa plume, bougeait sur sa chaise et, sous la table, ses pieds faisaient du bruit sur le plancher.

Il avait le visage épuisé d'un joueur de cartes ayant perdu durant toute la nuit et voyant à l'aube la chance tourner. Toute la nuit, les banques ne se sont pas accordées et la carte attendue n'est pas venue. Le joueur a changé de table, s'est efforcé de ruser avec le sort et de trouver l'endroit favorable. Mais la carte n'est pas sortie. Il a commencé à serrer, c'est-à-dire à faire apparaître une autre carte très lentement derrière la première, il a posé sa carte au bord de la table pour la regarder par en-dessous, il en a pris deux ensemble, le dos sur le dessus et les a ouvertes ensemble comme un livre, bref, il a fait tout ce que font les gens qui n'ont pas de chance au chemin de fer. Mais en vain. Il a surtout eu entre les mains des figures : des valets aux moustaches en pinceaux, des dames humant des fleurs en papier et des rois aux barbes de concierges. Très souvent des dix rouges ou noirs, également. Bref, des mains sans valeurs, celles qu'on nomme officiellement *baccara*, et officieusement *bac*, ou *gras*. Et c'est seulement au moment où les lustres jaunissent et s'éteignent, alors que les malchanceux aux cols fripés ronflent ou s'étranglent de sanglots sur leurs chaises sous l'écriteau *Défense de dormir*, que survient le miracle. Les banques se mettent soudain à s'accorder, les détestables figures et les odieux dix disparaissent, les huit et les neuf arrivent en nombre. Le joueur n'arpeute plus la salle, ne presse plus la carte, ne la regarde plus par en-dessous. Il sent qu'il a une bonne main. Et déjà les habitués se massent derrière le chanceux, lui tirent l'épaule et

chuchote avec obséquiosité : « Oncle Ioura, donnez-moi trois roubles. » Mais lui, pâle et fier, retourne les cartes et, tandis que résonnent les cris : « Il y a des places libres à la table neuf » et « C'est cinquante kopecks, les amateurs ! », étrié ses partenaires. Et la table verte réglée de lignes et de courbes blanches lui apparaît maintenant gaie et souriante comme un terrain de football.

Ostap n'avait plus de doutes. On était à un tournant du jeu.

Tout ce qui était obscur devenait clair. La foule de gens avec des moustaches en pinceaux ou des barbes royales qu'Ostap avait dû rencontrer, et qui avaient laissé leur trace dans la chemise jaune aux lacets de bottines, ces gens étaient soudain tombés de côté, tandis qu'apparaissait au premier plan, écrasant tout le reste, une trogne aux yeux blancs, aux sourcils de blé et aux profonds plis de caporal sur les joues.

Ostap mit un point final, sécha la biographie à l'aide d'un presse-papier dont la poignée était un ourson en argent et se mit à coudre les documents, en homme aimant l'ordre dans les affaires. Il admira une dernière fois les documents bien défroissés, dépositions, télégrammes et renseignements divers. La chemise contenait même des photos et des bordereaux venant de livres de comptes. La vie entière d'Alexandre Ivanovitch Koréïko s'y trouvait, en compagnie des palmiers, des jeunes filles, de la mer d'un bleu profond, du bateau blanc, des express bleus, d'une automobile miroitante et de Rio de Janeiro au fond de sa baie, la ville féérique où vivent les bons mulâtres et où presque tous les citoyens portent des pantalons blancs. Le Grand Combinateur avait enfin trouvé l'individu dont il avait rêvé toute sa vie.

« Quand je pense qu'il n'y a personne capable d'apprécier le travail titanesque que j'ai effectué, regretta Ostap en se levant et en lançant l'épaisse chemise. Balaganov est bien gentil, mais il est bête. Panikovski n'est qu'un vieux chamailleux. Et Kozlewicz un ange sans ailes. Encore maintenant, il est convaincu que nous collectons les cornes et les sabots pour les besoins de l'industrie des fume-cigarettes. Où sont mes amis, mes femmes, mes enfants ? Je n'ai plus qu'à espérer que l'honorable Alexandre Ivanovitch saura estimer mon grand labeur et qu'il me donnera cinq cent mille roubles vu ma pauvreté. D'ailleurs non ! À présent, je ne veux rien en-dessous du million, sans quoi les mulâtres n'auront pas de respect pour moi. »

Ostap se leva de son bureau, prit la chemise renforcée contenant son remarquable dossier et se mit à arpenter d'un air pensif l'office désert, contournant la machine à écrire à l'accent turc et le composteur de chemin de fer, sa tête effleurant presque les bois de cerf. La cicatrice blanche sur la gorge d'Ostap avait viré au rose. Les mouvements du Grand Combinateur commencèrent peu à peu à se ralentir et ses pieds se mirent, dans les souliers rouges achetés un jour à un marin grec, à glisser silencieusement sur le plancher. Insensiblement, il commença à partir sur le côté. Sa main droite serrait tendrement la chemise contre sa poitrine comme elle l'eût fait d'une jeune fille, tandis qu'il allongeait le bras gauche. Le grincement colophoné de la Roue de la Fortune se faisait distinctement entendre au-dessus de la ville. C'était un léger son harmonieux qui se transforma brusquement en un chœur de violons mezzo voce... Et tous les objets se trouvant à l'intérieur de la succursale de Tchernomorsk de l'Office arbatovien pour le stockage des cornes et des sabots durent reprendre la mélodie depuis longtemps oubliée.

Le samovar commença le premier. Un charbon ardent en tomba soudain, glissant sur son plateau. Et le samovar se mit à fredonner :

Sous le ciel brûlant de l'Argentine,
Où le ciel est si bleu au Midi...

Le Grand Combinateur dansait le tango. Son visage montrait son profil de médaille. Il mettait un genou à terre, se relevait aussitôt, se retournait pour avancer de nouveau en glissant avec aisance. Les pans invisibles de son habit s'envolaient aux brusques virages effectués.

Déjà, la machine à écrire à l'accent turc reprenait la mélodie :

... Où le cièl èst si bèau au Midi,
Où lès fèmmès, commè sur un tablèau...

Et le composteur pataud en fonte, qui en avait vu d'autres, soupirait sourdement à propos des temps révolus :

Où les femmes, comme sur un tableau,
Dansent toutes le tango.

Ostap dansait le tango classique de province que présentaient vingt ans plus tôt les théâtres de variétés, à l'époque où le comptable Berlaga portait son premier chapeau melon, où Skoumbriévitch travaillait au bureau du Gouverneur de la ville, où Polykhaïev passait l'examen pour obtenir le premier grade civil et où le président-pour-la-prison Fount, tout juste septuagénaire et encore alerte, était assis au café « La Floride » en compagnie des autres gilets de piqué, et commentait l'effrayante fermeture du détroit des Dardanelles liée à la guerre italo-turque. Et les gilets de piqués, ayant encore en ce temps-là le teint vermeil et les joues lisses, passaient en revue les acteurs politiques de l'époque. « Enver Pacha est une tête. Yuan Shikai est une tête. Pourichkiévitch est tout de même aussi une tête ! » disaient-ils. Et ils affirmaient déjà que Briand était une tête, car il était déjà ministre.

Ostap dansait. Au-dessus de sa tête, des palmes crépitaient et des oiseaux multicolores voletaient. Des paquebots frottaient leurs coques aux débarcadères de Rio de Janeiro. Des marchands brésiliens débrouillards pratiquaient ouvertement le dumping sur le café, et, dans les restaurants en plein air, les jeunes gens du lieu savouraient des boissons alcoolisées.

« C'est moi qui vais commander la parade ! » s'exclama le Grand Combinateur.

Ayant éteint la lumière, il quitta la pièce et prit le plus court chemin pour rejoindre la rue de la Petite Tangente. Les pâles branches de compas des projecteurs s'écartaient dans le ciel, descendaient, découpant soudain un pan de maison, révélant un balcon ou une galerie vitrée arnaoute et y dénichant un couple figé par la surprise. Deux petits chars aux tourelles rondes comme des chapeaux de champignons tournèrent le coin de la rue

et vinrent à la rencontre d'Ostap, se dandinant et faisant crisser leurs chenilles. Un cavalier, penché sur sa selle, demandait aux passants comment se rendre au Vieux Marché. Plus loin, de l'artillerie en déplacement arrêta Ostap, lui barrant la route. Il lui fallut passer entre deux batteries. En un autre endroit, des miliciens clouaient en hâte au portail d'une maison un écriteau portant l'inscription en lettres noires : « Abri antigaz ».

Ostap se dépêchait. Il était sur la lancée du tango argentin. Sans faire attention à personne, il entra dans le bâtiment qu'habitait Koreïko et frappa à la porte qui ne lui était pas inconnue.

— Qui est là ? demanda la voix du millionnaire clandestin.

— Télégramme ! répondit le Grand Combinateur avec un clin d'œil aux ténèbres.

La porte s'ouvrit et il entra, accrochant le chambranle avec la chemise renforcée.

À l'aube, le Délégué général et le coursier se trouvaient dans un ravin éloigné de la ville.

Ils sciaient les poids. Ils avaient le nez couvert de poussière de fonte. Le plastron gisait dans l'herbe. Panikovski l'avait enlevé : il le gênait pour travailler. Le violeur de la convention avait étendu sous les poids une page de journal pour ne pas laisser se perdre la moindre parcelle du précieux métal.

De temps en temps, les frères de lait échangeaient un regard lourd de sens et se mettaient à scier avec un regain d'ardeur. On entendait juste, dans la paix du matin, le sifflement des spermophiles et le grincement des scies qui chauffaient.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? dit soudain Balaganov en cessant de travailler. Voilà trois heures que je scie, et pas trace d'or.

Panikovski ne répondit rien. Il avait déjà tout compris et, depuis une demi-heure, ne savait plus que pour la forme.

— Eh bien, monsieur, scions encore un peu ! dit avec enjouement Choura le rouquin.

— Bien sûr, qu'il faut scier, répondit Panikovski, s'efforçant de retarder le terrible moment de l'expiation.

Il se couvrit le visage de la main et contempla à travers ses doigts écartés le mouvement régulier du large dos de Balaganov.

— Je n'y comprends rien, dit Choura, ayant fini de scier et séparant le poids en deux moitiés de pomme. Ce n'est pas de l'or !

— Sciez, sciez encore, balbutia Panikovski.

Mais Balaganov, un hémisphère de fonte dans chaque main, se dirigeait lentement vers le violeur de la convention.

— Ne vous approchez pas de moi avec cette ferraille ! glapit Panikovski en se jetant de côté. Je vous méprise !

Mais à ce moment Choura leva la main et, gémissant sous l'effort, lança le fragment de poids sur le comploteur. Lequel, entendant le sifflement du boulet, se laissa tomber par terre.

L'empoignade entre le Délégué et le coursier fut brève. Furieux, Balaganov commença par piétiner à plaisir le plastron, avant de s'en prendre à son propriétaire. Tout en cognant, Choura répétait :

— Qui a inventé cette histoire de poids ? Qui a dilapidé l'argent de l'office ? Qui a dit du mal de Bender ?

L'aîné des fils du lieutenant Schmidt se souvint en outre de la violation de la convention de Soukhariev, ce qui valut à Panikovski quelques horions supplémentaires.

— Vous me le paierez, le plastron ! cria rageusement Panikovski en se protégeant avec ses coudes. Sachez bien que le plastron, je ne vous le pardonnerai jamais ! On n'en trouve plus, des plastrons comme celui-ci !

Pour conclure, Balaganov prit à son adversaire un porte-monnaie antédiluvien contenant trente-huit roubles.

— C'est pour ton kéfir, serpent ! dit-il.

Leur retour en ville ne fut guère joyeux.

Choura, toujours fâché, allait devant et Panikovski se traînait derrière lui en boitant et en pleurant bruyamment.

— Je suis un pauvre vieux malheureux ! sanglotait-il. Vous me le paierez, le plastron. Rendez-moi mon argent.

— Ne me cherche pas ! disait Choura sans se retourner. Je vais tout dire à Bender. Tête brûlée !

Notice synthétique

Nous avons déjà entendu parler des buvettes où l'on vend de l'eau minérale artificielle et où s'alignent des siphons bleus sur les étagères au chapitre 9, avant qu'un chenapan ne souffle Zossia à Koreïko pour l'emmener au cinéma.

Ostap Ibrahimovitch : l'origine prétendument turque de Bender. Voir à ce sujet le chapitre 2, notamment la notice.

Pour la légalité : l'emploi des jeunes chômeurs était une obligation légale des entreprises (note d'A. Préchac).

Panikovski n'est pas obligé de croire tout ce qu'on lui raconte : voir la notice du chapitre 14 sur ce type de discours à la troisième personne.

Et moi j'ai couru au port... Rappel : au lieu de prendre le billet pour Ostap, Panikovski s'était soulé avec l'argent du billet !

Rappelez-vous quand vous couriez avec votre oie : à la fin du chapitre 3.

Le violateur de la convention : revenir aux chapitres 1 et 2...

Le poud faisait 16,4 kilos. Chacune des poids pèse donc environ vingt-cinq kilos. Et Koreïko a dans sa chambre cinquante kilos d'or : une fortune.

Le zolotnik (pluriel zolotniki ; de : zoloto, l'or) pesait 4,27 grammes.

Le Tchernotorg est l'agence étatique locale rachetant l'or et les pierres précieuses aux particuliers – ce commerce allant dans ce sens uniquement (d'après une note d'Alain Préchac).

La comparaison faite ici entre Ostap et un joueur de cartes reprend sur le mode parodique, et de manière plus développée, celle de Tolstoï dans Guerre et Paix (3.2.34) à propos de Napoléon à Borodino. Mais on sait que la chance tourne... (d'après une note due à I. Chtcheglov)

Pour la cicatrice blanche sur la gorge d'Ostap, se reporter à la notice du chapitre 2. J'en reparlerai plus tard, en traduisant pour finir la préface des auteurs !

Comme le fait remarquer I. Chtcheglov, le personnage d'Ostap ne cesse de se modifier et s'enrichit sans cesse. Le voici à présent danseur de tango, chose très décriée en URSS à l'époque, au même titre que le charleston ou le fox-trot : « L'impérialisme le suit », avait dit Maïakovski. Ostap rappelle ici Tchitchikov, content de ses dernières acquisitions, sautiller chez le maître de police, à la fin du chapitre VII des Âmes mortes (à partir d'une note trouvée chez A. Préchac).

Les Arnaoutes est l'ancien nom des Albanais. J'en profite pour signaler cette riche étude historique sur Odessa :

https://www.persee.fr/doc/casla_1283-3878_2016_num_14_1_1132

Les manœuvres militaires évoquées vers la fin du chapitre sont assez étonnantes. Voir à ce sujet la notice du chapitre 23.

Koreïko peut sembler naïf d'ouvrir ainsi sa porte, mais I. Chtcheglov signale qu'il n'a guère le choix : le procédé est souvent employé par la milice ou le GPU (reprenant là d'anciennes ruses de l'ancien régime), et ne pas ouvrir peut signifier qu'on a quelque chose à se reprocher...

La convention de Soukhariev : « *Et voici qu'enfin, au début du printemps 1928, presque tous les enfants connus du lieutenant Schmidt se réunirent dans une taverne de Moscou, près de la tour Soukhariev.* » (extrait du chapitre 2)

Chapitre 21

La fin du « Faubourg aux corbeaux »

Varvara Ptibourdoukova était heureuse. Assise à une table ronde, elle faisait du regard le tour de son ménage. La pièce occupée par les Ptibourdoukov était pleine de meubles, si bien qu'il ne s'y trouvait presque pas d'espace libre. Mais cette surface libre restante suffisait à son bonheur. La lampe projetait sa lumière par la fenêtre, derrière laquelle, telle une broche de dame, tremblait une petite branche verte. Des gâteaux secs, des bonbons et une boîte de conserve ronde contenant du sandre mariné se trouvaient sur la table. La bouilloire électrique attrapait sur sa surface incurvée tout le bien-être douillet du nid ptibourdoukovien. S'y reflétaient le lit, les rideaux blancs et la table de nuit. Ainsi que Ptibourdoukov lui-même, assis en face de sa femme dans son pyjama bleu foncé à cordons. Lui aussi était heureux. Rejetant à travers sa moustache la fumée de sa cigarette, il découpait avec une scie, dans du contreplaqué, un modèle réduit de toilettes pour datcha. C'était un travail minutieux. Il fallait impérativement découper les murs, poser le toit en pente, mettre l'équipement intérieur, ménager une petite fenêtre vitrée et adjoindre à la porte un minuscule crochet. Ptibourdoukov travaillait avec passion ; il tenait le découpage sur bois pour le meilleur des délassements.

Son travail achevé, l'ingénieur eut un rire de satisfaction, donna une tape au dos chaud et dodu de sa femme et approcha de lui la boîte contenant le sandre. Mais à ce moment ils entendirent un gros coup frappé à la porte, la lampe tremblota et la bouilloire remua un peu sur son support de fils de fer.

— Qui cela peut-il être, si tard ? dit Ptibourdoukov en allant ouvrir la porte.

Vassisouali Lokhankine se tenait dans l'escalier. Il était enveloppé jusqu'à la barbe dans une couverture blanche de Marseille en-dessous de laquelle se montraient ses jambes poilues. Il serrait contre sa poitrine *L'homme et la femme*, fort volume doré comme une icône. Les yeux de Vassisouali erraient en tous sens.

— Entrez, je vous en prie, dit l'ingénieur stupéfait en faisant un pas en arrière. Varvara, que se passe-t-il ?

— Je suis venu m'installer définitivement chez vous, répondit Lokhankine d'un iambe sépulcral. J'espère que vous m'accorderez l'asile.

— Quel asile ? dit Ptibourdoukov en devenant écarlate. Que désirez-vous, Vassisouali Andreïevitch ?

Varvara accourut sur le palier.

— Sachouk ! Regarde, il est tout nu ! cria-t-elle. Qu'est-il arrivé, Vassisouali ? Mais entre donc, entrez.

Lokhankine, pieds nus, franchit le seuil et se mit à déambuler dans la pièce en marmonnant : « Malheur, malheur ». Du bout de sa couverture, il envoya tout de suite valdinguer le délicat travail de menuiserie de Ptibourdoukov. L'ingénieur se mit dans un coin avec le sentiment que tout cela ne présageait rien de bon.

— De quel malheur parles-tu ? s'enquit Varvara. Pourquoi n'as-tu sur toi qu'une couverture ?

— Je suis venu m'installer définitivement chez vous, répéta Lokhankine d'une voix bovine.

De son talon jaune, il battait anxieusement du tambour sur le parquet propre et ciré.

— Qu'est-ce que c'est que ces idioties ? dit Varvara en s'emportant contre son ex-mari. Rentre chez toi et dors un bon coup. Va-t-en ! Rentre chez toi !

— Je n'ai plus de chez moi, dit Vassisouali en continuant à trembler. Tout a brûlé, de fond en comble. Un incendie, c'est un incendie qui m'a poussé à venir ici. J'ai seulement réussi à sauver la couverture et ce livre, mon livre favori. Mais, puisque vous vous montrez si cruel avec moi, je m'en vais, et je vous maudis.

Chancelant douloureusement, il se dirigea vers la porte. Mais Varvara et son mari le retinrent. Ils lui demandèrent pardon en lui disant qu'ils n'avaient pas saisi, au début, ce qui s'était passé, et se mirent à lui venir en aide. Un complet tout neuf de Ptibourdoukov fut tiré de l'armoire, ainsi que du linge et des chaussures.

Pendant que Lokhankine s'habillait, les époux se concertaient dans le couloir.

— Où l'installer ? chuchota Varvara. Nous n'avons qu'une pièce, il ne peut pas dormir chez nous.

— Tu me surprends, dit l'ingénieur au grand cœur. Un homme est dans le malheur et tu ne penses qu'à ton confort.

Lorsque les époux revinrent dans la pièce, le sinistré s'était mis à table et mangeait le sandre mariné à même la boîte de conserve. En outre, deux tomes de *La résistance des matériaux* avaient été jetés à bas d'une étagère, à leur place trônait la dorure du volume *L'homme et la femme*.

— Est-il possible que le bâtiment ait brûlé en totalité ? demanda avec compassion Ptibourdoukov. Quelle horreur !

— Mais peut-être le fallait-il, dit Vassisouali en achevant le dîner de ses hôtes. Et si je sortais des flammes transfiguré ?

Transfiguré, non, il ne l'était pas.

Après avoir parlé et reparlé de l'évènement, le couple Ptibourdoukov se prépara pour la nuit. On étendit un matelas pour Vassisouali dans l'espace libre restant, celui qui, une heure plus tôt, permettait d'être heureux. La fenêtre fut fermée, la lumière éteinte, ce fut la nuit dans la pièce. Pendant une vingtaine de minutes, tout le monde resta couché sans rien dire, se retournant juste de temps à autre en poussant de profonds soupirs. Puis on entendit, venant du sol, le chuchotement sans fin de Lokhankine :

— Varvara ! Varvara ! Tu m'entends, Varvara ?

— Qu'est-ce que tu as ? demanda son ex-épouse, indignée.

— Pourquoi m'as-tu quitté, Varvara ?

Et, sans attendre la réponse à cette question de principe, Vassisouali se mit à pleurnicher :

— Tu es une femelle, Varvara ! Une louve ! Tu es une louve, je te méprise...

L'ingénieur restait dans son lit sans bouger, étouffant de rage et serrant les poings.

Le « Faubourg aux corbeaux » avait brûlé à minuit, au moment même où Ostap dansait le tango dans l'office désert et où les frères de lait, Balaganov et Panikovski, sortaient de la ville en ployant sous leur charge de poids en or.

La grand-mère sans famille fut le premier maillon de la longue chaîne d'incidents ayant précédé l'incendie de l'appartement numéro trois. Comme on sait, n'ayant pas confiance en l'électricité, elle utilisait une lampe à pétrole dans sa soupenette. Depuis la fessée infligée à Vassisouali Andreïevitch, il ne s'était plus rien produit d'intéressant dans l'appartement, et l'esprit inquiet du chambellan Mitritch se languissait de cette oisiveté forcée. En repensant un peu aux habitudes de la grand-mère, il s'était alarmé.

« Elle va mettre le feu à tout l'appartement, la vieille ! grommelait-il. Qu'est-ce que ça peut lui faire ? Mais moi, rien que mon piano à queue, il doit valoir deux mille roubles. »

Arrivé à cette conclusion, Mitritch se mit à assurer tous ses biens meubles contre le feu. À présent, il pouvait être tranquille et regarder avec indifférence la vieille traîner en haut chez elle la grande bonbonne trouble pleine de pétrole qu'elle serrait dans ses bras comme un enfant. Le citoyen Hygiènichvili apprit le premier la démarche prudente de

Mitritch et l'interpréta aussitôt à sa façon. Il s'approcha de Mitritch dans le corridor, l'agrippa par la poitrine et lui dit, menaçant :

« Tu as l'intention d'incendier tout l'appartement ? Tu veux toucher l'assurance ? Tu prends Hygiènichvili pour un imbécile ? Hygiènichvili comprend tout ! »

Et, le même jour, l'ardent locataire s'assura lui-même pour une grosse somme. À cette nouvelle, le « Faubourg aux corbeaux » tout entier fut saisi d'effroi. Les yeux écarquillés, Lucia Frantsevna Pferd accourut à la cuisine.

« Ils vont nous mettre le feu, ces gredins ! Vous faites ce que vous voulez, citoyens, mais moi je vais tout de suite prendre une assurance. Après, on brûlera quand même, mais au moins je toucherai l'assurance. Je n'ai pas envie d'être obligée de mendier à cause d'eux. »

Le lendemain, tout l'appartement prit une assurance, à l'exception de Lokhankine et de la grand-mère inconnue. Lokhankine était occupé à lire *La Patrie* et n'avait rien remarqué, quant à la grand-mère, elle ne croyait pas plus aux assurances qu'à l'électricité. Nikita Priakhine ramena chez lui la police à bordure lilas et examina longuement à la lumière les filigranes du papier.

« Alors, cela signifie que l'État accède à nos désirs ? dit-il d'un air sombre. Il apporte son aide aux locataires ? Eh bien, merci ! À présent, par conséquent, on peut faire ce qu'on veut ! »

Et Priakhine rentra dans sa chambre en cachant la police sous sa chemise. Ses paroles avaient inspiré une telle frayeur que personne ne put fermer l'œil, cette nuit-là, au « Faubourg aux corbeaux ». Dounia empaquetait ses affaires tandis que ses sous-locataires se dispersaient, allant dormir chez des amis. Le jour suivant, chacun passa son temps à épier les autres et à évacuer petit à petit ses biens.

Tout était clair. La maison était condamnée. Il était impossible qu'elle ne brûlât pas. Et, en effet, elle s'embrasa à minuit, de six côtés à la fois.

Le dernier à s'échapper du bâtiment déjà envahi par la fumée comme un samovar, et parcouru de langues de feu, fut Lokhankine, enveloppé d'une couverture blanche. Il criait à pleins poumons : « Au feu ! Au feu ! », comme si cette nouvelle pouvait encore étonner quelqu'un. Tous les locataires du « Faubourg aux corbeaux » étaient déjà rassemblés. En état d'ébriété, Priakhine était assis sur son coffre bardé de fer dans les coins. Il regardait stupidement les fenêtres scintillantes en répétant : « On peut faire ce qu'on veut. » Hygiènichvili reniflait d'un air dégoûté ses mains sentant le pétrole, les essuyant ensuite à chaque fois sur son pantalon. Une spirale de feu s'échappa d'un vasistas et se déploya sous une corniche de bois en laissant tomber des étincelles. Un premier carreau éclata et versa bruyamment. La grand-mère sans famille poussa un hurlement effrayant.

« Cette maison était là depuis quarante ans, expliquait posément Mitritch en se promenant au milieu de la foule. Une excellente maison qui a connu diverses autorités. Voici qu'elle a brûlé sous le pouvoir soviétique. C'est un fait bien triste, citoyens. »

Les femmes du « Faubourg aux corbeaux » s'étaient regroupées et ne quittaient pas le brasier des yeux. Chacune semblant s'échapper de la gueule d'un canon, les flammes sortaient déjà de toutes les fenêtres. Le feu disparaissait parfois et la maison assombrie

semblait reculer comme une pièce d'artillerie ayant lâché son coup. Et le nuage rouge et jaune déboulait de nouveau, éclairant avec faste le Passage des Citronniers. L'air devint brûlant. Il n'était plus possible de rester près de la maison, et la compagnie émigra sur le trottoir opposé.

Seul Nikita Priakhine continuait à sommeiller sur son coffre au milieu de la chaussée. Il bondit soudain, nu-pieds, effrayant.

« Chrétiens ! s'écria-t-il en déchirant sur lui sa chemise. Citoyens ! »

Il courut de côté pour s'éloigner du feu, fendit la foule et, criant quelque chose d'incompréhensible, se mit à montrer de la main la maison en flammes. Il y eut un tumulte dans la foule.

« Un enfant a été oublié », dit avec assurance une femme en chapeau de paille.

On entourait Nikita. Il repoussait les gens de ses mains et voulait s'élancer vers la maison.

« Elle est restée sur le lit ! hurlait frénétiquement Priakhine. Laisse-moi passer, je te dis ! »

Des larmes enflammées roulaient sur sa figure. Il frappa à la tête Hygiènichvili qui lui barrait le passage et se rua dans la cour, dont il ressortit quelques instants plus tard avec une échelle.

« Arrêtez-le ! s'écria la femme au chapeau de paille. Il va brûler ! »

« Lâche-moi, je te dis ! vociférait Nikita Priakhine en appuyant l'échelle contre le mur et en repoussant les jeunes gens qui, sortis de la foule, lui retenaient les jambes. Je ne la laisserai pas se perdre. Ça me fait trop mal au cœur. »

Il lançait des ruades et se mit à grimper le long de l'échelle, en direction de la fenêtre fumante du premier étage.

« Reviens ! lui criait-on dans la foule. Pourquoi fais-tu ça ? Tu vas brûler ! »

Elle est sur le lit ! braillait toujours Nikita. Une oie entière, et un quart de litre de vodka. Alors, chrétiens, citoyens il faut laisser perdre ça ? »

Avec une agilité surprenante, Priakhine s'accrocha à la gouttière et disparut instantanément, happé par l'appel d'air. Ses dernières paroles furent : « On peut faire ce qu'on veut. » Le silence se fit dans le passage, interrompu ensuite par la cloche et les sons de trompe du véhicule des pompiers. Dans leurs tenues de toile raide aux larges ceintures bleues, les sapeurs se précipitèrent dans la cour.

Une minute après que Nikita Priakhine eut accompli le seul acte héroïque de sa vie, une poutre enflammée se détacha de la maison et s'abattit par terre avec fracas. Le toit se disjoignit en craquant et s'effondra à l'intérieur du bâtiment. Une colonne étincelante s'éleva vers le ciel, tel un boulet projeté de la maison vers la lune.

Ainsi périt l'appartement numéro trois, plus connu sous le nom de « Faubourg aux corbeaux ».

Un claquement de sabots résonna soudain dans la ruelle. La lueur de l'incendie éclaira la course d'un fiacre passant en coup de vent, qui transportait l'ingénieur Talmudovski. Une valise couverte d'étiquettes était posée sur ses genoux. Sautillant sur son siège, l'ingénieur se penchait vers le cocher pour lui crier :

« Avec de tels appointements, je ne remettrai pas les pieds ici ! Allez, allez, plus vite ! »

Et son dos gras, qu'éclairaient les flammes et les torches des pompiers, disparut au coin de la ruelle.

Notice synthétique

Le chapitre a été rajouté pour l'édition en volume : c'est la suite de l'histoire contée au chapitre 13, déjà signalée comme ayant été rajoutée (note d'A. Préchac).

Rappel : Varvara était naguère mariée à Vassisouali Lokhankine, le gréviste de la faim fustigé au chapitre 13, où fut présenté le « Faubourg aux corbeaux ». Comme j'ai gardé Varvara, il me faut écrire, comme en russe : Ptibourdoukova. En français non simplement transcrit, cela donnerait Barbara Ptibourdoukov.

La couverture blanche de Marseille a déjà été rencontrée (comme article se trouvant fréquemment dans une valise) au chapitre 4 ; je ne m'explique toujours pas ce terme. À propos du livre L'homme et la femme, se reporter au chapitre 13 et à la notice dudit chapitre. Idem pour les iambes.

Je repense au fusil de Tchékhov, à propos de l'incendie : la vieille qui utilisait une lampe à pétrole dans sa soupente annonçait cette suite...

Rappel : dans un appartement communautaire, les chambres sont disposées de part et d'autre d'un grand couloir menant d'un côté à la cuisine, de l'autre à la salle de bains (ici condamnée, voir le chapitre 13) et aux toilettes.

« On peut faire ce qu'on veut ! » L'expression sera répétée. A. Préchac remarque non sans raison cette insistance qui montre selon lui le nihilisme s'emparant de la société

derrière les formules creuses des litanies politiques. Je repense pour ma part à la formule de Dostoïevski : « Si Dieu n'existe pas, tout est permis. »

« Chrétiens ! » : en fait, le texte russe dit, comme d'habitude : « Orthodoxes ! »

La chute finale de la maison rappelle la fin de la nouvelle d'Edgar Poe La chute de la maison Usher. C'est Dostoïevski qui a, en 1861, dans la revue Le Temps, introduit l'auteur américain en Russie. Voir à ce sujet :

<https://serd.hypotheses.org/files/2017/09/Amandio.14.08.pdf>

Nous voyons périodiquement passer l'ingénieur Talmudovski, toujours mécontent de son salaire : on l'a rencontré au chapitre 1 et il a été brièvement évoqué au chapitre 14. S'arrêtera-t-il quelque part ?

Chapitre 22

C'est moi qui vais commander la parade

— Je meurs d'ennui, dit Ostap. Cela fait seulement deux heures que nous bavardons, vous et moi, et j'en ai déjà marre de vous comme si je vous connaissais depuis toujours. Un caractère aussi têtue sied à un millionnaire américain, mais chez nous, un millionnaire doit être plus accommodant.

— Vous êtes fou ! répondit Alexandre Ivanovitch.

— Pas d'injures, dit Bender avec douceur. Je suis le fils d'un sujet turc, et donc le descendant de janissaires. Si vous m'injuriez, je ne vous épargnerai pas. Les janissaires n'ont pitié ni des femmes, ni des enfants, ni des millionnaires soviétiques clandestins.

— Allez-vous en, citoyen ! dit Koreïko de sa voix de bureaucrate herculéen. Il est plus de deux heures, je veux dormir, je dois aller travailler tôt demain.

— C'est juste, c'est juste, je l'oubliais ! s'exclama Ostap. Il n'est pas question pour vous d'arriver au bureau en retard. On pourrait vous renvoyer sans indemnité de licenciement. Vous touchez tout de même vingt-trois roubles par quinzaine ! Vu votre austérité, vous pouvez vivre six mois avec.

— Cela ne vous regarde pas. Laissez-moi tranquille. Vous m'entendez ? Décampez !

— Mais cette austérité va causer votre perte. Bien sûr, ce serait pour vous prendre des risques que d'afficher vos millions. Mais vous en faites vraiment trop. Vous avez pensé à ce qui vous arrivera si vous pouvez un jour dépenser votre argent ? C'est dangereux, l'abstinence ! Une amie à moi, une femme qui enseignait le français, Ernestina Iossifovna Poincaré, n'avait jamais bu une goutte d'alcool de sa vie. Eh bien ! On lui servit un petit verre de cognac lors d'une soirée. Cela lui plut tellement qu'elle but toute la bouteille et perdit la raison là, pendant le dîner. Ce qui fit une professeure de français en moins sur la terre. La même chose pourrait vous arriver.

— Sapristi ! Que voulez-vous obtenir de moi ?

— Ce qu'un de mes amis d'enfance, Kolia Osten-Backen voulait obtenir d'une autre amie d'enfance à moi, la belle Polonaise Inga Zaïonts. Il obtint son amour. Moi aussi, je désire l'amour. Je veux que vous m'aimiez, citoyen Koreïko, et que vous me marquiez votre sympathie en me donnant un million de roubles.

— Dehors ! dit Koreïko sans élever la voix.

— Et voilà, vous oubliez encore que je suis le descendant de janissaires.

En disant cela, Ostap se leva. À présent, les deux interlocuteurs se faisaient face. Koreïko avait un visage de tempête, de petits nuages blancs passaient dans ses yeux. Le Grand Combinateur souriait cordialement, découvrant des dents blanches comme des épis de maïs. Les adversaires se rapprochèrent de la lampe de bureau et leurs ombres sur le mur devinrent gigantesques.

— Je vous le redis pour la millième fois, prononça Koreïko en s'efforçant de se maîtriser, je n'ai pas de millions et n'en ai jamais eu. C'est compris ? Hein ? Bon, déguerpez ! Je vais porter plainte contre vous.

— Vous n'allez nullement porter plainte contre moi, dit Ostap d'un ton significatif. Je peux certes m'en aller, mais je ne serai pas encore dans votre rue de la Petite Tangente que vous serez déjà en train de courir derrière moi en pleurant et que vous me lècherez les bottes en me suppliant de revenir.

— Et pourquoi vous supplierais-je ?

— Oh, vous le ferez. C'est nécessaire, comme aimait à dire mon ami Vassisouali Lokhankine, c'est précisément là que réside la Vérité haute et en robe de bure. La voilà !

Le Grand Combinateur posa la chemise sur la table et poursuivit, tout en dénouant lentement les cordons ressemblant à des lacets de bottines :

— Seulement, mettons-nous bien d'accord. Pas d'excès ! Vous n'allez pas m'étrangler ni me jeter par la fenêtre et, surtout, vous n'allez pas mourir d'une attaque. Si vous avisiez de mourir ici subitement, je me retrouverais dans une situation idiote. Le fruit d'un long et scrupuleux travail disparaîtrait. Allez, discutons un peu. Vous ne m'aimez pas, ce n'est pas un secret. Je n'obtiendrai jamais de vous ce que Kolia Osten-Backen obtint de mon amie d'enfance, Inga Zaïonts. Par conséquent, je ne vais pas pousser inutilement des soupirs, ni vous prendre par la taille. Vous pouvez vous dire que la sérénade est

terminée. Les balalaïkas se sont tues, de même que les gousli et les harpes dorées. Je suis venu vous voir en tant que personnalité juridique s'adressant à une autre personnalité juridique. Voici un dossier qui pèse trois ou quatre kilos. Il est à vendre et vaut un million d'euros, ce million que, par avarice, vous ne voulez pas m'offrir. Achetez-le !

Koreïko se pencha au-dessus de la table et lut sur la chemise :

« Affaire Alexandre Ivanovitch Koreïko. Ouvert le 25 juin 1930. Terminé le 10 août 1930. »

— Tout cela est absurde, dit-il en levant les bras au ciel. Drôle de drame ! L'autre jour, vous m'ameniez je ne sais quel argent, à présent vous avez inventé une affaire. C'est tout bonnement ridicule.

— Eh bien, marché conclu ? insista le Grand Combinateur. Le prix n'est pas très élevé. Cela revient seulement à trois cent mille roubles le kilo de renseignements plus qu'excellents au sujet d'une activité commerciale souterraine.

— Et quels renseignements y a-t-il ? demanda avec rudesse Koreïko en tendant la main vers la chemise.

— Des renseignements du plus haut intérêt, répondit Ostap en écartant poliment cette main. Des informations sur votre deuxième vie, votre vraie vie, celle qui diffère de façon frappante de votre première vie, la vie à « Hercule » à quarante-six roubles par mois. Cette vie-là est connue de tout le monde. De dix heures à quatre heures, vous soutenez le pouvoir soviétique. Seulement voilà, votre deuxième vie, de quatre heures à dix heures, je suis le seul à la connaître. Vous comprenez la situation ?

Koreïko ne répondit rien. Les plis de caporal sur son visage se remplissaient d'ombres.

— Non, dit catégoriquement le Grand Combinateur, vous ne descendez pas du singe, comme tout le monde, mais de la vache. Vous avez beaucoup de mal à réfléchir, comme tous les mammifères ongulés. Je vous dis cela en tant que spécialiste des cornes et des sabots. Donc, on recommence. D'après mes informations, vous possédez sept ou huit millions. Le dossier vaut un million. Si vous ne l'achetez pas, je l'apporte tout de suite ailleurs. On ne m'en donnera rien, pas un kopeck. Mais ce sera votre perte. Ça, je vous le dis en tant que personnalité juridique s'adressant à une autre personnalité juridique. Je resterai le même poète pauvre et polygame que par le passé, mais je pourrai me consoler jusqu'à ma mort en pensant que j'ai délivré la société d'un grand rapiat.

— Montrez-moi le dossier, dit pensivement Koreïko.

— Du calme, observa Ostap en ouvrant la chemise. C'est moi qui vais commander la parade. Vous serez informé par télégramme, le moment venu. Voyez, la parade a commencé et c'est moi qui la dirige.

Alexandre Ivanovitch jeta un coup d'œil à la première page du dossier et, y voyant sa photo, eut un sourire déplaisant et dit :

— Je ne comprends toujours pas ce que vous voulez de moi. Je peux regarder, par simple curiosité.

— Moi aussi, c'était par simple curiosité, déclara le Grand Combinateur. Le prix n'est pas très élevé. Très bien, commençons, mus par ce sentiment bien innocent, en fin de compte, la curiosité. Messieurs les Jurés, Alexandre Ivanovitch Koreïko est né... Mais on peut omettre son enfance. À cette époque bleutée, Sacha ne s'adonnait pas au brigandage commercial. Nous avons ensuite le rose de l'adolescence. Passons, là encore. Mais voici la jeunesse, le début de la vie. Nous pouvons déjà nous y arrêter. Par simple curiosité. À la sixième page du dossier...

Ostap tourna la sixième page et donna le contenu des pages sept à douze.

— Et voilà, Messieurs les Jurés, vous venez de voir défiler les premiers délits sérieux de mon client, parmi lesquels : trafic de médicaments réquisitionnés durant la famine et l'épidémie de typhus, mais aussi activité dans le secteur du ravitaillement, menant à la disparition d'un train transportant des denrées destinées à la région de la Volga frappée par la famine. Tous ces faits, Messieurs les Jurés, nous intéressent par pure curiosité.

Ostap s'exprimait à la manière détestable d'un avocat d'avant la Révolution qui, cramponné à quelque expression, ne la lâchait plus durant les dix jours d'un grand procès.

— Notre curiosité sera aussi éveillée par l'arrivée de mon client à Moscou en 1922...

Le visage d'Alexandre Ivanovitch gardait sa neutralité, mais ses mains erraient sur la table, tâtonnant comme celles d'un aveugle.

Permettez-moi, Messieurs les Jurés, de vous poser une question. Simple curiosité, cela va de soi. Quel revenu deux tonneaux ordinaires remplis d'eau du robinet peuvent-ils procurer à quelqu'un ? Vingt roubles ? Trois roubles ? Huit kopecks ? Non, Messieurs les Jurés ! Ils ont rapporté à Alexandre Ivanovitch exactement quatre cent mille roubles-or. Il est vrai que les tonneaux portaient l'appellation pittoresque : « Coopérative artisanale de produits chimiques *Revanche* ». Mais poursuivons. Pages quarante-deux à cinquante-trois. Lieu de l'action : une petite république pleine de confiance. Ciel bleu, chameaux, oasis et gandins en calottes dorées. Mon client aide à la construction d'une centrale électrique. Je souligne : il aide. Regardez son visage, Messieurs les Jurés !...

Se laissant emporter, Ostap se tourna vers Alexandre Ivanovitch et le montra du doigt. Mais il manqua son effet et ne put faire décrire à sa main un bel arc à la manière des anciens avocats. Le client lui attrapa soudain le bras, qu'il se mit à tordre sans rien dire. Tout en manifestant l'intention de saisir de son autre main M. l'avocat à la gorge. Les deux adversaires luttèrent trente secondes, tremblant sous l'effort. La chemise d'Ostap se déboutonna, mettant en lumière son tatouage. Napoléon tenait toujours sa chope de bière, mais il était tout rouge, à croire qu'il avait eu le temps de se pocharder.

— Ne faites pas pression sur mon psychisme ! dit Ostap en repoussant Koreïko et en reprenant son souffle. Pas moyen de travailler.

— Gredin ! Crapule ! chuchotait Alexandre Ivanovitch. Une belle crapule !

Il s'assit par terre, grimaçant sous la douleur que le descendant des janissaires lui avait infligée.

« La séance continue ! dit Ostap comme s'il ne s'était rien passé. Comme vous le voyez, Messieurs les Jurés, la glace est rompue. Mon client a tenté de me tuer. Par curiosité enfantine, évidemment. Il voulait juste savoir ce qui se trouvait à l'intérieur de moi. Je m'empresse de satisfaire sa curiosité. Il s'y trouve un cœur noble et en très vigoureux, d'excellents poumons et un foie ne montrant aucun signe de calculs. Je demande que cela soit inscrit au procès-verbal. Et maintenant, poursuivons nos jeux, comme disait le rédacteur en chef d'une revue humoristique en ouvrant la réunion du jour et en regardant ses collaborateurs d'un air sévère.

Les jeux en questions déplurent terriblement à Alexandre Ivanovitch. L'expédition dont Ostap était revenu en sentant le vin et l'agneau grillé avait laissé d'importantes traces dans le dossier. Il s'y trouvait la copie d'une condamnation par contumace, les plans décalqués du combinat de bienfaisance, des extraits du « Bilan comptable des profits et des pertes » et aussi des photographies du défilé de la centrale et des vedettes de cinéma.

« Et pour finir, Messieurs les Jurés, la troisième étape de la carrière professionnelle de mon client bagarreur – un modeste emploi de bureau à « Hercule » pour le bien de la société, et une activité renforcée de trafiquant souterrain pour le bien de son âme. Mentionnons par simple curiosité des spéculations sur les devises, les fourrures, les pierres et autres objets compacts de première nécessité. Arrêtons-nous enfin sur une série de sociétés par actions vouées à l'autodestruction et portant les noms fleuris de prétendues coopératives : « L'Accélératrice », « Le Cèdre Travailleur », « L'Aide à la Scie » et « Le Bûcheron Méridional ». Et ce n'était pas Monsieur Fount, prisonnier du capital privé, qui dirigeait toutes ces sociétés, c'était mon ami et client. »

Là-dessus, le Grand Combinateur désigna de nouveau Koreïko, sa main décrivant l'arc théâtral conçu auparavant.

Ostap demanda ensuite au tribunal imaginaire, en recourant à de pompeuses expressions, la permission de poser à l'accusé quelques questions et, après avoir attendu quelques instants pour respecter les convenances, entama :

« L'accusé n'a-t-il pas été en relations, en dehors du service, avec l'herculéen Berlaga ? Non. Très bien ! Et avec l'herculéen Skoumbriévitch ? Non plus. Admirable. Alors, avec l'herculéen Polykhaïev ? »

L'employé millionnaire gardait le silence.

« Je n'ai plus de questions. Ouf ! Je suis fatigué et j'ai faim. Dites-moi, Alexandre Ivanovitch, vous n'auriez pas sur vous une boulette de viande ? Non ? Quelle étonnante pauvreté, si l'on songe à l'énorme somme que vous avez soutirée à « Hercule » avec l'aide de Polykhaïev. Voici la déposition manuscrite de Polykhaïev, le seul herculéen à savoir qui se cachait sous le petit employé aux quarante-six roubles mensuels. Mais même lui n'a pas compris qui vous étiez vraiment. Moi, par contre, je le sais. Oui, Messieurs les Jurés, mon client a péché. Cela est prouvé. Je me permettrai cependant de vous demander d'être indulgents vis-à-vis de mon client, à condition toutefois qu'il m'achète mon dossier. J'ai terminé. »

Alexandre Ivanovitch avait repris son calme vers la fin du discours du Grand Combinateur. Les mains dans les poches de son pantalon léger, il s'approcha de la fenêtre. Au petit jour, on entendait déjà en ville le grelot des tramways.

Tenant leurs fusils n'importe comment, comme des binettes, les volontaires de l'*Ossoaviakhim* marchaient derrière la palissade. Manquant sans cesse de tomber, des pigeons se promenaient sur la corniche recouverte de zinc sur laquelle tambourinaient leurs pattes rouges, semblables à des rameaux de saule. Habitué à être économe, Alexandre Ivanovitch éteignit la lumière et dit :

— Alors, c'est vous qui m'avez envoyé ces télégrammes idiots ?

— C'est moi, répondit Ostap. "Chargez oranges tonneaux frères Karamazov." Pas mal, non ?

— Plutôt stupide.

— Et le mendiant un peu crétin ? demanda Ostap, sentant la parade en bonne voie. Vous avez aimé ?

— Une farce de gamin ! Même chose pour votre livre sur les millionnaires. Et lorsque vous êtes venu me voir coiffé en milicien de Kiev, j'ai compris aussitôt que vous étiez un escroc sans envergure. Malheureusement, j'ai fait une erreur. Autrement, vous m'auriez trouvé, par exemple !

— Eh oui, vous avez fait une erreur. Il n'est si bon cheval qui ne bronche, comme m'a dit la belle Polonaise Inga Zaïonts un mois après avoir épousé mon autre ami d'enfance Kolia Osten-Backen.

— Bon, avoir essayé de me dévaliser, je peux comprendre, mais les poids ! Pourquoi m'avoir volé mes poids ?

— Quels poids ? Je n'ai pas volé de poids.

— Vous avez juste honte de l'admettre. Tout bien compris, vous avez fait un tas de choses stupides.

— C'est possible, observa Ostap. Je ne suis pas un ange. J'ai des insuffisances. Mais nous bavardons, et le temps passe. Mes mulâtres m'attendent. Allez-vous me faire verser l'argent ?

— Ah oui, l'argent ! dit Koreïko. Il y a un ennui. Le dossier est bon, il n'y a pas à dire, ce ne serait pas une mauvaise acquisition mais, lorsque vous avez fait le calcul de mes revenus, vous avez complètement oublié les dépenses et les pertes sèches. Un million, c'est un chiffre absurde.

— Au revoir, dit Ostap avec froideur. Ayez l'obligeance de rester chez vous une demi-heure. Une charmante voiture grillagée va venir vous prendre.

— Ce n'est pas ainsi qu'on fait des affaires, dit Koreïko avec un sourire commercial.

— C'est possible, soupira Ostap, mais vous savez, je ne suis pas un homme de finances. Je suis un artiste libre et un froid philosophe.

— En quel honneur voulez-vous recevoir cet argent ? Je l'ai gagné, moi, tandis que vous...

— Non seulement j'ai pris de la peine, mais j'ai même souffert. Après avoir discuté avec Berlaga, Skoumbriévitch et Polykhaïev, j'ai perdu ma foi en l'humanité. Cela ne vaut pas un million, la foi en l'humanité ?

— Certainement, certainement, dit d'un ton conciliant Koreïko.

— Alors, nous allons à vos coffres ? demanda Ostap. À propos, où conservez-vous votre actif ? Je suppose que ce n'est pas à la Caisse d'épargne ?

— Allons-y ! répliqua Koreïko. Vous verrez où c'est.

— C'est loin ? se tracassa Ostap. Je peux avoir une voiture.

Mais le millionnaire refusa la voiture et déclara que ce n'était pas loin et qu'il fallait éviter toute pompe inutile. Avec courtoisie, il laissa Ostap passer devant et sortit après avoir ramassé sur la table un petit paquet enveloppé dans du papier journal. En descendant l'escalier, Ostap fredonnait :

Sous le ciel brûlant de l'Argentine...

Notice synthétique

On rappelle (fin du chapitre 20) qu'Ostap est allé voir Koreïko avec son dossier sur ce dernier...

Nouvelle allusion à l'origine prétendument turque de Bender. Voir notamment le chapitre 2 et sa notice.

Sur les gousli : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Gousli>

Le dossier accusateur d'Ostap reprend tout ce qui fut évoqué ou décrit en détails dans les chapitres 4 et 5 du livre.

... et gandins en calottes dorées : il y a une ambiguïté. Le terme russe transcrit le français pigeon, mais il signifie bien : dandy, gandin. A. Préchac traduit cependant :

pigeon, comme il l'avait déjà fait au chapitre 2. Cela peut se défendre au vu des préciosités de la langue d'Ostap...

Le tatouage qu'Ostap a sur la poitrine a été évoqué au chapitre 18, à la plage.

Et maintenant, poursuivons nos jeux : *emprunt biographique attesté. C'est en ces termes que Mikhaïl Koltsov, rédacteur en chef de Tchoudak (L'Original), revue humoristique à laquelle Ilf et Petrov avaient collaboré en compagnie de Kataïev et de Zochtchenko, ouvrait ses réunions (note due à I. Chtcheglov).*

Comme le remarque A. Préchac, il y a une contradiction dans le récit : l'Iméréthie mentionnée à la fin du chapitre 17, au retour d'expédition d'Ostap, est l'ancienne Colchide, partie de la Géorgie, république effectivement viticole, mais les chameaux et les calottes dorées évoquent plutôt l'Asie Centrale. Le chapitre 5 évoquait une distance de 3 000 km par rapport à Moscou, ce qui, là encore, fait plutôt penser à l'Asie Centrale qu'à la Géorgie...

L'Osoaviakhim : *il s'agit de la Société d'assistance à la Défense, à l'Aviation et à l'Industrie chimique :*

<https://fr.wikipedia.org/wiki/DOSAAF>

Les télégrammes auxquels fait allusion Koreïko sont ceux du chapitre 10.

Le froid philosophe : *pseudonyme utilisé par la paire Ilf & Petrov pour certains de leurs récits humoristiques et satiriques des années vingt (note d'A. Préchac).*

Chapitre 23

Le cœur du chauffeur

Dehors, Ostap prit Alexandre Ivanovitch par le bras, et les deux combineurs prirent en marchant d'un bon pas la direction de la gare.

— Vous êtes meilleur que je ne pensais, dit amicalement Bender. Et vous agissez correctement. L'argent, il faut s'en séparer sans pousser de gémissements.

— On ne peut regretter un million lorsqu'on le donne à une bonne personne, répondit l'employé, qui tendait l'oreille.

Quand ils tournèrent au coin de la rue Mehring, le hurlement d'une sirène se répandit sur la ville. C'était un son triste et prolongé, avec des ondulations. Le genre de son qui, par une nuit brumeuse, cause un malaise aux marins et leur fait bizarrement demander une augmentation de salaire vu les dangers du métier. La sirène continuait à s'époumoner. Vinrent se joindre à elle des trompes terrestres et d'autres sirènes, plus lointaines et plus tristes encore. Les passants pressèrent brusquement le pas, comme sous le coup d'une averse. Et tous regardaient le ciel avec des sourires malicieux. Les grasses vieilles femmes vendant des graines de tournesol couraient, le ventre en avant, les petits verres tressautant au milieu des graines répandues dans leurs paniers en roseau. Adolphe Nikolaïevitch Bomzé traversa la rue en biais, à toute allure. Il réussit à se glisser sain et sauf dans la porte-tambour d'« Hercule ». Un peloton de la réserve de la milice passa au galop sur des chevaux de différentes couleurs. Un véhicule de la Croix-Rouge se montra fugitivement. Soudain, la rue se trouva dégagée. Ostap remarqua un petit troupeau de gilets de piqué déjà loin de l'ancien café « La Floride ». Agitant leurs journaux, leurs canotiers et leurs panamas, les vieux trottaient sur la chaussée. Mais avant qu'ils aient eu le temps d'arriver au coin de la rue, un assourdissant coup de canon retentit. Baissant la tête, les vieillards s'arrêtèrent et firent demi-tour en vitesse. Les pans de leurs vestes de tussor se gonflaient.

Ostap rit en voyant le comportement des gilets de piqué. Pendant qu'il admirait leurs gesticulations et leurs cabrioles étonnantes, Alexandre Ivanovitch ouvrait le paquet qu'il avait emporté en partant de chez lui.

« De vieux polissons ! Des comiques d'opérette ! » fit Ostap en se retournant vers Koreïko.

Mais Koreïko n'était plus là. À sa place, regardant Ostap, se tenait une trogne à faire peur, avec des yeux de verre de scaphandrier et une trompe en caoutchouc au bout de laquelle se balançait un cylindre métallique couleur kaki. Ostap en sursauta même d'étonnement.

« Qu'est-ce que c'est que ces plaisanteries ? dit-il d'une voix menaçante en tendant la main vers le masque à gaz. Citoyen accusé, je vous rappelle à l'ordre. »

Mais à ce moment accourut tout un groupe de gens portant les mêmes masques à gaz, et il n'y avait plus moyen de retrouver Koreïko au milieu de cette dizaine de trognes pareillement caoutchoutées. Serrant contre lui son dossier, Ostap se mit sur-le-champ à regarder les pieds des monstres, mais à peine eut-il cru reconnaître le pantalon de veuf d'Alexandre Ivanovitch qu'il se sentit attrapé par les bras et qu'il entendit une voix hardie lui dire :

— Camarade ! Vous êtes intoxiqué !

— Qui est intoxiqué ? Laissez-moi !

— Camarade, vous avez été intoxiqué par le gaz ! répéta gaiement l'infirmier. Vous êtes tombé dans une zone contaminée. Vous voyez la bombe à gaz ?

Il y avait en effet au milieu de la rue une petite caisse d'où s'échappait précipitamment une épaisse fumée. Le pantalon suspect était déjà loin. Il se montra une dernière fois fugitivement entre deux jets de fumée, puis disparut. Silencieusement, Ostap essayait avec fureur de s'arracher des mains qui le maintenaient. Six masques l'avaient empoigné.

— En outre, camarade, vous êtes blessé, vous avez reçu un éclat d'obus dans le bras. Ne vous fâchez pas, camarade ! Soyez raisonnable ! Vous savez bien qu'il y a des manœuvres, en ce moment. Nous allons vous faire un bandage et vous transporter à l'abri antigaz.

Le Grand Combinateur n'arrivait pas à comprendre que toute résistance était inutile. Le joueur qui, à l'aube, avait une main gagnante et faisait l'étonnement de toute sa table vient de tout perdre en dix minutes, cédant tout à un jeune homme passé en coup de vent, par simple curiosité. Il n'est plus assis, pâle et triomphant, les vieux habitués ne se pressent plus pour lui demander quelques roubles porte-chance. Il rentrera chez lui à pied.

Portant une croix rouge sur son tablier, une komsomole arriva en courant vers Ostap. Elle sortit une bande et de l'ouate de son sac de grosse toile et, fronçant les sourcils pour garder son sérieux, enroula la bande autour du bras du Grand Combinateur, par-dessus sa manche. Ayant accompli cet acte charitable, la jeune fille éclata de rire et courut vers le blessé suivant, qui lui présenta docilement sa jambe. Ostap fut traîné vers un brancard. Une nouvelle empoignade eut alors lieu, au cours de laquelle les trompes oscillèrent et l'infirmier en chef fit de nouveau appel, d'une grosse voix de conférencier, à la conscience d'Ostap et à d'autres valeurs citoyennes chez lui.

« Frères ! murmurait le Grand Combinateur tandis qu'on l'attachait au brancard avec des courroies, faites savoir à mon défunt papa, sujet turc, que son fils bien-aimé, ex-spécialiste ès cornes et sabots, est tombé en héros sur le champ de bataille. »

Les dernières paroles du héros tombé furent :

« Dormez, aigles guerriers ! Rossignol, rossignol, petit oiseau... »

Après quoi, Ostap fut emporté et il se tut, les yeux fixés au ciel où un remue-ménage se produisait. Des bouffées de fumée claire y roulaient, denses comme des cœurs. En formation irrégulière, des avions en celluloïd volaient, transparents. Ils émettaient une vibration sonore, comme si des fils de fer les reliaient les uns aux autres. Dans le court intervalle entre deux coups de canon, on entendait encore le hurlement des sirènes.

Ostap dut subir une humiliation supplémentaire. On l'amena à proximité d'« Hercule ». Sous le regard des employés de l'établissement voué au commerce du bois qui, sur quatre niveaux, étaient aux fenêtres. Tout le service de comptabilité financière était là. Lapidus junior effrayait Kukuschkind en faisant mine de vouloir le jeter dans le vide. Berlaga ouvrit de grands yeux et salua la civière en s'inclinant. À une fenêtre du premier étage, sur un fond de palmiers, se tenaient Polykhaïev et Skoumbriévitch, enlacés. Apercevant Ostap attaché, ils se mirent à chuchoter et refermèrent bien vite la fenêtre.

Le brancard fit halte devant l'écriteau annonçant « Abri antigaz n° 34 ». On aida Ostap à se lever et, comme il essayait à nouveau de s'échapper, l'infirmier en chef dut à nouveau faire appel à son esprit de responsabilité.

L'abri antigaz avait été aménagé dans une salle de club d'immeuble. C'était un long sous-sol lumineux avec un plafond à nervures auquel étaient suspendus, accrochés à des fils de fer, des modèles d'avions de guerre et aussi d'avions postaux. L'arrière du club était occupé par une petite scène avec, représentées sur le mur du fond, deux fenêtres bleues avec une lune et des étoiles, ainsi qu'une porte marron. Le troupeau des gilets de piqué, capturé au grand complet, faisait du sur-place près d'un mur portant l'inscription :

Nous ne voulons pas la guerre, mais nous sommes prêts à résister.

Un conférencier en tunique verte se promenait sur la scène en regardant d'un air mécontent la porte qui livrait bruyamment passage à de nouveaux groupes de gens contaminés ; il était en train de dire avec une précision toute militaire :

« Suivant le type de leur action, les gaz de combat se partagent en gaz asphyxiants, lacrymogènes, toxiques, vésicants, irritants, etc. Au nombre des gaz lacrymogènes, on peut citer la chloropicrine, le bromure de benzyle, la bromacétone, la chloracétophénone... »

Ostap promena un regard sombre du conférencier aux auditeurs. Les jeunes gens buvaient les paroles de l'orateur ou prenaient des notes, ou encore s'affairaient auprès de l'écran affichant les différentes pièces d'un fusil. Seule au deuxième rang, une jeune fille à l'allure sportive contemplait pensivement la lune peinte sur le mur.

« Jolie fille, jugea Ostap. Dommage que je n'ai pas le temps. À quoi peut-elle songer ? Ce ne doit pas être au bromure de benzyle. Ah là là ! Ce matin encore, j'aurais pu foncer avec une fille pareille en Océanie, aux Fidji, en quelque île de la Société des locataires ou à Rio de Janeiro. »

À la pensée qu'il avait perdu Rio, Ostap commença à déambuler avec agitation dans l'abri.

Les gilets de piqué, au nombre de quarante, s'étaient remis du choc éprouvé, avaient resserré leurs cols amidonnés et discutaient à présent avec animation de la Fédération européenne, de la Conférence Maritime Tripartite et du gandhisme.

— Vous savez la nouvelle ? demanda un gilet à un autre gilet. Gandhi est arrivé à Dundee.

— Gandhi, c'est une tête ! soupira l'autre. Et Dundee aussi, c'est une tête.

Une discussion s'ensuivit. Certains gilets soutenaient que Dundee était une ville et ne pouvait donc pas être une tête. D'autres, avec un fol entêtement, prouvaient le contraire. Tous, à la fin, se mirent d'accord sur le fait que Tchernomorsk serait très prochainement déclarée port franc.

Le conférencier fit de nouveau la grimace en voyant la porte s'ouvrir et de nouveaux occupants arriver en faisant du boucan : Balaganov et Panikovski. L'attaque au gaz les avait surpris rentrant de leur expédition nocturne. Après leur travail de sciage des poids, ils étaient sales comme des matous des rues. En apercevant le capitaine, les frères de lait baissèrent les yeux.

— Vous étiez où ? Chez l'évêque, pour sa fête ? demanda Ostap, morose.

Il redoutait les questions au sujet de l'affaire Koreïko, aussi passa-t-il à l'attaque en fronçant les sourcils d'un air mécontent.

— Alors, les oies-cygnés, qu'avez-vous fait de beau ?

— Ma parole, dit Balaganov, la main sur le cœur, c'était une idée de Panikovski.

— Panikovski ! fit sévèrement le capitaine.

— Parole d'honneur, de gentilhomme ! s'écria le violeur de la convention. Vous savez bien le respect que j'ai pour vous, Bender ! Ce sont les tours de Balaganov.

— Choura ! dit Ostap encore plus sévèrement.

— Et vous le croyez ! dit avec reproche le Délégué général aux sabots. Vous croyez que moi, sans votre permission, j'aurais pris ces poids ?

— Ainsi, c'est vous qui les avez pris ? s'exclama Ostap. Mais pour quoi faire ?

— Panikovski avait dit qu'elles étaient en or.

Ostap regarda Panikovski. Il remarqua seulement à ce moment que le plastron à cinquante kopecks ne se trouvait plus sous le veston de ce dernier, ce qui mettait à nu sa poitrine, à la vue de tous. Sans dire un mot, le Grand Combinateur s'affala sur sa chaise. Il se mit à trembler et à attraper l'air de ses mains. Puis des grondements d'éruption volcanique sortirent de sa gorge, des larmes jaillirent de ses yeux et un rire effrayant éclata dans l'abri, un rire où se faisaient sentir toute la fatigue de la nuit, toute la déception causée par la lutte avec Koreïko, dont les frères de lait offraient la parodie. Les gilets de piqué tressaillirent, tandis que le conférencier poursuivait d'une voix encore plus claire et plus forte son exposé sur les gaz de combat.

Le rire le piquait encore d'un millier d'aiguilles d'eau gazeuse qu'Ostap se sentait rafraîchi et revigoré, comme un homme ayant suivi toute la filière d'un salon de coiffure : l'amitié du rasoir, la rencontre avec les ciseaux, la petite ondée d'eau de Cologne et même la coiffure des sourcils à l'aide d'une brosse spéciale. Une vague océanique laquée lui éclaboussait déjà le cœur, et il répondit à la question posée par Balaganov que tout marchait à la perfection, si l'on ne tenait pas compte de la fuite soudaine du millionnaire, parti dans une direction inconnue.

Les frères de lait n'accordèrent pas aux paroles d'Ostap l'attention qu'elles méritaient. Ils se réjouissaient de s'en tirer à si bon compte, pour l'histoire des poids.

— Regardez, Bender, dit le Délégué général aux sabots. Vous voyez la demoiselle assise là-bas ? C'est avec elle que Koreïko se promenait régulièrement.

— C'est donc elle, Zossia Sinitski ? prononça très distinctement Ostap. Eh bien, vraiment... *Par hasard au milieu d'un bal tumultueux...*

Ostap se fraya un chemin vers la scène, arrêta poliment l'orateur et, ayant appris de sa bouche que leur captivité due au gaz durerait encore une heure et demie ou deux heures,

le remercia et alla s'asseoir près de la scène, juste à côté de Zossia. Au bout d'un moment, celle-ci cessa de regarder la fenêtre peinturlurée. Riant trop fort, elle tentait d'arracher son peigne des mains d'Ostap. Quant au Grand Combinateur, à en juger par le mouvement de ses lèvres, il parlait sans arrêt.

L'ingénieur Talmudovski fut à son tour traîné dans l'abri. Il essayait de se défendre, armé de deux valises. Son front empourpré était couvert de sueur et brillait comme un crêpe.

— Je n'y peux rien, camarade ! lui disait l'infirmier en chef. Ce sont les manœuvres ! Vous êtes tombé dans une zone contaminée.

— Mais enfin, j'étais en fiacre ! bouillait l'ingénieur. En fi-a-cre ! Je dois aller au plus vite à la gare, c'est pour mon travail. J'ai raté mon train la nuit dernière. Vous voulez que je le rate encore ?

— Camarade, soyez raisonnable !

— Pourquoi devrais-je être raisonnable, alors que j'allais en fiacre ? s'indignait Talmudovski.

Il soulignait avec insistance cette circonstance, comme si voyager en fiacre eût rendu le passager invulnérable et eût privé la chloropicrine, la bromacétone et le bromure de benzyle de leurs pernicieuse toxicité.

Nul ne sait combien de temps Talmudovski aurait continué à se quereller avec les volontaires de l'*Ossoaviakhim* sans l'arrivée dans l'abri d'un autre citoyen contaminé, également blessé, à en juger par la gaze entourant sa tête. En voyant le nouvel hôte du refuge antigaz, Talmudovski se tut et plongea droitement dans la foule des gilets de piqué. Mais l'homme au bandeau de gaze avait tout de suite aperçu l'imposante silhouette de l'ingénieur et se dirigea droit sur lui.

« Je vous tiens enfin, ingénieur Talmudovski ! dit-il d'une voix lugubre. En quel honneur avez-vous quitté l'usine ? »

Talmudovski promena de tous côtés ses petits yeux de sanglier. Convaincu qu'il n'y avait pas moyen de s'échapper, il s'assit sur ses valises et alluma une cigarette.

« Je viens le voir à son hôtel, poursuivit à haute voix l'homme à la tête bandée, et là on me dit qu'il est parti. "Comment ça, parti, je demande, il est arrivé hier et son contrat l'oblige à travailler ici un an ?" On me répond qu'il a pris ses valises et qu'il est parti pour Kazan. "Tout est fichu, me suis-je dit, nous allons devoir chercher à nouveau un spécialiste." Mais voilà que je le tiens : il est assis et fume une cigarette, comme vous pouvez le voir. Vous sautez d'un travail à l'autre, ingénieur Talmudovski ! Vous ruinez la production ! »

L'ingénieur bondit en criant : « C'est vous qui ruinez la production ! » Il prit par la taille son accusateur, l'entraîna dans un coin et se mit à lui bourdonner dessus comme une grosse mouche. On entendit bientôt des lambeaux de phrases : « Avec un tel traitement... », « Cherchez-en un autre », « Et les indemnités de mission ? » L'homme à la gaze regardait l'ingénieur d'un air affligé.

Le conférencier avait fini sa péroraison en montrant comment se servir d'un masque à gaz, les portes de l'abri s'étaient ouvertes et les gilets de piqué, cramponnés les uns aux autres, étaient repartis à l'ancien café « La Floride », Talmudovski s'était débarrassé de son poursuivant et s'était échappé à l'air libre, hélant un fiacre à pleins poumons ; le Grand Combinateur, lui, bavardait toujours avec Zossia.

« Quelle *femina* ! dit Panikovski, jaloux, en sortant avec Balaganov. Ah, si les poids avaient été en or ! Parole d'honneur, parole de gentilhomme, je l'aurais épousée ! »

En entendant Panikovski rappeler les malheureux poids, Balaganov lui donna un douloureux coup de coude. Ce qui était tout à fait opportun. Ostap apparut sur le seuil de l'abri, avec la *femina* à son bras. Il prit longuement congé de Zossia, en la regardant bien en face et langoureusement. Zossia lui fit un dernier sourire et s'en alla.

— De quoi discutiez-vous, tous les deux ? demanda Panikovski, suspicieux.

— Oh, de rien, de broutilles, répondit Ostap. Allons, les apaches, au travail ! Il faut retrouver le client.

Panikovski fut envoyé à « Hercule », et Balaganov chez Alexandre Ivanovitch. Quant à Ostap, il se rua dans les gares. Mais l'employé millionnaire avait disparu. À « Hercule », sa fiche était toujours sur le tableau de contrôle, il n'était pas rentré chez lui et, durant l'attaque au gaz, huit trains grandes lignes avaient quitté les gares. Mais Ostap s'y attendait.

« Tout bien pesé, dit-il sans entrain, ce n'est pas la fin du monde. En Chine, retrouver un quidam n'est pas chose facile : ils sont quatre cents millions. Tandis que chez nous, c'est un jeu d'enfant : nous ne sommes que cent soixante millions, c'est trois fois plus facile qu'en Chine. Il suffit d'avoir de l'argent. Et nous en avons.

Mais Ostap ressortit de la banque avec seulement trente-quatre roubles.

« C'est tout ce qui reste des dix mille, dit-il avec une tristesse indicible. Je pensais qu'il y avait encore six ou sept mille sur le compte courant... Comment cela se fait-il ? Tout marchait si gaiement, nous stockions les cornes et les sabots, la vie était enivrante, la Terre tournait pour nous – et soudain... J'y suis ! Les frais généraux ! L'appareil a mangé tout l'argent. »

Et il jeta un regard de reproche aux frères de lait. Panikovski haussa les épaules comme pour dire : « Vous savez, Bender, le respect que j'ai pour vous ! J'ai toujours dit que vous étiez un âne ! » Balaganov, abasourdi, caressa ses boucles et demanda :

« Qu'allons-nous faire ? »

« Comment ça, qu'allons-nous faire ? s'exclama Ostap. Et l'Office pour le stockage des cornes et des sabots ? L'équipement ? N'importe quelle administration se fera un plaisir de donner cent roubles rien que pour l'encrier *Face au village* ! Et la machine à écrire ! Et la perforatrice, les bois de cerf, les tables, la barrière de séparation, le samovar ! Tout cela, on peut le vendre. Nous avons aussi en dernière réserve la dent en or de Panikovski. Elle n'est pas de la taille des poids, mais c'est tout de même une molécule d'or, ce noble métal.

Les amis s'arrêtèrent devant le bureau. On pouvait entendre par la porte ouverte les voix de jeunes lions des étudiants du lycée technique voué à l'élevage, rentrés de leur expédition chez les Kalmouks, ainsi que le bredouillis ensommeillé de Fount et d'autres voix inconnues, basses et barytons d'un timbre clairement agronomique.

— C'est le corps du délit ! criaient les stagiaires. Ça nous étonnait depuis le début. Pendant toute leur campagne, ils n'ont stocké que douze kilos de cornes de qualité très inférieure.

— Vous serez traduits en justice ! tonnèrent les basses et les barytons. Où est le Directeur ? Où est le Délégué général aux sabots ?

Balaganov se mit à trembler.

« L'Office est mort, chuchota Ostap, et nous n'avons plus rien à faire ici. Nous allons suivre une route ensoleillée, tandis qu'on amènera Fount à un bâtiment en briques rouges et aux fenêtres solidement grillagées par une étrange fantaisie de l'architecte. »

L'ex-patron de la succursale avait vu juste. Les anges déchus ne s'étaient pas éloignés de trois blocs d'immeubles de leur comptoir qu'ils entendirent derrière eux le fracas d'un équipage. Fount était dans la voiture. Il aurait tout à fait eu l'air d'un bon grand-père allant, après de longs préparatifs, rendre visite à son petit-fils marié, sans le milicien debout sur le marchepied et tenant l'épaule osseuse du vieillard.

« Fount a toujours fait de la prison, entendirent les Antilopiens dire au vieillard, de sa voix basse et étouffée, lorsque l'équipage passa près d'eux. Fount a été emprisonné sous Alexandre II « le Libérateur », sous Alexandre III « le Pacificateur », sous Nicolas II « le Sanglant », sous Alexandre Fiodorovitch Kérenski...

Fount énumérait les tsars et les avocats en repliant ses doigts.

— Et maintenant, qu'allons-nous faire ? demanda Balaganov.

— Vous êtes prié de ne pas oublier que vous vivez dans le même laps de temps qu'Ostap Bender, dit tristement le Grand Combinateur. Et de ne pas oublier que Bender possède une remarquable sacoche où l'on trouve tout ce qu'il faut pour obtenir de l'argent de poche. Rentrons à la maison, chez Lokhankine.

Passage des Citronniers, un nouveau coup du sort les attendait.

— Où est passée la maison ? s'écria Ostap. Il y avait bien une maison, ici, hier soir ?

Mais il n'y avait plus de maison, le « Faubourg aux corbeaux » n'était plus là. Il n'y avait qu'un inspecteur des assurances en train de marcher au milieu des poutres calcinées. Trouvant dans l'arrière-cour un bidon de pétrole vide, il le renifla et hocha la tête d'un air de doute.

— Alors, on fait quoi, maintenant ? demanda Balaganov avec un sourire effaré.

Le Grand Combinateur ne répondit rien. Il était abattu par la perte de sa trousse d'accoucheur. La sacoche magique avait brûlé, cette sacoche dans laquelle se trouvaient

le turban hindou, l'affiche **Le Pontife est arrivé**, la blouse de docteur, le stéthoscope. Que n'y trouvait-on pas !

— Voilà, finit par dire Ostap, le destin se joue de l'homme, et l'homme joue de la trompette.

Pâles et désillusionnés, ils traînèrent en ville, hébétés de chagrin. Les passants les bousculaient sans qu'ils montrassent même les dents. Panikovski, qui avait haussé les épaules devant leur fiasco bancaire, ne les abaissait toujours pas. Balaganov tirailler ses boucles rousses et, le cœur gros, poussait des soupirs. Bender fermait la marche, baissant la tête et fredonnant machinalement : « Finis les jours de joie, tire, petit soldat ! » Ils se traînèrent dans cet état jusqu'à l'auberge. Dans le fond de la cour, l'« Antilope » restait bien jaune sous un auvent. Kozlewicz était assis sur le perron de l'auberge. Soufflant avec délice, il buvait du thé brûlant qu'il faisait couler de sa soucoupe. Il avait la figure rouge comme une terre cuite. Il était au septième ciel.

— Adam ! dit le Grand Combinateur en s'arrêtant devant le chauffeur. Nous n'avons plus rien. Nous sommes dans la misère, Adam ! Nous coulons.

Kozlewicz se leva. Le capitaine se tenait devant lui, tête nue, pauvre et humilié. Des larmes brillèrent dans les yeux clairs de Polonais d'Adam Casimirovitch. Il descendit les marches et étreignit l'un après l'autre les Antilopiens.

— Le taxi est libre ! dit-il en avalant ses larmes de pitié. Montez, je vous en prie.

— Mais nous pourrions être obligés d'aller loin, très loin, dit Ostap, au bout du monde, peut-être, ou encore plus loin. Réfléchissez !

— Où vous voudrez ! répondit le fidèle Kozlewicz. Le taxi est libre !

Panikovski pleurait en se cachant le visage de ses poings et en murmurant :

— Quel cœur ! Parole d'honneur, de gentilhomme ! Quel cœur !

Notice synthétique

Depuis le chapitre 20 sont évoquées des manœuvres militaires et des exercices d'entraînement dans la ville : I. Chtcheglov indique que « les alertes d'entraînement en vue d'éventuelles attaques aériennes à l'arme chimique étaient un thème fréquent dans les journaux des années 1927-1930. On les retrouve dans plusieurs poèmes de Maïakovski, ainsi que dans Adam et Ève, pièce satirique de Boulgakov, non jouée à l'époque. » Et il ajoute que la psychose de guerre, entretenue ou créée par les services de propagande, avait déjà été évoquée dans Les Douze Chaises (note trouvée chez A. Préchac).

Réflexion personnelle à ce sujet : on voit combien Staline fit confiance à Hitler, après la signature du pacte de non-agression entre l'URSS et l'Allemagne hitlérienne d'août 1939. Par ailleurs, deux ans plus tôt, il avait décapité l'armée Rouge. Ces deux facteurs expliquent – à rebours des exercices évoqués ici – le désastre initial de l'été 1941, contrairement à la légende entretenue par quelques historiens para-staliniens selon laquelle le génial Staline s'était donné du temps pour mieux se préparer...

On voit les auteurs reprendre ici la métaphore du joueur assez longuement développée au chapitre 20, juste avant qu'Ostap ne parte essayer de vendre son dossier à Koreïko.

Jouant les mourants, Ostap mélange deux chansons de marche, la première datant du début du siècle et reprise partiellement dans un poème de Maïakovski. Je la donne ci-dessous (recherches personnelles à partir d'une note trouvée chez A. Préchac et due à I. Chtcheglov).

https://www.russian-records.com/details.php?image_id=399&l=russian

... en quelque île de la Société des locataires : soviétisation ironique de l'appellation de l'archipel de Tahiti, les îles de la Société (note trouvée chez A. Préchac).

Les Oies-Cygnés est le titre d'un conte populaire russe :

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Les_Oies_sauvages_\(conte\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Les_Oies_sauvages_(conte))

Zossia Sinitski : en russe, Zossia Sinitskaïa.

Par hasard au milieu d'un bal tumultueux : début d'un poème d'Alexis Tolstoï.

L'Osoaviakhim : il s'agit de la Société d'assistance à la Défense, à l'Aviation et à l'Industrie chimique, déjà évoquée vers la fin du chapitre 22, et dans la notice dudit chapitre.

Oh, de rien, de broutilles : l'expression russe est : « de poêles et de bancs ». C'est le titre d'un film de 1972 de Vassili Choukchine, acteur, scénariste, réalisateur... et écrivain. J'ai traduit plusieurs nouvelles de V. Choukchine, voir le répertoire général.

https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%80_b%C3%A2tons_rompus

Les apaches : comme déjà indiqué dans la notice du chapitre 8, j'ai traduit par « apaches » le terme russe désignant ironiquement une troupe criminelle urbaine par « la compagnie en or ».

Les étudiants rentrés de leur expédition chez les Kalmouks : voir la fin du chapitre 17. Ostap, revenu de son petit voyage « dans la république viticole » s'était débarrassés des gêneurs venus chercher un stage pratique en les expédiant en Kalmoukie...

A. Préchac fait remarquer que Bender, laissant ici Fount aller en prison à sa place, n'a rien d'un héros. Le fustiger quelque peu à ce moment était peut-être nécessaire à la parution du livre...

Le passage entre « Et maintenant... » et « joue de la trompette » a été rajouté pour l'édition en volume [comme toute l'histoire du « Faubourg aux corbeaux »...], indique une note d'A. Préchac.

Il y avait bien une maison, ici, hier soir ? renvoie au poème de Pouchkine Le Cavalier de bronze (note due à I. Chtcheglov).

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Le Cavalier de bronze \(po%C3%A8me\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Le_Cavalier_de_bronze_(po%C3%A8me))

Le Pontife est arrivé : voir le chapitre 6.

Le destin se joue de l'homme : ancienne romance et reprise du thème tolstoïen – Napoléon à Borodino (note due à I. Chtcheglov).

Finis les jours de joie, tire, petit soldat ! Le texte russe évoque un zouave, difficile de garder la rime en français...

Chapitre 24

Le temps était propice à l'amour

Panikovski désapprouva grandement tout ce que fit Bender dans les jours qui suivirent leur installation à l'auberge.

« Bender déménage ! disait-il à Balaganov. Il va nous perdre définitivement ! »

Et en effet, au lieu de faire durer le plus possible les trente-quatre roubles restants en les utilisant seulement pour acheter des vivres, Ostap se rendit chez la fleuriste et acheta pour trente-cinq roubles de roses, un bouquet tremblant et grand comme un parterre. Il

emprunta le rouble manquant à Balaganov. Il glissa au milieu des fleurs un billet disant : « Entendez-vous battre mon cœur dilaté ? » Balaganov eut pour instruction d'amener les fleurs à Zossia Sinitski.

— Que faites-vous là, dit Balaganov, gesticulant avec le bouquet. Pourquoi tout ce tralala ?

— Il le faut, Choura, il le faut, répondit Ostap. C'est comme ça ! J'ai le cœur dilaté. Comme celui d'un veau. Et puis l'argent compte peu. C'est l'idée qui compte.

Sur ce, Ostap prit place dans l'« Antilope » et demanda à Kozlewicz de le conduire en dehors de la ville.

« J'ai impérativement besoin de solitude pour réfléchir à tout ce qui s'est passé et faire quelques prévisions pour l'avenir. »

Toute la journée, le fidèle Adam promena le Grand Combinateur par les routes blanches du littoral, passant devant des maisons de repos et des sanatoriums où les pensionnaires faisaient claquer leurs espadrilles, jouaient au croquet ou sautaient devant des filets de volley-ball. Les fils du télégraphe faisaient entendre des sons de violoncelle. Des estivantes portaient des aubergines bleu foncé et des melons dans des cabas de toile. Des mouchoirs posés sur leurs cheveux humides de la baignade, des jeunes gens regardaient effrontément les jeunes filles dans les yeux et leur tenaient des propos aimables, compliments dont chaque habitant mâle de Tchernomorsk de moins de vingt-cinq ans avait un assortiment complet. Si deux estivantes, des jeunes femmes de la ville ayant loué une datcha, se promenaient, ils disaient en les suivant du regard : « Qu'est-ce qu'elle est chouette, celle sur le côté ! » Avant de rire aux éclats. Ce qui les amusait, c'était que les deux estivantes ne pussent démêler à qui le compliment s'adresser. S'il n'y en avait qu'une en promenade, les plaisantins s'arrêtaient, comme foudroyés, et clappaient longuement des lèvres pour exprimer combien ils se languissaient. La jeune estivante rougissait et traversait la route en semant des aubergines violettes, ce qui provoquait chez les lovelaces des rires homériques.

À demi-étendu sur les durs coussins de l'« Antilope », Ostap réfléchissait. Il n'était pas arrivé à soutirer de l'argent à Polykhaïev, pas plus qu'à Skoumbriévitch – les Herculéens étaient partis en congé. Il ne fallait pas compter traire Berlaga, le comptable fou, ce serait d'un trop maigre rapport. Cependant, les plans d'Ostap et son cœur dilaté exigeaient sa présence à Tchernomorsk. Pendant combien de temps, il aurait eu du mal à le dire.

Entendant une voix sépulcrale qui ne lui était pas inconnue, Ostap jeta un coup d'œil sur le trottoir. Bras dessus, bras dessous, un couple d'âge moyen avançait derrière une rangée de peupliers. Les époux se dirigeaient visiblement vers le bord de mer. Lokhankine se traînait derrière eux. Il avait dans les mains une ombrelle de dame et un panier dont dépassaient une bouteille thermos et le pan d'une serviette de bain.

— Varvara, disait-il d'une voix traînante, écoute-moi, Varvara !

— Que veux-tu, poison ? demanda madame Ptibourdoukov sans se retourner.

— Je te veux, Varvara !...

— Quel salopard, tout de même ! observa Ptibourdoukov sans se retourner lui non plus.

Et l'étrange famille disparut dans la poussière soulevée par l'« Antilope ».

La poussière retombée, Bender aperçut les vitres d'un grand studio, avec en arrière-plan la mer et un grand parterre de fleurs.

Des lions de plâtre aux gueules salies se tenaient au bas d'un grand escalier. Le studio exhalait une forte odeur d'essence de poire. Ostap huma l'air et demanda à Kozlewicz de s'arrêter. Il sortit de la voiture et se remplit de nouveau les narines de la vivifiante senteur.

« Comment n'y ai-je pas pensé tout de suite ! » murmura-t-il, allant et venant devant l'entrée.

Il fixa du regard l'enseigne annonçant :

STUDIO CINÉMATOGRAPHIQUE N° 1 DE TCHERNOMORSK

Puis il caressa la chaude crinière d'un des lions de l'escalier, murmura : « Golconde » et se fit ramener en vitesse à l'auberge.

Il passa la nuit assis devant le rebord de la fenêtre, écrivant à la lueur d'une lampe à pétrole. Le vent arrivant par la fenêtre soulevait les feuillets écrits. La vue qu'avait l'auteur n'était guère plaisante. Un délicat croissant de lune éclairait une demeure ressemblant peu à un palais. L'auberge respirait, remuait et ronflait dans son sommeil. Invisibles dans les coins sombres, les chevaux s'envoyaient des messages en frappant le sol de leurs sabots. Les petits trafiquants dormaient dans leurs carrioles, avec leur pitoyable marchandise en-dessous d'eux. Un cheval s'était détaché, et il errait dans la cour, enjambant prudemment les brancards, traînant derrière lui son licou et fourrant son museau dans les chariots, à la recherche d'orge. Il s'approcha de la fenêtre de l'écrivain et coula un regard triste vers Ostap.

« Va-t'en, cheval, dit le Grand Combinateur, ce ne sont pas des choses pour toi ! »

Juste avant l'aube, alors que l'auberge commençait à s'éveiller et qu'un gamin errait entre les chariots avec un seau d'eau en criant d'une voix grêle : « De l'eau pour les chevaux ! Qui veut de l'eau pour ses chevaux ? », Ostap acheva son travail, sortit une page blanche du dossier Koreïko et y porta le titre :

LE COU

Film long-métrage

Scénario : O. Bender

Au Studio cinématographique n°1 de Tchernomorsk régnait la pagaille qu'on ne voit que dans les foires aux chevaux, particulièrement lorsque tout le marché poursuit un voleur à la tire.

Un gérant était assis dans l'entrée du bâtiment. Il demandait sévèrement leur laissez-passer à tous ceux qui entraient, mais laissait tout de même passer ceux qui n'en avaient pas. Des gens en béret bleu foncé se heurtaient à d'autres en salopette, grimpaient quatre à quatre des escaliers nombreux qu'ils redescendaient aussitôt. Ils décrivaient un cercle dans le vestibule, s'arrêtaient un instant, pétrifiés, regardant droit devant eux, puis remontaient à toute vitesse, comme s'ils eussent été fouettés par derrière avec une garcette mouillée. Courant à toutes jambes, assistants, consultants, experts, administrateurs, réalisateurs avec leurs scriptes, éclairagistes, rédacteurs-monteurs, scénaristes d'un certain âge, directeurs des virgules et gardiens du grand sceau en fonte passaient en coup de vent.

S'apprêtant à parcourir le studio de sa démarche habituelle, Ostap se rendit vite compte qu'il n'arrivait pas du tout à s'insérer dans cet univers tourbillonnant. Personne ne répondait à ses questions, les gens ne s'arrêtaient même pas.

« Il va falloir s'adapter aux caractéristiques de l'adversaire », dit-il.

Il se mit à courir lentement et se sentit tout de suite mieux. Il arriva même à échanger deux mots avec une scripte. Le Grand Combinateur commença alors à courir aussi vite qu'il pouvait et constata très vite qu'il avait trouvé le rythme. Il courait à présent joue contre joue avec le chef de la partie littéraire.

- Un scénario ! cria Ostap.
- Quel genre ? demanda le chef en maintenant un trot inébranlable.
- Un bon ! répondit Ostap en prenant une demi-longueur d'avance.
- Quel genre, je vous demande ? Muet ou parlant ?
- Muet.

Tricotant des jambes et arborant ses longues et épaisses chaussettes, le chef dépassa Ostap dans un virage et cria :

- Pas besoin !
- Comment ça, pas besoin ? demanda le Grand Combinateur en commençant à galoper péniblement.
- C'est comme ça ! C'est fini, le muet. Adressez-vous à ceux qui sont dans le parlant.

Ils s'arrêtèrent un instant pour se dévisager, pétrifiés, puis repartirent dans des directions différentes.

Cinq minutes plus tard, Bender, brandissant son manuscrit, courait de nouveau en bonne compagnie, entre deux consultants au trot.

- Un scénario ! les informa Ostap en respirant lourdement.

Tricotant en harmonie, les consultants se tournèrent vers Ostap :

- Quel genre ?
- Parlant.
- Pas besoin, répondirent les consultants en accélérant.

Le Grand Combinateur perdit de nouveau le rythme et se retrouva de façon honteuse à galoper.

- Comment ça, pas besoin ?
- C'est comme ça. Le parlant n'est pas encore là.

En une demi-heure de trot consciencieux, Bender avait élucidé la question de la situation délicate dans laquelle se trouvaient les affaires du Studio cinématographique n°1 de Tchernomorsk. Toute la difficulté consistait en ceci que le cinéma muet ne fonctionnait plus à cause de l'arrivée de l'ère du parlant, tandis que le parlant ne fonctionnait pas encore à cause de la désorganisation liée à la liquidation du muet.

Au plus fort de la journée de travail, alors que les assistants, consultants, experts, administrateurs, réalisateurs, scriptes, éclairagistes, scénaristes et gardiens du grand sceau en fonte couraient avec une vivacité digne de Krépych, trotteur célèbre en son temps, le bruit se répandit qu'il y avait quelque part un homme en train de s'employer à mettre d'urgence au point le cinéma parlant Ostap se précipita dans un grand bureau et s'arrêta, saisi par le silence. Un petit homme avec une barbiche de bédouin et un pince-nez en or retenu par un cordon était assis de côté à une table. Penché, il faisait de grands efforts pour retirer l'une de ses chaussures.

- Bonjour, camarade ! dit à haute voix le Grand Combinateur.

Mais l'homme ne répondit pas. Il ôta sa chaussure et se mit à la secouer pour en faire tomber le sable.

- Bonjour ! répéta Ostap. Je vous ai apporté un scénario !

L'homme à la barbiche de bédouin remit posément sa chaussure et la relaça en silence. Puis il retourna à ses papiers et, fermant un œil, se mit à griffonner d'une écriture fine.

— Qu'avez-vous à vous taire ? hurla Bender si fort qu'il fit tinter l'écouteur du téléphone sur la table du réalisateur.

Ce dernier leva seulement alors la tête, regarda Ostap et dit :

- Parlez plus fort, s'il vous plaît. Je n'entends pas.
- Écrivez ce que vous voulez dire, conseilla un consultant en gilet bariolé qui passait dans le coin en courant – il est sourd.

Ostap s'assit à côté de la table et écrivit sur un bout de papier :

« Vous êtes dans le parlant ? »

— Oui, répondit le sourd.

« J'ai apporté un scénario pour le parlant. Ça s'appelle *Le Cou*, c'est une tragédie populaire en six parties » écrivit rapidement Ostap.

Le sourd regarda la note à travers son pince-nez en or et dit :

— Parfait ! Nous allons tout de suite vous associer à notre équipe. Nous avons besoin de forces neuves.

« Ravi de pouvoir aider. Et pour une avance ? » écrivit Bender.

— *Le Cou*, c'est exactement ce qu'il nous faut ! dit le sourd. Attendez un instant, je reviens. Surtout ne partez pas. J'en ai pour une minute.

Le sourd s'empara du scénario du long-métrage *Le Cou* et sortit de la pièce.

— Nous allons vous inclure dans notre équipe de film parlant ! cria-t-il derrière la porte. Je reviens dans une minute.

Après quoi, Ostap demeura une heure et demie dans le bureau sans que le sourd revînt. Ce fut seulement une fois de nouveau dans l'escalier et ayant retrouvé le rythme de la course qu'il apprit que le sourd était depuis longtemps parti en automobile, et qu'il ne reviendrait plus ce jour-là. Ni d'ailleurs un autre jour, puisqu'on venait de l'expédier à Oumagne pour y mener le travail culturel chez les charretiers. Mais le plus terrible, c'était que le sourd avait emporté le scénario du long-métrage *Le Cou*. Le Grand Combinateur sortit de l'anneau des coureurs, dont l'allure ne faisait que s'accélérer, et se laissa tomber sur un banc, abasourdi, penchant la tête sur l'épaule d'un portier justement assis là.

« Tenez, moi, par exemple ! dit soudain le portier, développant une pensée qui le tracassait visiblement depuis un moment. Térentiev, l'assistant du réalisateur, m'a dit de me laisser pousser la barbe. "Tu joueras le rôle de Nabuchodonosor, qu'il me dit, ou celui de Balthazar ", dans je ne sais plus quel film. Je l'ai donc laissé pousser, regarde un peu, une vraie barbe de patriarche ! Et maintenant, j'en fais quoi, de ma barbe ? L'assistant me dit : "C'est terminé, le muet, et tu ne peux pas jouer dans du parlant, ta voix est désagréable." Et me voilà avec ma barbe de bouc, pouah ! Elle me fait honte, mais ce serait dommage de la raser. Voilà, je vis comme ça. »

— Mais on tourne des films, ici ? demanda Bender, reprenant peu à peu ses esprits.

— Comment le pourrait-on ? répondit d'un air important le portier barbu. Ils ont tourné l'année dernière un film muet sur la Rome antique. Ils sont toujours en procès pour affaire criminelle.

— Mais alors, qu'est-ce qu'ils ont tous à courir ? s'enquit le Grand Combinateur en montrant l'escalier.

— Tout le monde ne court pas, chez nous. Tenez, le camarade Souprougov ne court pas. Un homme qui a le sens des affaires. Je pense souvent à aller le voir au sujet de ma

barbe, pour savoir comment je serai payé : si ce sera ajouté à ma paie, ou si l'on me donnera un bon de versement séparé...

Ayant entendu le mot « bon de versement », Ostap se rendit chez Souprougov. Le portier n'avait pas menti. Souprougov ne cavalcait pas dans les étages, ne portait pas de béret de chasseur alpin, ni même de culotte de golf fabriquée à l'étranger et rappelant la tenue des anciens commissaires de police rurale. C'était agréable et reposant de le regarder.

Il accueillit le Grand Combinateur avec une extrême sécheresse.

— Je suis occupé, dit-il d'une voix de paon. Je n'ai que deux minutes à vous accorder.

— C'est très suffisant, entama Ostap. Mon scénario *Le Cou...*

— Soyez bref, dit Souprougov.

— Mon scénario *Le Cou...*

— Dites clairement ce que vous voulez.

— *Le Cou...*

— Au fait. Combien vous doit-on ?

— Il y a une espèce de sourd...

— Camarade ! Si vous ne me dites pas tout de suite combien on vous doit, je vous prierai de sortir. Je n'ai pas le temps.

— Neuf cents roubles, bredouilla le Grand Combinateur.

— Trois cents ! déclara Souprougov d'un ton catégorique. Prenez-les et allez-vous-en. Et retenez que vous avez volé une minute et demie de mon temps.

D'une large écriture, Souprougov rédigea hâtivement une note pour le comptable, qu'il remit à Ostap avant de s'emparer de son téléphone.

En sortant de chez le comptable, Ostap fourra l'argent dans sa poche et dit :

« Nabuchodonosor a raison. Le seul homme ayant le sens des affaires, ici, c'est Souprougov. »

Entre-temps, la cavalcade dans les escaliers, le tournoiement, les glapissements et les cris avaient atteint, au Studio cinématographique n°1 de Tchernomorsk, leur summum. Les scriptes souriaient de toutes leurs dents. Des réalisateurs adjoints promenaient un bouc noir en s'extasiant de le trouver tellement photogénique. Les consultants, les experts et les gardiens du sceau en fonte se cognaient les uns aux autres avec de gros rires enroués. Une coursière passa avec un balai. Le Grand Combinateur crut même voir l'un des assistants gradés en pantalon bleu s'envoler au-dessus de la foule, contourner le lustre et se poser sur une corniche.

À ce moment précis, l'horloge du vestibule se mit à sonner.

« Bong ! » fit l'horloge.

Les cris et les hurlements ébranlèrent les vitres du studio. Les assistants, les consultants, les experts et les rédacteurs-monteurs dégringolaient les escaliers. Une mêlée commença devant la sortie.

« Bong ! Bong ! » faisait l'horloge.

Le silence émergeait depuis les coins. Les gardiens du grand sceau, les directeurs des virgules, les administrateurs et les scriptes avaient disparu. Le balai de la coursière apparut brièvement, une dernière fois.

« Bong ! » sonna l'horloge pour la quatrième fois.

Il ne restait plus personne dans le studio. Seul, à la porte d'entrée, la poche de son veston s'étant accroché à la poignée de cuivre, l'assistant gradé en pantalon bleu gémissait lamentablement, martelant de ses petits sabots le sol de marbre.

La journée de travail était finie.

Le chant d'un coq arriva d'un village de pêcheurs du bord de mer.

Lorsque la caisse de l'« Antilope » fut remplie de l'argent venant du cinéma, l'autorité du capitaine, qui avait un peu souffert de la fuite de Koreïko, se raffermir. Panikovski reçut une petite allocation pour son kéfir, et on lui promit une dentition en or. Ostap acheta pour Balaganov une veste à laquelle il ajouta un portefeuille en cuir grinçant comme une selle. Bien que le portefeuille fût vide, Choura le sortait souvent pour regarder à l'intérieur. Kozlewicz reçut cinquante roubles pour acheter de l'essence.

Les Antilopiens menaient une vie nette, morale, pour ainsi dire villageoise. Ils aidèrent le gérant de l'auberge à y maintenir l'ordre et connaissaient désormais le prix de l'orge et de la crème aigre. Il arrivait à Panikovski d'aller dans la cour pour ouvrir d'un air soucieux la bouche du cheval le plus proche et de lui regarder les dents en murmurant : « Bel étalon », bien qu'il eût devant lui une belle jument.

Le capitaine était le seul à disparaître des journées entières, et quand il réapparaissait à l'auberge, il se montrait gai et distrait. Il s'asseyait à côté de ses amis en train de boire du thé dans la véranda sale, croisait ses solides jambes aux souliers rouges et disait d'un air affable :

— La vie est-elle vraiment belle, Panikovski, ou est-ce seulement une impression que j'ai ?

— Où avez-vous été faire des folies ? demandait, jaloux, le violateur de la convention.

— Vieux birbe ! Cette fille n'est pas pour vous ! répondait Ostap.

Balaganov partait d'un grand rire de connivence et examinait son portefeuille neuf, tandis que Kozlewicz souriait avec malice dans sa moustache de chauffeur. Il avait, à plusieurs reprises déjà, promené le capitaine et Zossia sur la route du bord de mer.

Le temps était propice à l'amour. Les gilets de piqué affirmaient qu'on n'avait pas vu un tel mois d'août depuis l'époque du port-franc. La nuit était d'une pureté propre à l'observation au télescope, tandis que dans la journée les vagues roulaient leur fraîcheur vers la ville. Devant leurs portails, les concierges vendaient des « pastèques de monastère » rayées en longueur, et les citoyens s'échinaient à presser les pastèques aux deux extrémités en y appliquant l'oreille afin d'entendre le craquement désiré. Le soir, on voyait revenir des terrains de jeu les footballeurs en nage et heureux. Courant derrière eux, des gamins soulevaient la poussière. Ils montraient du doigt un célèbre gardien de but, le hissant même parfois sur leurs épaules pour le porter avec respect.

Un soir, le capitaine avertit l'équipage de l'« Antilope » qu'une grande balade à la campagne les attendait le lendemain, une partie de plaisir avec des cadeaux.

« Vu qu'une certaine demoiselle se joindra à notre matinée enfantine, dit Ostap d'un ton significatif, j'engage Messieurs les engagés volontaires à se laver la figure, à faire un brin de toilette et surtout à s'abstenir de dire des grossièretés durant la partie de campagne. »

Très excité, Panikovski mendia trois roubles auprès du capitaine, courut aux bains et passa toute la nuit à se nettoyer et se récurer comme un soldat avant la parade. Il se leva le premier et pressa Kozlewicz tant et plus. Les Antilopiens regardaient Panikovski avec ébahissement. Il était rasé de près, poudré au point de ressembler à un présentateur à la retraite. À chaque instant, il rajustait son veston et avait du mal à mouvoir son cou engoncé dans un col à la Oscar Wilde.

Panikovski se conduisit très convenablement pendant la balade. Lorsqu'il fut présenté à Zossia, il ploya élégamment le torse, mais perdit contenance à tel point que même la poudre sur ses joues s'empourpra. Assis dans la voiture, il ramena sous lui sa jambe gauche pour cacher le trou de sa chaussure laissant voir son gros orteil. Zossia portait une robe blanche bordée de fil rouge. Les Antilopiens lui plurent beaucoup. Le rustaud Choura Balaganov l'amusa en se passant à tout moment dans les cheveux son peigne *Sobinov*. Il se curait parfois le nez avec un doigt, sortant ensuite inmanquablement son mouchoir pour s'éventer d'un air languissant. Adam Casimirovitch s'attira également la sympathie de Zossia en lui apprenant à conduire l'« Antilope ». Panikovski l'intimidait un peu. Elle avait l'impression qu'il ne lui adressait pas la parole par fierté. Mais, le plus souvent, son regard se posait sur le profil de médaille du capitaine.

Au coucher du soleil, Ostap distribua les cadeaux promis. Kozlewicz reçut une breloque avec une boussole qui allait très bien avec sa grosse montre en argent. Ostap offrit à Balaganov un *Lecteur public* relié en simili-cuir et une cravate rose à fleurs bleu foncé à Panikovski.

« Et maintenant, mes amis, dit Bender lorsque l'« Antilope » revint en ville, Zossia Victorovna et moi nous allons nous promener un peu, il est temps pour vous de rentrer à l'auberge faire dodo. »

L'auberge était déjà endormie, et tandis que Kozlewicz et Balaganov jouaient des arpèges avec leur nez, Panikovski, sa cravate neuve au cou, errait parmi les chariots en se tordant les mains dans son chagrin muet.

« Quelle femina ! chuchotait-il. Je l'aime comme ma fille ! »

Ostap et Zossia étaient assis sur les marches du Musée des Antiquités. Flirtant et riant, des jeunes gens se promenaient sur la place dallée de lave refroidie. Les fenêtres du club international des marins brillaient derrière une rangée de platanes. Des marins étrangers en chapeau mou marchaient par groupes de deux ou trois en échangeant de brèves remarques incompréhensibles.

— Pourquoi êtes-vous tombé amoureux de moi ? demanda Zossia en effleurant la main d'Ostap.

— Vous êtes tendre et étonnante, répondit le capitaine. Vous êtes la meilleure du monde.

Ils restèrent longtemps assis sans rien dire dans l'ombre noire des colonnes du musée, pensant à leur petit bonheur. Il faisait chaud et sombre comme entre deux paumes.

— Vous vous rappelez le Koreïko dont je vous ai parlé ? Celui qui m'avait demandé de l'épouser.

— Oui, fit distraitemment Ostap.

— C'est un homme très amusant, poursuivit Zossia. Je vous ai raconté la façon soudaine dont il a quitté la ville, vous vous souvenez ?

— Oui, dit Ostap, un peu plus attentif, il est très amusant.

— Figurez-vous que j'ai reçu de lui aujourd'hui une lettre très amusante...

— Quoi ? s'écria l'amoureux en se levant.

— Vous êtes jaloux ? demanda malicieusement Zossia.

— Mmm, un peu. Que vous écrit ce sale bonhomme ?

— Ce n'est pas du tout un sale bonhomme. C'est juste un pauvre homme très malheureux. Asseyez-vous, Ostap. Pourquoi vous lever ? Sérieusement, je ne ressens aucun amour pour lui. Il me demande d'aller le rejoindre.

— Où ça ? Le rejoindre où ? cria Ostap ? Où est-il ?

— Je ne vous le dirai pas. Vous êtes un gros jaloux. Vous iriez le tuer.

— Que dites-vous là, Zossia ? reprit prudemment le capitaine. Je suis juste curieux de savoir où les gens trouvent du travail.

— Oh, il est très loin d'ici ! Il écrit qu'il a trouvé une excellente place, il ne gagnait pas beaucoup d'argent, ici. Il travaille à présent à la construction du Turksib.

— À quel endroit ?

— Ma parole, vous êtes trop curieux ! Il ne faut pas être un pareil Othello !

— Mon Dieu, Zossia, vous me faites rire. Ai-je vraiment l'air de ce vieux fou de Maure ? J'ai juste envie de savoir sur quel tronçon du Turksib on trouve du travail.

— Je vais vous le dire, si vous le désirez. Il est contrôleur des entrées et des sorties dans une petite ville au Nord, où l'on pose les rails, dit gentiment la jeune fille ; il appelle ça une petite ville, mais en réalité c'est un train. Alexandre Ivanovitch m'en a fait une description très intéressante. Ce train pose les rails. Vous voyez ? Et une autre « petite ville » vient depuis le Sud à sa rencontre. Les deux trains vont bientôt se rejoindre, la jonction sera solennellement célébrée. Et il écrit que tout cela se passe dans le désert, avec des chameaux... C'est intéressant, non ?

— Extraordinairement intéressant, dit le Grand Combinateur en allant et venant sous les colonnes. Vous savez, Zossia, il faut rentrer. Il est tard. Et il fait froid. Allez, on y va !

Il aida Zossia à se relever, l'emmena sur la place et, là, parut hésiter.

— Vous allez bien me raccompagner chez moi ? demanda la jeune fille inquiète.

— Hein ? dit Ostap. Ah, chez vous ? Voyez-vous, je...

— Très bien, dit sèchement Zossia. Au revoir. Et ne venez plus chez moi. Vous m'entendez ?

Mais le Grand Combinateur n'entendait plus rien. Il s'arrêta seulement après avoir effacé un pâté de maisons en courant.

« Tendre et étonnante ! » marmonna-t-il.

Ostap fit demi-tour pour suivre sa bien-aimée. Il courut environ deux minutes sous les noires frondaisons. Puis s'arrêta de nouveau, ôta sa casquette de capitaine et piétina sur place.

« Non, ce n'est pas Rio de Janeiro ! finit-il par dire.

Il fit encore deux pas hésitants, s'arrêta derechef, enfonça sa casquette sur sa tête et, sans plus réfléchir, se précipita à l'auberge.

Cette nuit-là, à la lumière pâle de ses phares, l'« Antilope » sortit de la cour de l'auberge. À moitié endormi, Kozlewicz faisait effort pour tourner le volant. Balaganov eut le temps de s'endormir dans la voiture pendant que les autres faisaient rapidement les bagages ; Panikovski roulait de petits yeux tristes et la fraîcheur de la nuit le faisait frissonner. Sa figure portait encore des traces de poudre dues à la partie de campagne.

« Terminé, le carnaval ! cria le capitaine quand l'« Antilope » passa sous un pont de chemin de fer. De dures journées de labeur nous attendent. »

Cependant, dans la chambre du vieux faiseur de rébus, la jeune fille tendre et étonnante pleurait à côté d'un bouquet de roses fanées.

Notice synthétique

Les fils du télégraphe faisaient entendre des sons de violoncelle : *comment ne pas penser à Tchékhov, toujours à évoquer le bourdonnement des fils du télégraphe ?*

Une forte odeur d'essence de poire : *deux possibilités, d'après I. Chtcheglov : cela servait, d'après Chklovski, à fabriquer la colle pour pellicule. Autrement, la piste est celle de l'alcool clandestin, le samogone...*

Golconde : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Golkonda \(Inde\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Golkonda_(Inde)) Ivan Chtcheglov signale que les diamants de Golconde étaient une référence classique dans la langue du début du siècle.

Alain Préchac voit dans la mésaventure du cinéma soviétique coincé dans l'entre-deux une métaphore de la situation dans les campagnes. Le terme de « liquidation » est en effet évocateur, et ce n'est pas la première fois que les auteurs font une discrète allusion au drame en train de se jouer autour de la collectivisation et de la dékoulakisation. Le passage qui suit est du pur fantastique – avec une forte teinte de diablerie –, on se croirait chez Boulgakov. Ce qui renforce l'hypothèse précédente : ce studio n'en est pas vraiment un, il est question d'autre chose.

Krépych : célèbre étalon russe du début du vingtième siècle, ayant emporté de nombreux prix et surnommé « le cheval du siècle ». Un peintre en fit le portrait : <https://ru.wikipedia.org/wiki/%D0%9A%D1%80%D0%B5%D0%BF%D1%8B%D1%88>

Oumagne s'écrit souvent Ouman, mais il y a un « signe mou » à la fin du mou, d'où la mouillure (le yod) de la transcription correcte – de même que dans Un héros de notre temps, j'ai appelé Tamagne ce qui s'écrit souvent Taman... <https://fr.wikipedia.org/wiki/Ouman>

Ils sont toujours en procès pour affaire criminelle : d'après A. Préchac, le texte ne prend même pas la peine d'expliquer qu'il y a eu détournement de fonds...

Comme annoncé, la dernière image du studio déserté est proprement fantastique – Ivan Chtcheglov y repère une allusion au thème de Cendrillon.

À propos de la voie ferrée Turkestan-Sibérie, le Turksib :
<https://fr.wikipedia.org/wiki/Turksib>

Chapitre 25

Trois routes

Quelque chose n'allait pas chez l'« Antilope ». Elle s'arrêtait dans les côtes les plus douces et se laissait glisser en arrière sans réagir. Le moteur faisait entendre des bruits incongrus et une sorte de râle, comme si l'on eût étranglé quelqu'un sous le capot de l'automobile. La voiture était trop chargée. Outre l'équipage, elle transportait de grosses réserves de carburant. L'essence glougloutait à l'intérieur des bidons et des bonbonnes occupant tous les espaces libres. Kozlewicz hochait la tête en mettant les gaz et en jetant à Ostap des regards navrés.

« Adam, disait le capitaine, vous êtes notre père, nous sommes vos enfants. Cap à l'Est ! Vous avez un splendide outil de navigation, votre boussole-breloque. Ne vous égarez pas ! »

Les Antilopiens roulaient depuis plus de deux jours mais, en dehors d'Ostap, aucun d'eux ne savait vraiment où les menait leur nouveau voyage. Panikovski regardait avec mélancolie les champs de maïs hirsutes et disait timidement en zézayant :

« Pourquoi roulons-nous encore ? À quoi tout cela rime-t-il ? On était si bien à Tchernomorsk. »

Et, repensant à la merveilleuse *femina*, il soupirait convulsivement. En plus, il avait faim, et il n'y avait rien à manger : l'argent était épuisé.

« En avant ! répondit Ostap. Arrêtez de geindre, le vieux. Une dentition en or vous attend, ainsi qu'une petite veuve plantureuse et tout une piscine de kéfir. J'achèterais à Balaganov une tenue de marin et l'inscrirai à l'école élémentaire. Il y apprendra à lire et à écrire, ce qui est absolument indispensable à son âge. Quant à Kozlewicz, notre fidèle Adam, il recevra une voiture neuve. Que souhaitez-vous, Adam Casimirovitch ? Une Studebaker ? Une Lincoln ? Une Rolls ? Une Hispano-Suiza ? »

— Une Isotta-Fraschini, dit Kozlewicz en rougissant.

— Très bien. Vous l'aurez. Elle s'appellera « La deuxième Antilope », ou « La fille de l'Antilope », comme il vous plaira. Et maintenant, il n'y a pas de quoi se laisser abattre. Le ravitaillement, je vous le procurerai. C'est vrai que ma trousse est partie en fumée, mais il me reste mes idées qui, elles, sont incombustibles. Si ça tourne vraiment mal, nous nous arrêterons dans une bonne petite ville et nous y organisons une corrida comme à Séville. Panikovski sera picador. Rien que cela éveillera l'intérêt malsain du public, et la recette sera donc énorme.

La voiture avançait sur une grande piste portant les traces de chenilles de tracteurs. Le chauffeur freina de façon inopinée.

« Il y a trois routes, on prend laquelle ? » demanda-t-il.

Les passagers sortirent de la voiture et firent quelques pas en avant pour dégourdir leurs jambes ankylosées.

À la croisée des chemins se dressait un poteau de pierre penché sur le côté ; un gros corbeau était perché dessus. Un soleil aplati se couchait derrière les tiges hirsutes du maïs. L'ombre étroite de Balaganov s'étirait vers l'horizon. La noirceur commençait à atteindre la terre et une étoile d'avant-garde annonça en temps et en heure la tombée de la nuit.

Trois routes s'étendaient devant les Antilopiens : l'une était bitumée, la deuxième tenait encore de la grand-route, la troisième n'était qu'un chemin vicinal. L'asphalte chauffé par le soleil était encore jaune, une vapeur bleue se tenait au-dessus de la grand-route et le chemin vicinal était tout sombre et se perdait dans les champs aussitôt après le poteau. Ostap cria en direction du corbeau, lequel fut très effrayé mais ne s'envola pas, puis il se promena un peu au carrefour en méditant et dit :

« Je déclare ouverte la conférence des preux chevaliers russes ! Sont présents : Ilia Mouromiets en la personne d'Ostap Bender, Dobrynia Nikitine en celle de Balaganov et Aliocha Popovitch en celle de Mikhaïl Panikovski, que nous respectons tous. »

Kozlewicz avait profité la halte pour se glisser avec une clé anglaise sous l'« Antilope », il n'avait donc pas été mis au nombre des preux chevaliers.

— Cher Dobrynia, décida Ostap, veuillez vous mettre à droite ! Monsieur Popovitch, prenez place à gauche ! Portez la main à votre front et regardez loin devant avec attention.

— Qu'est-ce que c'est que ces blagues, encore ? s'indigna Aliocha Popovitch. Je suis affamé. Allons quelque part au plus vite !

— C'est une honte, mon petit Aliocha ; tenez-vous comme il sied à un preux d'autrefois. Et réfléchissez. Regardez comment se comporte Dobrynia. On pourrait même écrire une *byline* à son sujet, tout de suite. Donc, chevaliers, quelle route prendre ? Sur laquelle traîne l'argent indispensable à nos dépenses courantes ? Je sais que Kozlewicz choisirait la route goudronnée, les chauffeurs aiment les routes en bon état. Mais Adam est un homme honnête, il comprend mal la vie. L'asphalte ne vaut rien aux preux. Cette route-là mène sûrement à un sovkhoze céréalier géant. Nous serions perdus dans le

rugissement des machines. Nous pourrions même être écrasés par quelque « Caterpillar » ou par une moissonneuse-batteuse. Mourir sous une moissonneuse-batteuse, c'est assommant. Non, chevaliers, nous ne devons pas suivre la route goudronnée. Voyons à présent la grand-route. Bien sûr, Kozlewicz ne la refuserait pas non plus. Mais croyez-en Iliia Mouromiets, elle ne nous convient pas. On peut toujours nous taxer d'arriération, nous n'emprunterons pas cette route. Mon flair me suggère que ce serait aller au-devant d'une rencontre avec des kolkhoziens dépourvus de tact et autres citoyens modèles. En outre, ils n'ont pas de temps à perdre avec nous. Leurs terres collectivisées sont labourées d'une quantité de brigades littéraires et musicales rassemblant du matériel pour composer des poèmes agricoles et des cantates potagères. Il reste le chemin vicinal, citoyens chevaliers ! C'est la voie des contes antiques que va suivre l'« Antilope ». C'est là qu'est l'âme russe ! C'est là qu'on sent la Russie ! C'est là que vole encore l'Oiseau de feu aux lueurs mourantes, et que les gens de notre profession voient de temps en temps leur tomber dessus des plumes d'or. Là que trône encore sur ses coffres le koulak Kachtchieï, qui se croyait immortel et se rend compte à présent avec effroi que son terme arrive. Mais vous et moi, chevaliers, obtiendrons quelque chose de lui, tout particulièrement si nous nous présentons à lui en tant que moines errants. D'un point de vue technique, pour rouler, cette voie féérique est détestable. Mais nous n'en avons pas d'autre. Adam ! En route !

Kozlewicz amena tristement l'automobile sur le chemin vicinal, où la voiture se mit immédiatement à faire des huit, à donner de la bande et à secouer ses passagers en hauteur. Les Antilopiens s'accrochaient les uns aux autres, juraient d'une voix étranglée et leurs genoux venaient heurter les durs bidons d'essence.

« J'ai faim ! gémissait Panikovski. Je veux une oie ! Pourquoi avons-nous quitté Tchernomorsk ? »

La voiture grinçait en s'extirpant d'une profonde ornière et en y retombant.

« Tenez bon, Adam ! criait Bender. Coûte que coûte, tenez bon ! Que l'« Antilope » nous amène seulement jusqu'au Turksib et nous lui offrirons en récompense des pneus en or avec des épées et des nœuds de rubans ! »

Kozlewicz n'écoutait pas. Le volant lui échappait des mains en raison des soubresauts fous. Panikovski continuait à se morfondre.

— Bender, râla-t-il soudain, vous savez le respect que j'ai pour vous, mais vous ne comprenez rien à rien ! Vous ne savez pas ce que c'est, une oie ! Oh, comme j'aime cet oiseau ! C'est un oiseau merveilleusement gras, parole d'honneur, de gentilhomme. Une oie ! Bender ! L'aile ! Le cou ! La cuisse ! Bender, vous savez comment j'attrape une oie ? Je la tue d'un coup, comme un toréador. C'est un opéra, quand je fonds sur une oie ! C'est *Carmen* !

— Nous le savons, dit le capitaine, nous avons vu cela à Arbatov. Je vous déconseille de faire un nouvel essai.

Panikovski se tut, mais une minute plus tard, alors qu'un nouveau cahot le projetait sur Bender, on entendit de nouveau son délire chuchoté :

« Bender ! Elle marche sur la route. L'oie ! Ce merveilleux volatile se promène, et moi, je reste sur place, je fais mine que cela ne me concerne pas. Il s'approche. Il va venir me

siffler dessus. Ces oiseaux se croient plus forts que tout le monde, c'est leur point faible, Bender, c'est leur point faible ! »

Le violateur de la convention chantait presque, à présent :

« L'oie marche vers moi en sifflant comme un phonographe. Mais je n'ai pas froid aux yeux, Bender. À ma place, un autre s'enfuirait, moi je reste et j'attends. La voilà qui s'approche et tend le cou, son blanc cou d'oie avec son bec jaune. Elle veut me mordre. Notez bien, Bender, que l'avantage moral est de mon côté. Ce n'est pas moi qui l'attaque, c'est le contraire. Et alors là, légitime défense, je lui attra... »

Mais Panikovski ne put finir son discours. Un effroyable et écœurant craquement retentit et les Antilopiens se retrouvèrent en un instant à même la route, dans les postures les plus diverses. Les pieds de Balaganov dépassaient d'un fossé. Le Grand Combinateur avait un bidon d'essence sur le ventre. Panikovski gémissait sous la pression d'un ressort de suspension. Kozlewicz se leva et fit quelques pas en chancelant.

Il n'y avait plus d'« Antilope ». Un hideux tas de débris gisait sur la route : pistons, coussins, ressorts. Les viscères de cuivre brillaient sous la lune. La carrosserie disloquée avait rejoint dans le fossé Balaganov en train de reprendre ses esprits. La chaîne de transmission rampait comme une vipère dans une ornière. Un faible bruit se fit entendre dans le silence qui s'était établi, et une roue, visiblement projetée au loin par le choc, dévala d'un monticule. La roue décrivit un arc et vint doucement se coucher aux pieds de Kozlewicz.

C'est alors seulement que le chauffeur comprit que l'automobile avait vécu, que c'en était fini de l'« Antilope ». Adam Casimirovitch s'assit par terre et se prit la tête dans les mains. Quelques minutes plus tard, le capitaine lui toucha l'épaule et lui dit d'une voix changée :

« Il faut y aller, Adam. »

Kozlewicz se leva, pour retomber assis à la même place.

« Il faut y aller, répéta Ostap. L'« Antilope » était une fidèle voiture, mais il reste plein d'autres voitures sur terre. Vous pourrez bientôt choisir celle que vous voulez. Partons, il faut nous dépêcher. Il faut trouver un endroit où passer la nuit, il faut manger et nous procurer l'argent pour des billets de train. Ce sera un long voyage. Allez, allez, Kozlewicz ! La vie est belle, en dépit de ses lacunes. Où est Panikovski ? Où est ce voleur d'oies ? Choura ! Venez un peu aider Adam !

Ils prirent Kozlewicz sous les bras et le firent avancer. Il se sentait comme un cavalier ayant laissé, par négligence, périr sa monture. Il avait l'impression que tous les piétons allaient se moquer de lui, à présent.

À la suite de la perte de l'« Antilope », la vie devint aussitôt plus compliquée. Ils durent passer la nuit dans un champ.

Ostap, dépité, s'endormit immédiatement, suivi par Balaganov et Kozlewicz, tandis que Panikovski restait toute la nuit à grelotter devant le feu.

Les Antilopiens se levèrent à l'aube, mais n'atteignirent un village qu'à plus de trois heures de l'après-midi. Panikovski resta tout le temps à l'arrière, se traînant avec peine. Il clopinait. La faim lui mettait dans les yeux une lueur féline, et il ne faisait que se lamenter sur son sort et se plaindre du capitaine.

Une fois dans le village, Ostap enjoignit à l'équipage de l'attendre sans bouger dans la Troisième rue, et il partit lui-même dans la Première, au Soviet local. Il en revint assez vite.

« Ça marche, dit-il d'une voix enjouée, on va nous héberger et nous donner de quoi manger. Après le repas, nous irons nous prélasser dans le foin. Le lait et le foin, vous vous souvenez ? Et ce soir nous donnons un spectacle. Je l'ai déjà vendu pour quinze roubles. J'ai l'argent. Choura ! Vous aurez à déclamer un morceau tiré de votre *Lecteur public*, moi je ferai des tours de cartes antireligieux et Panikovski... Où est Panikovski ? Où est-il passé ? »

— Il était là à l'instant, dit Kozlewicz.

Mais à ce moment, derrière la haie près de laquelle se tenaient les Antilopiens, on entendit une oie cacarder et une femme glapir, des plumes blanches volèrent et Panikovski sortit en courant. La main avait visiblement manqué au toréador et, en situation de légitime défense, il n'avait pas porté le bon coup à l'oiseau. La propriétaire de l'oie lui courait après en brandissant une bûche.

« Misérable femme, nullité ! » criait Panikovski en se précipitant hors du village. »

— Quel moulin à paroles ! s'exclama Ostap sans cacher son dépit. Notre spectacle est fichu à cause de ce vaurien. Filons avant qu'on ne nous reprenne les quinze roubles.

Entretiens, la propriétaire courroucée avait réussi à rattraper Panikovski et lui envoyait une volée de coups sur le dos. Le violeur de la convention s'écroula à terre, mais se releva d'un bond et prit ses jambes à son cou avec une rapidité surnaturelle. Ayant châtié le coupable, la propriétaire s'en revint en vitesse, toute contente. Passant à côté des Antilopiens, elle les menaça de sa bûche.

— C'en est fini de notre carrière artistique, dit Ostap en quittant d'un bon pas le village. Le dîner, le repos, tout est perdu.

Il ne retrouvèrent Panikovski que trois kilomètres plus loin. Il gisait dans un fossé au bord de la route et poussait des plaintes. Il était livide de fatigue, de peur et de douleur et son visage avait perdu ses nombreuses taches rougeâtres de vieillard. Il était si pitoyable que le capitaine renonça au châtement qu'il lui réservait.

« Aliocha Popovitch a reçu une raclée sur sa puissante échine ! » dit Ostap en le dépassant.

Tous regardèrent Panikovski avec dégoût. Il se retrouva de nouveau à traîner en queue de colonne, gémissant et balbutiant :

« Attendez-moi, n'allez pas si vite. Je suis vieux, je suis malade, je me sens mal !... L' Oie ! La cuisse ! Le cou ! La *femina* !... Misérables, nullités !... »

Mais les Antilopiens avaient tant l'habitude des doléances du vieillard qu'ils n'y firent pas attention. La faim les poussait en avant. Ils ne s'étaient encore jamais retrouvés dans une situation si sombre et si inconfortable. La route s'étirait à l'infini et Panikovski restait toujours plus en arrière. Les amis étaient déjà descendus dans un vallon étroit et jaunâtre qu'on voyait encore la silhouette noire du violateur de la convention se détacher en haut de la colline, sur le fond verdâtre du ciel au crépuscule.

« Le vieux est devenu impossible, dit l'affamé Bender. Il va falloir le renvoyer. Choura, allez nous chercher ce simulateur ! »

À contrecœur, Balaganov partit remplir sa mission. Tandis qu'il montait la colline, la silhouette de Panikovski disparut.

« Il s'est passé quelque chose », dit Kozlewicz un peu plus tard en regardant la crête de la colline, où Balaganov faisait des signaux avec ses bras.

Le chauffeur et le capitaine gravirent la colline.

Le violateur de la convention gisait au milieu de la route, inerte comme une poupée. Le ruban rose de sa cravate traversait de biais sa poitrine. Il avait une main repliée derrière le dos. Ses yeux fixaient effrontément le ciel. Panikovski était mort.

« Le cœur a lâché, dit Ostap pour dire quelque chose. Je n'ai pas besoin de stéthoscope pour le diagnostiquer. Pauvre vieux ! »

Il se détourna. Balaganov n'arrivait pas à détacher ses yeux du défunt. Son visage se crispa soudain et il articula avec difficulté :

« Et je l'ai battu à cause des poids. Et un peu plus tôt, nous nous étions bagarrés. »

Kozlewicz repensa à la défunte « Antilope », regarda Panikovski avec épouvante et entonna une prière en latin.

« Arrêtez, Adam ! dit le Grand Combinateur. Je sais tout ce que vous avez l'intention de faire. À la suite du psaume, vous allez dire : "Dieu donne, Dieu reprend", ensuite : "Nous sommes tous dans la main de Dieu", et puis encore quelque chose n'ayant aucun sens du genre : "Son sort est plus enviable que le nôtre, à présent". Nous n'avons nul besoin de tout cela, Adam Casimirovitch. Nous avons une simple tâche à accomplir : le corps doit être confié à la terre. »

Il faisait tout à fait nuit lorsque fut trouvé le dernier refuge du violateur de la convention. C'était une tombe naturellement creusée par les pluies au pied d'une dalle de pierre fichée verticalement dans la terre. Cette dalle était visiblement là depuis une éternité. Peut-être s'était-elle ornée autrefois de l'inscription : « Domaine du propriétaire et commandant à la retraite Guéorgui Afanassiévitch Volk-Lissitski », peut-être que c'était une simple borne datant de l'époque de Potiomkine, mais cela n'avait plus d'importance. Panikovski fut mis dans la fosse, on creusa la terre avec des bouts de bois pour combler la fosse. Puis les Antilopiens appuyèrent leurs épaules sur la dalle déjà branlante d'ancienneté, et la firent retomber à terre. La tombe était prête, maintenant. À la lueur d'allumettes frottées, le Grand Combinateur traça sur la dalle, avec un morceau de brique, l'épithaphe :

Ci-gît

MIKHAÏL SAMUELÉVITCH
PANIKOVSKI

Homme sans passeport

Ostap ôta sa casquette de capitaine et déclara :

« J'ai souvent été injuste envers le défunt. Mais le défunt était-il un homme moral ? Non, ce n'était pas un homme moral. C'était un ex-aveugle, un imposteur et un voleur d'oies. Il mettait tous ses efforts à vivre aux crochets de la société. Mais la société ne voulait pas qu'il vécût à ses crochets. Mikhaïl Samuelévitch ne pouvait supporter cette divergence d'opinions, car il avait un caractère emporté. C'est pourquoi il est mort. C'est tout ! »

Kozlewicz et Balaganov restèrent insatisfaits de l'oraison funèbre prononcée par Ostap. Ils eussent trouvé plus approprié que le Grand Combinateur se fût étendu sur les bienfaits et les services rendus par le défunt à la société, sur l'aide qu'il avait apportée aux pauvres, sur l'âme délicate du défunt, sur son amour des enfants ainsi que sur tout ce qu'on attribue à n'importe quel défunt. Balaganov s'approcha même de la tombe pour exprimer lui-même tout cela, mais le capitaine avait déjà remis sa casquette et s'éloignait à grands pas.

Lorsque le restant de l'armée antilopienne, ayant traversé le vallon, franchit une nouvelle colline, en contrebas leur apparut une petite gare.

« Voilà la civilisation, dit Ostap. Nous y trouverons peut-être un buffet, de la nourriture. Nous dormirons sur les bancs. Au matin, nous ferons mouvement vers l'Est. Qu'en dites-vous ? »

Le chauffeur et le mécanicien de bord se taisaient.

— Qu'avez-vous à rester muets comme des fiancés ?

— Vous savez, Bender, finit par dire Balaganov, je ne partirai pas. Ne vous vexez pas, mais je n'ai pas confiance. Je ne sais pas où nous devons aller. Nous périrons tous, là-bas. Je reste.

— Je voulais vous dire la même chose, lui fit écho Kozlewicz.

— Comme vous voulez, répliqua Ostap d'un ton soudain très sec.

Il n'y avait pas de buffet à la gare. Une lampe-tempête à pétrole brûlait. Dans la salle d'attente, deux paysannes sommeillaient sur leurs sacs. Tout le personnel ferroviaire faisait les cent pas sur le quai de planches, scrutant avec anxiété l'obscurité de la nuit finissante, au-delà du sémaphore.

— Vous attendez quel train ? demanda Ostap.

— Un train non numéroté, répondit avec nervosité le chef de gare en rajustant sa casquette rouge à galons d'argent. Affectation spéciale. Il est retenu depuis deux minutes, la voie d'évitement ne lui donne pas le feu vert.

Un grondement retentit, les fils de fer tremblèrent, deux petits yeux de loup émergèrent du grondement et un train court et tout brillant entra en coup de vent dans la gare. Les larges vitres des wagons de première classe étincelèrent, les bouquets de fleurs et les bouteilles de vin du wagon-restaurant passèrent sous le nez des Antilopiens ; armés de lanternes, les chefs de wagon sautèrent du train encore en marche et le quai se remplit aussitôt du joyeux parler russe et de propos en langues étrangères. Des guirlandes étaient accrochées aux wagons qui portaient aussi des slogans :

BIENVENUE AUX HÉROÏQUES CONSTRUCTEURS DE LA GRANDE LIGNE DE L'EST !

Le train spécial amenait les invités à l'inauguration du Turksib.

Le Grand Combinateur disparut. Il réapparut trente secondes plus tard et chuchota :

— J'y vais ! Comment, je n'en sais rien, mais j'y vais ! Je vous le demande pour la dernière fois : voulez-vous venir avec moi ?

— Non, fit Balaganov.

— Je ne pars pas, dit Kozlewicz. Je n'en peux plus.

— Mais qu'allez-vous faire ?

— Et que puis-je faire ? répondit Choura. Je vais redevenir fils du lieutenant Schmidt, voilà tout.

— Je pense remonter l'« Antilope », dit plaintivement Adam Casimirovitch. Je vais y retourner, l'examiner et me mettre à la réparer.

Ostap voulait dire quelque chose mais un long sifflement lui imposa le silence. Il attira à lui Balaganov, lui tapota le dos, embrassa Kozlewicz, agita la main et courut vers le train dont les wagons se heurtaient déjà sous la première impulsion de la locomotive. Mais il fit demi-tour avant d'atteindre le train et fourra dans la main de Kozlewicz les quinze roubles qu'il avait reçus pour le spectacle, avant de sauter sur le marchepied du train qui avançait déjà.

Jetant un coup d'œil en arrière, il vit à travers la brume violette deux petites silhouettes escalader le remblai. Balaganov regagnait la troupe tumultueuse des enfants du lieutenant Schmidt. Kozlewicz cheminait vers les débris de l'« Antilope ».

Notice synthétique

À la croisée des chemins : dans les anciens contes russes, les Preux se retrouvent souvent devant une bifurcation. Une seule route est la bonne... La suite du texte va développer ce thème, ironiquement, car il est difficile de voir en nos lascars — notamment en Panikovski – de preux chevaliers... <https://fr.wikipedia.org/wiki/Bogatyr>

A. Préchac rappelle qu'à l'époque stalinienne, le renouveau du nationalisme remet à l'honneur ces vieilles légendes épiques, les bylines...

Par ailleurs, le corbeau est un symbole de malheur, en Russie. Il y a un avertissement dans l'image du corbeau sur la borne.

Dans le texte russe, la clé anglaise s'appelle... une clé française.

... des kolkhoziens dépourvus de tact et autres citoyens exemplaires : A. Préchac relève cette contraction [inversée !] de deux expressions courantes, celle de « kolkhozien exemplaire » et d'« individus dépourvus de tact ». Dans le contexte de la collectivisation imposée, cette ironie est très osée. Suite de la note trouvée chez A. Préchac : « Les “brigades littéraires et musicales” représentent la forme idéalisée du “rapprochement entre la ville et la campagne” [cf l'encrier du chapitre 15...] tenté dès cette époque : Pasternak dut ainsi, à son corps défendant, se rendre dans l'Oural en 1931 et en revint horrifié : voir les Lettres à Zina et les Mémoires de cette dernière qui lui font suite (Éditions Stock). Les cas de heurts avec les paysans étaient en fait bien plus fréquents que l'entente parfaite, comme en témoignent les nouvelles de Platonov. À côté de cas patents d'exploitation éhontée des pauvres par les riches, on traitait de “koulaks” et de “parasites” les paysans relativement aisés qui avaient acquis leurs biens à la sueur de leur front... »

*C'est là qu'est l'âme russe ! C'est là qu'on sent la Russie ! *Vingt-huitième vers* (sans compter la dédicace) du (très long) poème Rouslan et Lioudmila de Pouchkine, qui reprend nombre de thèmes du folklore russe, notamment l'Oiseau de feu et le magicien Kachtchieï, (« le tsar qui dépérit sur son or »), récupérés par le régime sous forme dépoétisée, affadie, d'où, ici, l'ironie grinçante de l'anachronisme « le koulak Kachtchieï » (d'après une note trouvée chez A. Préchac).*

[https://fr.wikipedia.org/wiki/L%27Oiseau de feu](https://fr.wikipedia.org/wiki/L%27Oiseau_de_feu)

<https://ilibrary.ru/text/440/p.1/index.html>

Remarque phonologique sur Kachtchieï : cette écriture (qu'adopte aussi A. Préchac) peut sembler compliquée, Wikipedia la simplifie. Cependant, il faut savoir que la lettre

russe щ – qui se prononce chtch – est mouillée, alors que la lettre ш (ch) est dure. Cela me fait écrire Khrouchtchiov (l'accent est final) le nom de l'ancien dirigeant écrit un peu partout Khrouchtchev...

À propos des « moines errants » : c'est une allusion distanciée (par le biais du féérique) aux persécutions religieuses qui avaient jeté sur les routes des milliers de moines expulsés de leurs monastères détruits ou réquisitionnés. Nombre d'entre eux finiront dans des camps (note d'Alain Préchac).

Kozlewicz a perdu sa monture comme Vronski aux courses, dans Anna Karénine (rappel judicieux d'A. Préchac).

Le lait et le foin, vous vous souvenez ? Cela renvoie au chapitre 7 : “Du lait et du foin, dit Ostap lorsque l'« Antilope », à l'aube, quitta le village, que peut-il y avoir de mieux ?”

À propos de la mort de Panikovski : “Anatole France était (et reste) très lu en Russie : la scène de la désintégration de l'« Antilope » au moment où Panikovski prononçait un discours enflammé, puis sa mort et son inhumation, rappellent trait pour trait une scène de La Rôtisserie de la reine Pédauque : Jérôme Coignard exposait lui aussi sous une forme lyrique ses passions lorsque sa voiture se renverse. Il meurt, ses compagnons l'enterrent.” (note due à I. Chtcheglov)

Sur l'oraison funèbre de Panikovski : à la suite d'I. Chtcheglov, A. Préchac y reconnaît le style rhétorique de Staline. Ayant lu en russe la trilogie Les Enfants de l'Arbat d'Anatoli Rybakov, qui donne souvent la parole à Staline, je souscris à cette remarque.

La tombe de Panikovski : l'inscription imaginaire sur la dalle est en slavon. Quant à Potiomkine, c'est la transcription correcte du nom du favori de Catherine II...

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Grigori Potemkine](https://fr.wikipedia.org/wiki/Grigori_Potemkine)

Le train spécial est un train portant une lettre (ou plusieurs), contrairement aux trains ordinaires, qui sont numérotés. C'est un train « à lettre ».

Les enfants du lieutenant Schmidt : revoyez le début de l'histoire – les deux premiers chapitres –, si vous avez oublié...